3 1761 06638912 3

Maxe, Jean

Les cahiers de l'anti-France

PQ
306
M35
no.8

8 3 FR.

ES CAHIERS DE 'ANTI-FRANCE

Témoins de la Guerre

et

Ultra-Germanisés

ÉDITIONS ROSSARD
43, RUE MADAME, 43
PARIS

Les Cahiers de l'Anti-France

Les Cahiers de l'Anti-France ne sont ni un journal, ni une revue. Ils sont deux choses à la fois qui s'excluent habituellement l'une l'autre : un périodique et un livre.

I. UN PÉRIODIQUE, en ce qu'ils paraissent sous forme de livraisons, à raison d'une toutes les trois semaines. Il y aura dix livraisons consécutives. Elles seront d'importance variable, car chacune d'elles correspondra à une partie déterminée de l'ensemble. Etant d'importance matérielle variable, elles seront aussi de prix variable — leur prix de vente étant calculé strictement sur le prix de revient. Cependant, aucune ne dépassera le prix de 3 francs. Les personnes qui désireront recevoir la série des dix cahiers, pourront souscrire chez leur libraire au prix de 25 francs, ou, à défaut de libraire, chez l'éditeur, en lui envoyant la somme par mandat ou autrement. Chacune des dix livraisons contiendra la matière d'un chapitre, traitera une question spécialement et à fond, formera un tout et se suffira à elle-même.

II. UN LIVRE, en ce que les dix livraisons réunies constitueront un ouvrage d'ensemble, disons une *SOMME*, sur la question, politique et littéraire, la plus déconcertante, peut-être la plus angoissante de l'heure présente, elle-même déjà si paradoxale dans ses manifestations. Les dix Chapitres publiés successivement élaboreront l'ensemble homogène d'une monographie incomparable en son genre.

Les Cahiers de l'Anti-France sont tout entiers rédigés par un seul et même auteur : JEAN MAXE.

JEAN MAXE est, bien entendu, un pseudonyme. Il cache, pour plus de liberté dans les recherches et d'indépendance historique dans les écrits, une personnalité universitaire, dont il ne nous appartient pas de révéler le nom bien français.

Aussi bien JEAN MAXE est reconnu, par tous ceux que préoccupent les problèmes de l'actualité politique, comme le premier, l'unique spécialiste des questions relatives à la guerre

PQ
306
M35
no. 8

VIII

TÉMOINS DE LA GUERRE

ET

ULTRA-GERMANISÉS

§ I

Léon Werth naquit à Remiremont en 1878. Après des études à Lyon (il eut le premier prix de philosophie au concours général), il s'adonna à la critique d'art, à la *Phalange*. La *Maison blanche*, admirée d'Octave Mirbeau (1), parut en 1913. Socialiste dès avant la guerre, il prétend détester « la littérature mômière, bon Dieu rasta et vieille France », ainsi que le « spiritualisme de veaux » de l'Académie. Dans son *Voyage à Paris*, René Schic-

(1) Mirbeau avait fait entrer le juif Werth (neveu du professeur en Sorbonne Fréd. Rauh) à *Paris-Journal*. Il le chargea ensuite de mettre au point son *Dingo*. Mais « bouleversé par la mobilisation », Mirbeau, qui depuis 1913 était obsédé par la guerre, fut *guerrier* ; le nom de Romain Rolland suffisait à le mettre en fureur (G. Besson, *Cahiers d'aujourd'hui*, n° 11, 1923, p. 322). Paul Colin saluait la réapparition des *Cahiers d'aujourd'hui* au nom du « plus grand bien de la pensée européenne » (*Art libre*, janv. 1921, p. 16).

kele le dépeint ainsi dans son appartement du quartier latin :

Un petit homme noir, avec la barbe en pointe et des yeux emplis d'une éternelle inquiétude, se tient là comme dans une cage à demi voilée... Il se prête, il ne se donne jamais. Sa nervosité le fait ressembler à un *hérisson* (il l'est en vérité) qui se roulerait en boule avec quelque peu de précipitation (1).

Dans les *Cahiers d'aujourd'hui*, Régis Gignoux se refuse à voir, en celui qu'il appelle « notre pilote », un bipède, mais plutôt et à la fois un jaguar, un lion et un chevreuil. Quelle ménagerie (2) !

La guerre le prit dans les Pyrénées, à Artiguemy. Du front de la Woëvre, il criait à ses intimes sa haine. « J'ai mal à toute l'Europe », écrivait-il le 27 janvier 1915. Le lendemain : « Rien ne m'intéresse plus, rien ne m'émeut plus que ce qui concerne la paix. Et tous les soldats sont ainsi. Mais les soldats sont un troupeau. » Puis, le 3 juin 1915 : « J'ai peur, écrit-il. Tout le monde a peur. » Plus tard, il fut réformé n° 2.

(1) *Art libre*, sept. 1921, p. 140.

(2) Jamais, certainement, aucun auteur ne fut comparé à plus d'*animalia* en tous genres. Déjà Mirbeau le présente comme un *fauve*. « Bête en cage », dit Poncetton, qui lui prête du sang polynésien ; « gazelle et jaguar » (Mermillon); et toréador ; *goéland*, d'après Salmon, puisque, survolant l'Europe en aéroplane, il est « notre premier oiseau-pensant » (Vuillermoz) ; George Besson l'assimile à un chardon ou à une aiguille de pin ; Valéry Larbaud, à un couteau de chasse entr'ouvert, et Luc Durtain fait de sa mâchoire les mors d'une pince. Toutes façons éminemment symboliques d'exprimer sa férocité railleuse (cf. *Cah. d'auj.*, n° 11 consacré au seul Werth).

Clavel soldat est contemporain du *Feu. Clavel chez les majors* y fait suite. Werth décrit les malheurs d'André Clavel, rédacteur au ministère de l'Agriculture. Bien entendu, il est férocement antiguerrier. « Il n'y a pas de système, pas de notion qui puisse pour moi justifier l'ordre qui fit ce cadavre. »

Le procédé de Werth est la notation incisive, âpre, avec intention déprimante et *matérialisante*. Le lecteur saura que les hommes urinent dans des boîtes à sardines et qu'un chef a proposé un règlement nouveau sur l'urinage en marche : « On commande à sa vessie comme à sa volonté. » Qu'est-ce donc que la guerre? « C'est le fossé, le trou, la relève, le vin, les poux, les puces... » Ces détails en valent la peine :

Les puces donnent des nuits entières d'insomnie. Elles font des cercles roses qui confluent. Rien n'y fait. Ni l'eau, ni la térébenthine, ni le formol... Le premier pou inspire un grand dégoût... On dort avec ses poux, on ne dort pas avec ses puces.

La citation suivante, prise au hasard, fixe le menu débraillé de Werth :

Corvée de bois. Il est 4 heures de l'après-midi. C'est un ciel bleu d'imagerie vulgaire, un ciel bas qui porte son orfèvrerie se coucher dans un coin, comme une croix d'honneur. On dirait que, tout à l'heure, il va tomber sur la boue où les pieds s'enfoncent. C'est un monde fermé, sec aux yeux, gras aux pieds. Clavel n'a jamais eu autant le sentiment d'être un esclave.

Une chienne a fait cinq petits dans la maison du colonel. Le cuisinier en a tué quatre et lui en a laissé un, par principe, par usage.

Dans un grenier, un homme a fait ses excréments. Un salaud. Non pas même. Il était là. Pourquoi bouger, quand on est dans la guerre?

Pas d'obus sur le village. La canonnade ininterrompue est lointaine. Elle lègue à Clavel, aussi pur qu'un pur jugement, la haine du canon.

Il regarde ce que fut un jardin. Les obus ont déraciné les arbres. Il reste deux poiriers taillés en girandoles, plus loin une citerne, où flotte une souris morte...

Tel est le genre. Détails hachés menu. Pas de lien, sinon une impression unique : noirceur physique, dégoût moral. Werth est un impressionniste du genre laid, un instinctif bourru.

Les descriptions sont vues d'un œil morne et insensible, elles sont froides, sèches et artificielles. La nature, comme l'humanité, lui est antipathique.

Werth veut s'en tenir à la sensation, à la réceptivité sensorielle contrôlée, scientifique, industrialisée. Il ne « communie » pas avec la nature. Or, c'est une loi de l'imagination que, pénétrée de sentiment, elle répand la vie partout. *Werth ne sympathise pas.*

C'est pourquoi il rapetisse, il *animalise*. Ses individus ne songent qu'aux matérialités. Voici la femme du peuple : « Elle avait bien prévu qu'on lui prendrait son fils, mais non pas qu'on lui abîmerait son foin. » Le mobilisé de la grande guerre garde le sol français, mais aussi *le water* où le colonel et ses officiers font leurs besoins. Ceux-ci sont-ils

promus dans la Légion d'honneur? « C'est le monde des anneaux dans le nez. » L'héroïsme du front est une convention (1).

Le malheur, c'est la discipline sociale, autrement dit, la bêtise humaine. Partout, en Allemagne comme en France, on identifie patrie et civilisation ou religion. Pangermanistes et nationalistes se valent.

Et quelles que soient les causes de cette guerre, elle est maintenant semblable à toutes les guerres. *Elle persiste par l'obéissance des soldats* qui vont à l'attaque comme à la manœuvre, par les passions vagues, par les haines collectives dont les journaux varient à volonté l'objet... La foule met son cœur stupide au service des combinaisons diplomatiques... Derrière les deux talus, il y a des kilomètres d'obéissance.

Après tout, quelle France défend-il, le poilu? « La France de qui? Celle de Baudelaire? ou celle de Soleilland? Et je ne veux pas choisir entre Poincaré qui a une tête d'Allemand et Guillaume qui a une tête de Gascon. » Un chirurgien n'a-t-il pas extrait de nos soldats autant de balles françaises que d'allemandes (2)?

---

(1) Schickele note, avec raison, l'identité des « mêmes impressions décisives » et des mêmes formules chez Werth et chez Barbusse.

(2) C'est un fait qu'il y eut, à un certain moment, parmi les défaitistes, comme *une conjuration contre les médecins militaires*. Dans la *Vérité* (13, 27 déc. 1917), Paul Meunier parla de leur « épouvantable incurie », de leur « pouvoir absolu ». Torrès prétendit défendre les « victimes du militarisme médical » (14 janv. 1918) ; avocat-conseil de la cégétiste *Fédéra-*

Le patriotisme est un catéchisme composite. Dans la patrie, « l'esprit et le sol sont unis comme deux personnes en Dieu ». Ame et corps, s'il vous plaît? et voilà tout. Ce n'est point si compliqué. Un enfant comprendrait, Monsieur Werth ! Mais pour vous l'esprit national est une sorte de *virtus dormitiva*, mais qui tue les gens, diriez-vous?

---

tion ouvrière des mutilés, il l'investissait de tous les droits, à obtenir « avec l'aide de la classe ouvrière organisée » (25 févr. 1918). La *Gazette des Ardennes* était du même avis. Paul Meunier publia (chez Ollendorff) une brochure : *Le droit des blessés.*

Le 4 mars 1914, eut lieu, à l'Union des Syndicats de la Seine, *le meeting des Mutilés*. Séverine, Paul Meunier, Goude. Debierre, Torrès, Delépine, R. Lefebvre, Bourderon, etc., y assistèrent ou y prirent la parole. Séverine, notamment, dit : « *Vous n'en voulez pas à l'adversaire qui vous a atteints* mais à d'autres, parce que dans la vie si l'on a le droit d'exposer sa peau, on n'a vraiment pas le droit d'exposer celle des autres. Lorsque vous voyez ces vieillards qui vont descendre dans l'arène pour envoyer toute cette pauvre jeunesse à la boucherie, eh bien, je vous jure, ce n'est pas de la pitié qu'ils nous inspirent, c'est le plus profond mépris. » (Cf. *Vérité*, 7 mars.) — Donc, votre ennemi, ce n'est pas le Boche, c'est le Français, votre chef. Mais dans l'*armée rouge*, les chefs n'envoient pas « à la boucherie » ? Alors ? Précisément, à cet état d'esprit destructeur de l'inévitable — quoi qu'on fasse — discipline sociale, Werth collaborait intensément. Séverine le loue (*Journ. du peuple*, 25 mai 1922) pour avoir écrit dans *Belles-Lettres*: « La guerre a duré cinq ans. L'homme véritable, l'homme profond, le vrai personnage se sont révélés. Dans une éclatante et certaine lumière. Je renonce, pour l'instant, aux grandes vues historiques... *Mais je veux discerner mes assassins...* Ce sont ceux qui n'étant pas à 40 mètres des mitrailleuses allemandes, acceptent que j'y fusse... Cela a duré cinq ans. Ils ont eu tout le temps de venir devant les mitrailleuses ou de crier : Assez ! *Pour un peu, je bénirais la guerre. Grâce à elle, je sais exactement parmi les hommes que je connais, ceux qui sont et ceux qui ne sont pas, au profond d'eux-mêmes*, DES SALAUDS. »

Drôle de dormitif ! Précisément, « comme la religion tua, elle tue pour se défendre... La patrie n'est qu'une forme mystique de l'administration. »

Non, vous ne pouvez comprendre et sentir *l'âme d'un peuple* !

Et c'est la révolte que vous prônez. Vous la conseillez au peuple, « grande nébuleuse d'où le monde naîtra ». Pourquoi les femmes ne se sont-elles pas révoltées? demandez-vous. Et vous prétendez poser des axiomes :

Rien ne prépare la persistance de la paix comme l'habitude de ne pas consentir à la guerre. Il faut créer un ordre au delà de la force et de la diplomatie.

Vos hommes disent : « Pour ne pas se révolter, faut-y qu'on soit cons. » Et la mère dont le fils est tué, dit : « Pour qu'il ne soit pas mort, je donnerais la France et l'Allemagne. » Et vous concluez avec votre Clavel : « Celle-là, qui la vengera? *Et sur qui la vengera-t-on?* »

C'est donc la guerre civile que vous appelez de vos vœux ! C'est *à l'âme collective* que vous en avez, dans votre rage. Délire, la mobilisation? dites-vous. « La volonté d'obéissance fut unanime ou presque. » Vous précisez que les seuls héros furent ceux qui ne cédèrent pas « au stupide vertige collectif..., à l'atroce obéissance » ! Même, vous finissez par poser en héros Pierre Malgrin qui refuse de se faire tuer ou de faire tuer un autre, qui fuit la guerre, et dès lors, tient agence pour déserteurs du front et réfractaires.

Schickele est dans le vrai : Werth est le « rebellé ». Mais le jour où il n'y aura plus de cités, que deviendra l'humanité? Werth est logique, quand il détruit l'armée et la cité. Seul l'individu demeure. Mais comment l'individu, sans esprit de guerre, sera-t-il encore défendu?

Renée Dunan a raison de voir dans *Clavel soldat* « un travail d'autopsychologie complexe et ardu » et même « l'évangile individualiste de demain » (1). Livre « le plus implacable » de tous et qui pousse « jusqu'aux fins logiques », note Joseph Rivière (2).

Romain Rolland et Arcos le louent d'être sans espoir et sans foi.

Un seul Clavel, écrit ce dernier, fait oublier mille héros de phrase ou de tribune. Il est à lui seul toute la sensibilité, la clairvoyance et l'honnêteté d'une race. Il ne déclame pas...

Voire ! Arcos *qui fit la guerre en Suisse*, ne peut valoir comme témoin : il croit qu'on faisait au soldat « des piqûres de patriotisme » ! Vildrac explique cet état d'âme : « L'espoir tolère, mais le cœur *impulsif* ne tolère pas. » Mais H. Béraud s'abuse, quand il écrit de Werth : « Vous êtes notre conscience. »

---

(1) *Humbles*, sept. 1919, p. 16. C'est le « meilleur» ouvrage sur la guerre (Wuliens, *Libert.*, 27 janv. 1922) ; « le livre *le plus total* que nous ayons en France » (*Humanité*, 29 juin 1922). Et H. Wallon approuve. Les *Clavel* et le *Feu* demeurent « les vrais grands bouquins de la guerre ». (Martinet, *ibid.*, 22 avr. 1923).

(2) *Cahiers idéal. franç.*, août-sept. 1919, p. 178 ; déc. 1919, p. 307.

Depuis, Werth a écrit *Voyages avec ma pipe*, où sa misanthropie se cristallise plus encore.

La *bêtise* d'un homme m'attire comme un grand spectacle de la nature. La bêtise est un mystère. Elle est le propre de l'homme aussi bien que l'intelligence. Il n'y a pas d'animaux bêtes.

Quelle méchanceté nue, glacée, inhumaine dans ces remarques ! « La foule rend Werth ivre de rage », écrit G. Besson.

Voici les vieilles filles de province.

Elles picorent de nouvelles bribes de pensées dans une mangeoire qui ne fut jamais nettoyée. Elles pensent, grain à grain, comme les canaris se nourrissent.

Et cependant, on affirme que Werth a une âme pitoyable infiniment et éprise d'un grand amour universel (1).

Yvonne et Pijallet sont la poursuite de la même énigme : qu'est-ce que Werth? La bêtise humaine le hante et le besoin d'aimer. « Une tête d'imbécile, c'est un jeu de *puzzle* où les abstractions s'emboîtent. » Pijallet est définitivement ahuri dans le monde issu de la guerre. C'est un inadapté. Et Chennevière le sermonne congrûment :

Les hommes vous semblent haïssables, parce qu'ils

(1) Wullens (*Humbles*, janv. 1921, p. 10). Werth « est un tendre qui s'est rejeté dans la haine parce qu'il fut incompris ». (R. Dunan, *Popul.*, 9 nov. 1920.) Elle reconnaît que son art est « glacial et mathématique ».

dérangent l'idée que vous vous faites du monde... Sourire une fois, mon ami [1].

Voici comment peut s'expliquer ce singulier cas de conscience. La guerre est une folie collective dégradante et inhumaine, pense Chavel. L'humanité est foncièrement bête, qui ne se révolte pas. Chavel, héros de la révolte, devient Pijallet maniaque. Puisque les hommes ne croient pas comme ils devraient, *reste à les mépriser*. Werth est un Alceste matérialiste, un Zola misanthrope.

Il voudrait aimer, rétablir les ponts avec la simple humanité, mais les *amants invisibles* sont là qui se dressent entre Paul Cerdon et Madeleine Guibert. Cerdon voudrait bien être l'animateur de cette femme, qui lui dit :

Tu n'as pas été bon. — C'est vrai. Mais la bonté n'a rien à voir avec l'amour. — Avec l'amour des hommes peut-être.

Werth ne sort pas de soi ; il ne se donne pas, il n'aime pas. Il ne sera pas aimé, lui, le révolté. Martinet, qui le croit assoiffé de certitude, conclut : « Voir clair, vertu cruelle, mais c'est une vertu révolutionnaire [2]. »

Démolir pour démolir ne saurait être une vertu. Quant à nous, nous ne saurions oublier que le juif Werth a glorifié en des termes intolérables les marins révoltés de la Mer Noire :

---

(1) *Human.*, 21 déc. 1920.
(2) *Ibid.*, 10 janv. 1922.

Oh ! marins russes, qui les premiers d'entre les porteurs d'uniformes, avez refusé d'obéir au petit père le Tsar. Oh ! marins allemands, qui les premiers avez refusé d'obéir à votre petit père Guillaume. Oh ! marins français d'Odessa, je vous salue... La Révolte ne peut-elle mettre le feu à la meule énorme de la bêtise universelle (1) ?

L'anthropologie a défini l'homme : *Homo sapiens*. Léon Werth serait-il en dehors de l'humaine condition? Là aboutirait le bolchevisme logique?

* * *

Florian-Parmentier, fondateur de l'impulsionnisme et directeur des éditions du *Fauconnier*, a publié en 1920 *L'ouragan* (1914-1919), livre hugotique et eschylien où les anthologistes de l'avenir cueilleront les pages les plus vivantes et condensées, les plus révélatrices, les mieux « vues » sur l'assaut et les péripéties aux modalités changeantes du combat moderne. Le manuscrit, poursuivi durant 50 mois de front, fut perdu, puis retrouvé, alors que l'auteur était moribond à l'hôpital (2). Il semble avoir été retouché en 1919 à Valenciennes et avoir subi l'épreuve de la paix.

Le héros principal est Gabriel Peissenier, sergent-major. Quand la mobilisation vint : « Je veux agir, se disait-il, je veux créer, je veux vivre les gloires

(1) Cependant, Werth, parfait sceptique, ne croit ni au marxisme, ni à Lénine (*Cah. idéal.*, juin 1922, p. 130).

(2) Son père et sa mère furent victimes d'une torpille anglaise. Il est l'auteur d'une *Histoire de la littérature française*, de 1885 à nos jours.

fécondes. Qu'est-ce que cette guerre dont on nous menace? Et en quoi sommes-nous solidaires de cette folie de quelques-uns? » Mauvaise disposition initiale à faire son devoir.

Dès le début, ce fut la prétendue marche stratégique, le recul. Quelle retraite !

La terre s'est mise en marche, le cœur tendu vers des abîmes. Les éléments grondent. La guerre passe avec son horrible cortège... Il semble que l'univers se cabre devant un inconnu grandiose et fabuleux.

Tous les éléments de dissolution se liguent contre l'homme. La fatigue lui mange la moelle des genoux.

Puis, c'est la guerre de tranchées, de trous et de mines.

Depuis qu'ils vivaient dans le sous-sol une existence de lutte sournoise et de misère, les hommes se sentaient peu à peu identifiés à la terre par une mystérieuse affinité.

Seuls, les dieux infernaux ont pu, dans leur fureur, inventer ce genre de tuerie. Gare à qui sautera le premier !

Vient l'offensive de la Somme, offensive démente et monstrueuse. Toutes les tribus nomades sont venues camper là.

On a la sensation, en pénétrant dans les secteurs de la Somme, d'entrer dans une éternité oppressante, et que les temps présents sont abolis. Ce n'est pas assez de dire qu'il y a du mystère dans tout ce que l'on voit ici ; il semble que les actions gigantesques soient la célébration de redoutables mystères sacrés.

La Barbarie s'organise, et il semble qu'elle devient Dieu... Tout conspire dans l'ombre au profit de puissances occultes, dont on ne sait si elles veulent détruire un monde ou enfanter une sphère nouvelle.

Il y a des trains qui marchent à tâtons dans la nuit, tous feux éteints, pour vomir tout à coup des diables et des engins internaux sur des ténèbres grouillantes de monstres... Les voies ferrées du front représentent à l'esprit un nœud de serpents géants... Centres d'activité perpétuelle, ces gares du front ont leurs magasins, hangars, logements, ateliers, tentes-hôpitaux, quais de débarquement et de ravitaillement, qui en font de véritables cités ouvrières, nées en plein champ comme par magie... Les choses qui s'accomplissent ici sont les servantes des destinées. Leur secret doit rester impénétrable... On sent des présences sourdes, des agitations qui sont le labeur farouche de l'ombre... On a l'illusion que le sol est semé de gros vers luisants, aux phosphorescences intermittentes, de feux follets apeurés cherchant abri.

Avec la fièvre du soir s'exaspère le vacarme des fabuleuses machines à lancer la foudre... Le ciel est tout plissé de frissons lumineux, et de temps en temps, secondes de poignante vision, des éclairs brefs et formidables incendient l'espace et s'éteignent...

Ainsi fourmille la vie du front dans une fébrilité tempérée et contrariée par des volontés obscures, parmi des appels d'autos, des cris humains, des cliquetis, des roulements, des vibrations, des piétinements, des vapeurs de bêtes fumantes et des fouillis de choses singulières. Tandis que les obus célèbrent dans l'espace les noces cruelles de la flamme et du fer, pour la genèse du meurtre, hommes, chevaux et machines pétrissent la terre détrempée... Et chacun, dans des gestes inconscients, mû par une force qui le dépasse et qui le guide, roule comme une chose

inerte par les vagues de l'inconnu, contribue aux bouleversements qui préparent des destins terribles au monde haletant et ensanglanté.

Tout cela est fort nettement vu et interprété par une imagination qui domine l'ensemble et en marque les rapports avec la pauvre individualité humaine. L'homme et la nature entière aux prises avec la plus horrible des guerres, voilà ce qu'exprime magiquement Florian-Parmentier. Nous sommes loin des notations sèches, brèves, inexpressives mais tendancieuses d'un Werth ou d'un Barbusse.

Après la Somme, c'est Craonne, où paraissent les tanks, le camp de Mailly qui reçoit les vaincus du Chemin des Dames, puis la Flandre, pays fermé comme une léproserie, la Picardie au printemps de 1918 et la *coulée* en avant, poussant sans arrêt les Allemands. Voici l'assaut :

Chacun a marché devant soi, talonné par cette crainte animale qui étrangle la pensée, impatient d'arriver et de savoir si c'était pour lui la mort, ou si c'était la souffrance, ou si c'était la vie... Ils venaient de lever les yeux sur la muraille de vapeurs tourbillonnantes, cinglée de flammes, soulevée de gerbes noires, scalpée de sifflantes entailles, qui tout à l'heure les protégeait et qui, maintenant, leur apparaissait comme l'Enceinte infernale, prête à s'ouvrir et à se refermer sur eux. Français, ils allaient entrer dans la machine à tuer française ! La vie se retirait de leur corps à cette pensée !...

On va, on va toujours ; on suit la coulée du fleuve humain (1).

(1) Florian-Parmentier n'a vu que le côté matériel de l'épopée surhumaine. La sublimité du but lui échappe.

Dans *Les campagnes ardentes*, de Lévis-Mirepoix lui donne

Enfin, après trois mois d'hôpital, Peissenier redevient civil, mais c'est, d'après lui, la déchéance suprême : clairvoyant, le revoilà au pays des aveugles. Ils n'ont rien appris.

La philosophie qui se dégage de l'*Ouragan* est toute proche de celle de Werth. « Depuis des siècles, les hommes sont façonnés à vivre *selon une fiction sociale*. » On appelle cela la conscience collective, et devant elle les peuples décadents n'ont plus de révolte. Impossible d'être soi-même. « Ils sont dans la guerre ce qu'ils étaient dans la paix : *des automates*. L'habitude a opéré la translation. » Un grand détachement de tout se produit, une « désincarnation ». Le pinard et le mensonge soutiennent la guerre des poilus. Et maintenant que la paix mauvaise a consacré le règne de l'argent, le soldat vaincu s'ajuste à la victoire des autres : il chante !

La lâcheté est universelle, puisqu'une affiche signée Poincaré a suffi pour les mettre en marche.

---

la juste réplique : « Ici, c'est le champ du néant ! Toute l'écorce vitale de la terre a été arrachée [à Combles], et l'on croirait marcher sur une de ces planètes où rien ne germe plus. Tel est le visage amer du triomphe, *l'aspect apocalyptique de notre terre maternelle... Mieux vaut ravoir le sol de France exsangue et misérable que de laisser l'ennemi récolter chez nous la moisson. Derrière les colosses du sacrifice, ne grandissent-ils pas, les enfants qui viendront ensemencer à nouveau* LE DÉSERT DE LA VICTOIRE? »

Et Jean des Vignes Rouges lui répond aussi :

« O sol de France reconquis. J'ai envie de toucher la terre, de la mesurer mètre par mètre, comme un avare compte ses pièces d'or une à une. J'aimerais à palper la poussière, la triturer, la caresser... Ne sommes-nous pas les anges exterminateurs, instruments de la suprême justice ! Nos fusils, nos canons, ce sont les encensoirs purificateurs qui chassent **la puanteur et embaument les héros morts.** »

L'humanité est un « troupeau stupide conduit par quelques aliénés mégalomanes ». L'idée de patrie est une mystique passagère.

Aussi bien, sait-on qui est responsable de la guerre? Voici. « NOUS AVONS MOBILISÉ ; L'ALLEMAGNE A RIPOSTÉ EN DÉCLARANT LA GUERRE. » Elle prospérait trop dans la paix pour vouloir en sortir. Quelques hommes atroces ont fait ce calcul : « Les peuples doivent être abaissés, et le plus libre sera le plus châtié. » *Il y a un accord au-dessus des peuples.*

La paix continuera contre vous l'œuvre de la guerre. Elle sera contre vous une guerre moins sanglante, mais plus féroce. Ne vous réjouissez pas de la fin de la guerre.

Et tous les peuples de la terre participent à la monstrueuse chose, jusqu'aux Américains, envoyés par « les grands chambellans de la spéculation » et se disant les croisés d'un monde nouveau, les Évangélistes de l'avenir. Quant aux Russes, colosses à visage de bêtes, qui marchent mollement et parlent peu, écrasés sous des siècles de soumission, ils viennent, sans émeute, d'enfermer leurs officiers : ils ne veulent plus faire la guerre. Des Français essaient de les imiter, mais « Bacchus conduit le bal, un Bacchus de fêtes publiques... Il a fallu le trac des Parigots pour qu'on se décide à jouer le dernier acte. »

Voilà le tableau de la guerre, produit de la bêtise inhérente à la nature humaine :

Les maîtres ont la lâcheté d'imaginer des diversions.

Mais les esclaves ont la lâcheté de s'en divertir. Et c'est là proprement ce qu'on peut appeler la fatalité.

Il faut donc briser l'énigme et le mystère. Comment? par la révolte. Que les justes de l'univers se réveillent donc.

Le courage, ce n'est pas d'aller au-devant des baïonnettes, c'est de faire proprement son devoir social.

Ah ! peuple stupide, réveille-toi ! Regarde : tu es le nombre, tu es la force, tu es la jeunesse, tu es la candeur, tu es la vérité, et ils ne sont que quelques cadavres orgueilleux ! Et ce sont eux qui aspirent ta vie, ta fraîcheur, ton splendide génie !... Oui, ce sont eux, les cadavres, qui absorbent ta beauté, pour alimenter sans fin leur pourriture ! Et tu acceptes cela !

Enseignez donc aux hommes qu'aucun prétexte ne justifie la guerre. Même, s'il plaît à une race orgueilleuse et impie d'envahir un sol étranger, que le peuple supérieur laisse faire : elle se calmera et s'efféminera d'elle-même.

Sans doute, après la folle équipée, manquera-t-il, dans chaque maison, quelques saucisses au manteau de la cheminée, mais les vies seront sauves et un grand exemple aura été donné au monde.

Est-ce bien sûr ? Toute l'histoire s'inscrit en faux contre ce misérable tolstoïsme de pleutres et de lâches.

Florian-Parmentier demande donc que soit revisé le *statut social*, puisque les peuples s'aiment. N'ayant pu sauver l'Allemand qui l'a pansé sur le champ de mort, Launoy se jette à son cou « et, joue contre

joue, son sang mêlé à celui de l'autre, longuement, désespérément, il sanglote. » C'est pourquoi « *l'homme aujourd'hui, veut sa propre victoire.* Il a trop souffert, pour voir, sans révolte, les jeunes générations condamnées à souffrir ».

Mais rien n'est fait ; le présent n'est pas transformé. Debout donc les morts ! « Je n'attends rien de la folie des vivants. Mais j'attends beaucoup, ô morts, de votre sagesse. »

Tel est ce livre, cyclopéen par endroits, mais décevant, parce que, contre les lois naturelles, il dresse l'individu en face de la société, parce qu'il se perd dans le rêve et le néant. Une poussière d'individus sera toujours impuissante. Oui, il faut reviser le pacte qui lie l'individu à la société, mais non sur des bases antisociales.

Livre épique, mais d'où la victoire est absente. Pas un mot de la Marne ou de l'armistice. Donc livre partial et incomplet, méchamment fallacieux.

Aussi, la critique d'extrême-gauche l'a-t-elle encensé. *Livre-massue*, d'après Camille Le Mercier d'Erm ; vision « exceptionnelle », juge Romain Rolland. Ouvrage « prodigieux » — écrit Louise Bodin — qui introduit au séjour d'Enfer, qui fait revivre *Germinal*, quoique presque inaperçu. « Vrac immense de matériaux » par un écrivain « visionnaire », note Victor Margueritte, d'accord avec Han Ryner. « Première et visionnaire synthèse » — dit encore René Ghil — qui ressuscite le Destin antique et redresse « la Conscience du Monde en révolte » (1).

(1) *Humbles*, mai 1922, p. 20 ; *Human.*, 15 mai 1921 ; *Peuple*, 24 mai ; *Cahiers idéal.*, oct. 1921, p. 178 et ssq. Dans le *Mercure de France* (15 janv. 1921, p. 536), Jean

L'auteur lui-même, *libertaire intégral* (1), se flatte d'avoir écrit le plus antiguerrier de tous les livres : « Aucun ouvrage, dans aucun pays, n'a affirmé aussi nettement les choses. »

Œuvre puissante et vraiment hallucinatoire, dont certaines pages attesteront la monstruosité contemporaine, oui certes ; mais philosophie sociale unilatérale bâtie sur le sable. Il faut aller *au delà*.

***

Henry-Jacques, né à Nantes, fit le tour du monde comme mousse, puis exerça des métiers manuels. Chasseur à pied pendant la tourmente, il a laissé dans *Nous... de la guerre* le témoignage le plus vrai, le plus sincère et le plus pathétique (2). Il ne note pas, à la façon d'un reporter, ce qu'il a vu, mais il traduit, avec flamme et entrain, ce que tout poilu a ressenti au plus profond de soi, et sans orgueil, comme une unité perdue dans la masse, il crie sa souffrance, sa joie et son rêve. Son plus grand mérite est d'être *vrai psychologiquement*, car tous peuvent se reconnaître en lui, et ce privilège est rare.

Norel a tort de conclure de quelques épisodes à une « guerre de goujats ». F. Bernard soutient qu'est organisée contre l'*Ouragan* « la conspiration du silence » (*Ec. émanc.*, 14 févr. 1922, p. 81).

(1) *Libertaire*, 26 janv. 1923 : réponse à Wullens. Celui-ci, incrédule, reprend que cette expression le « remplit d'une irrésistible envie de rigoler » (*Ibid.*, 2 févr.) et publie de lui un conte anti-germanique (*Humbles*, mai 1923, pp. 19-20).

(2) Nous nous rencontrons ici avec Victor Margueritte (*Peuple*, 6 mars 1923). C'était le premier livre de Jacques, qui « paraît bien jeune encore », note L. de Gonzague Frick (*Caravane*, nov.-déc. 1918, p. 11).

Voici le poilu anonyme, mouton enragé.

Nous?—On ne sait pas bien encor ce que nous sommes:
Les gars de la tranchée, des hommes, des bonshom-
Ça grouille, ça se bat, ça meurt, à l'occasion, [mes?...
Ça s'appelle la gloire et ça n'a pas de nom.

Héros? certes, mais non sans reproche ni peur, craignant la crainte, non les Boches, car l'ennemi le plus rude à vaincre, c'est la peur.

Héros sans le savoir, que le cafard travaille,
Ruminants de la grange, hôtes du lit de paille.

Débraillés ils sont, gueulards et sans souci,

Mais hommes jusqu'au bout des ongles...
Rouspéteurs, mais toujours d'attaque,
Fatigués, mais toujours ardents.

Il peut en parler, car il vit et souffre comme eux. Apollon de l'as de carreau, il écrit le soir, à la lanterne, des vers, en vrac. Est-ce de la poésie? C'est toujours un cri du front, authentique et vécu. Tant pis, si Tyrtée a des ampoules, il vit.

Certes, il hait la guerre, garce qu'il faudra étrangler, et l'héroïsme est d'abord de vivre.

Ah! vivre, vivre!
Nous n'avons pas fourni notre travail humain.

Arrière les maquignons de la patrie! A quoi sert la haine?

Te puis-je haïr encor, Prussien?

Il déteste davantage les embusqués de l'arrière, que le sang des morts devrait empourprer de honte. Mais là-bas, loin du champ de carnage, il y a aussi des femmes qui travaillent, qui se penchent sur l'aiguille ; alors

Quelque chose de pur grandit notre courage
Et nous croyons savoir pourquoi nous nous battons.

En y pensant, un désir d'amour brûle la peau comme une gale. A quoi songent-ils dans leurs rêves.

Si l'on pouvait fouiller leur âme,
On verrait qu'ils songent, ce soir,
A de la femme.

Ces gens honteux d'être mâles, dans cette sape aux odeurs animales, veulent l'étreinte,

De la caresse à pleines lèvres,
L'anéantissement du rêve
Dans un spasme qui sent la mort.....

Pour la première fois, nous comprendrons la vie.

Pour le moment présent, la gloire ne vaut pas un coup de vinasse. Et voici les stances au bidon béni :

Compagnon ventru qui chuchotes
Sur mes flancs un joyeux don-don,
Trempant de rouge ma capote,
O cher bidon.

Bouteille de métal féconde
Qui consoles les affligés,
Un coup à ta panse profonde
Pare aux dangers...

Tu es la gourde douce à boire
Que les modernes pèlerins
Du Saint-Sépulcre de la gloire
Ont sur les reins !...

Beaucoup dont la bouche sanglante
Mordait ton col à le briser
Sont morts, l'âme à peu près contente,
Dans ce baiser.

Mais la souffrance est là, disant : Tu vis encore. C'est le calvaire qui, pour chacun, recommence. Et il faut se préparer à l'assaut. La notion de la succession se perd dans les cervelles.

Le temps paralysé se traîne.

Laisse le marteau irrégulier du sang battre plus fort le long de tes artères. Le destin te grandit. Voici *H moins* 5 :

Sois plus grand de te connaître.
De ta guenille va naître
Comme une espèce de Dieu...
Leur front jusqu'au ciel se hausse
De sentir la mort sur eux...
Une odeur d'inconnu flotte sur les plus braves,
Non pas tout à fait morts, mais déjà hors la vie...
Mais que tu « passes à travers » ou que tu meures,
Tu n'auras jamais tant vécu que dans cette heure.
Avoir duré trente ans pour ne sentir qu'un jour,
A peine !

Là est la grandeur tragique pleinement étalée de l'épopée de Henry-Jacques. Seul, de tous les auteurs cités jusqu'ici, il a senti, mieux il a compris, il a vécu la *sublimité* de la guerre. Kant a tracé, de main de maître, la différence du beau et du sublime. Le sentiment du beau résulte du concours harmonieux de nos diverses fonctions mentales. Le sublime est d'une tout autre nature. Parfois, entre la sensation (animale) et la raison, une opposition se dresse. Il n'y a plus harmonie et accord entre ces deux parties de nous-mêmes, mais désaccord et heurt. Au spectacle d'une tempête grandiose, nous pouvons avoir peur instinctivement, ou, reconnaissant que la nature nous est, après tout, inoffensive, la raison prend le dessus et jouit de la violence des éléments en révolte. Le sublime est physique ou moral.

Ou la sensation opprime la raison, ou celle-ci, la terrassant à son tour, reprend le pouvoir et le contrôle de soi. Jacques voit la mort en face et saisit la beauté tragique, effroyable, du sacrifice de soi à une cause qui nous dépasse tous. Oui ou non, l'intelligence peut-elle dominer la douleur? Apollon doit terrasser et dompter Dionysos. Raison contre Instinct. La vie plane au-dessus, et l'ordre qu'entrevoit la raison, l'ordre mystérieux des sociétés à venir.

Plus tard, on dira :
Artisans disparus du bonheur où nous sommes :
Les morts auront sauvé le reste des vivants...
Mais ne pouvions-nous pas tomber comme ces hom-
[mes?

Et cela n'empêche pas d'affirmer que l'ennemi

Ça n'a qu'un nom pour nous : le Boche,

que, ravageur anonyme, le bon canon y fait une rude besogne de carcasses.

Certes, *pacifiste*, H.-Jacques le veut être. Supprimons ce faux apôtre : le tambour tapageur, flambard et inutile.

Croyons que les hommes sauvés
Ne voudront plus haïr personne,
Mais si *d'autres* tambours résonnent,
C'est par nous qu'ils seront crevés !

Mais ce pacifisme n'est pas perdu dans les nues, c'est un pacifisme énergique et glorieux, qui, ne regrettant rien, conseille la force :

Soyez forts, mes enfants, en haïssant la guerre.

Jacques est humain. Mais pas un mot de lui ne s'élève contre la patrie. Il s'est donné à elle et son cœur a vibré de ses deuils comme de ses victoires. Écoutez le chant de la cloche (car un clocher donne une âme au village), de la mobilisation le jour de l'invasion germanique, marée grise déferlant sur la France, et, plus tard, à la Marne.

Alors qu'il espérait s'étaler sur des ruines
Le flot boche vint se briser sur nos poitrines.
Les deux races crispées dans un suprême effort,
S'étreignant comme deux lutteurs à bras-le-corps,
Se disputèrent, tour à tour, la destinée.

Un monde allait surgir des cinq grandes journées
Où l'on vit, délivrée d'un esclavage étroit,
La force triomphante au service du droit...
Abandonnant ces nouveaux champs Catalauniques,
La horde recula dans un bruit de panique.

Alors, la cloche apprit à l'horizon

Que la France n'était pas morte
Et que *la liberté sur les tyrans l'emporte.*

N'est-ce pas là, après tout, la grande leçon de la guerre? leçon qui ne doit pas être oubliée. Qu'importe que, dans ces vers vibrants, fougueux et directs, la prosodie soit malmenée? Gaston Vidal, préfaçant *Nous... de la guerre*, écrit justement : « Voici les plus beaux vers de soldat qu'il m'ait été donné de lire » depuis 1914, et qui défendent *la sainteté de notre Cause.*

José Germain a raison de découvrir là « les plus mâles accents lyriques de ces années tragiques, *l'unique synthèse en vers* de la guerre d'horreur » (1).

Mais Pioch, avec G. Vidal, prétend naturellement avoir révélé H.-Jacques. Et Raymond Lefebvre a trouvé en lui du génie (2).

Henry-Jacques, en effet, est de *Clarté*. Pendant la guerre, chantre de la fraternité des souffrances égales, il avait donné des vers à l'*Argonnaute* (3).

(1) *Matin*, 24 oct. 1921.

(2) *Popul.*, 24 mai 1920, à propos de *La Vallée de la Lune*. H.-Jacques a loué la « volonté polie au feu du diamant » de R. Lefebvre et pleuré sa mort dans la nuit boréale.

(3) *Argonnaute* (d'Argonne), journal de ceux qui combattent dans l'Argonne.

Voici des stances à sa montre :

> Espoir des nuits mélancoliques,
> Compagne des jours émouvants,
> Corps de métal, mais cœur vivant,
> Aux battements mathématiques...

Mais il en donna aussi à la *Vérité*, du traître Paul Meunier, et on le félicita de lutter contre « les ouvriers sanglants de discorde et de haine » (1).

Et depuis, il sembla verser parfois dans l'internationalisme le plus virulent. La *Symphonie héroïque* (parue au début de 1922) n'a plus la même pureté d'inspiration que *Nous... de la guerre.* Un venin de révolte jaillit de ces strophes contradictoires, véhémentes, angoissées.

En 1914, se donnant rendez-vous dans trois mois, de joyeux compagnons participaient à d'amples libations :

> Gloire à ceux qui mourront pour la France éter-
> [nelle !
> Buvons à nos enfants, à nous-mêmes, à nos belles,
> Et buvons à la mort qui danse à nos côtés.

Aujourd'hui, il veut, n'ayant rien oublié, que les anciens soldats apprennent à leurs enfants

> La force d'être justes et *de répondre non* !

(1) Maurice Caillard (*Soi-même*, sept.-oct. 1918). Cf. *Vérité*, 15 mai 1918. Séverine le loue fort (*Journal du peuple*, 25 mai 1922). La *Vérité* (du 13 janv. 1918) citait de lui ceci :

> Héros ! ça fait bien dans un livre...
> Héros ! c'est vaincre ? *Mieux, c'est vivre...*

Ploch prétendait qu'il provoquait un « remords salubre ». (*Ibid.*, 26 mars.)

Même aux dépens de la Patrie? Car, cette fois, « altéré de rêves impossibles », il a juré d'abattre la guerre à jamais, de n'être plus complice, de jeter bas la sottise et les caduques statues menteuses. Il veut que l'on crie :

Nous avons tué la guerre à force d'en mourir.

Et cependant, il sait que la guerre est un mal immortel que chacun porte en soi :

Qui me délivrera de l'homme et de moi-même?

D'une part, guettant la mort à genoux, il a fait le don de tout sans mesure et implore le Seigneur d'avoir pitié de nous. Il est accablé

D'user tant de vertus sur l'inusable guerre,

et de l'effrayante douleur des races d'aujourd'hui.

D'autre part, il se révolte : toute la France y passera, dit-il, jusqu'aux derniers sursauts de la pensée. Il proclame la patrie une duperie qu'autorise une incertaine justice ; les grands sentiments humains ne lui paraissent plus que mots creux

de quoi remplir une musette.

Car il n'y a pas d'ennemis, mais seulement de « douloureux pantins » mis face à face ; il s'emporte contre le régime militaire qui tue le petit et respecte le gros :

Pour ces incapables bourreaux
Qui saignèrent à blanc la race...
Quel poteau pour eux tremble au vent?

Certes, Henry-Jacques fait profession de ne croire qu'en la bonté, et « n'ayant que ça dans la vie », il déclare avoir mis son pauvre cœur dedans son livre.

Il chante éperdument la victoire magnifique :

La joie énorme nous enivre...
Le monde est trop étroit pour nos poumons en feu...
Écartez les rues, nom de Dieu !
Nous sommes grands, ce soir, à défoncer le ciel...
Il nous faut pour rouler l'espace sans limites...

Mais pourquoi semble-t-il fermer ce livre blanc et rouge, fait d'amour et de sang, sur des vers de révolte brutale, que relève *Clarté* (1) et qui le font comparer à Barbusse et Latzko?

Va donc, vieille race à supplice,
Consomme encor le sacrifice,
Va souffrir sans chercher pourquoi,
Sans force, *sans vouloir, sans foi* !...
Malheur sur vous ! Malheur sur moi !...

A quels résultats constructifs peut mener cette haine de l'humanité? L'aurore des temps meilleurs ne brille pas encore. Plus droitement patriote, Henry-Jacques eût pu être l'Agrippa d'Aubigné de la guerre mondiale, et *nous ne l'eussions pas mis dans notre collection de l'Anti-France* (2).

(1) 15 avr. 1922, p. 248. Jos. Rivière note cette « dure révolte » (*Cah. idéal.*, juin 1922, p. 106). « Vérité pure », soutient l'*Internat.* (10 avr. 1922).

(2) Nous nous garderons d'y introduire Roland Dorgelès, âme tourmentée et qui ne semble pas avoir trouvé son assiette sociale.

Né à Amiens, le 15 juin 1886, élève de l'Ecole des Arts

***

Voici maintenant deux témoins martyrs.
Frère spirituel de Saint-Prix et rollandien pur

---

décoratifs et bohème montmartrois du *Lapin agile*, il écrivit, avant la guerre, les *Viornes*. Il servit dans la division Mangin. Il est vice-président de l'Association des Ecrivains combattants.

Les *Croix de bois* eurent un retentissement énorme. Au noir pessimisme du *Feu*, il opposait l'optimisme inséparable de la vie, et la mâle résignation inséparable du devoir : « Une telle joie était en vous qu'elle dominait les pires épreuves. Devant la mort même, je vous ai entendu rire, *jamais pleurer*. Etait-ce votre âme, mes pauvres gars, que *cette blague divine qui vous faisait si forts*?... Nous acceptons toutes les souffrances, mais laissez-nous vivre, rien que cela, vivre... ». Et il savait bien que, le cœur de l'homme filtrant les souvenirs, « tous les morts *mourront pour la deuxième fois* ».

Dans *Saint Magloire*, Dorgelès semblait proposer une sorte d'Evangile wilsonien : Dieu seul peut sauver ce monde titubant qui, cinq ans, s'est roulé dans le sang. « Il faut la crier à perdre haleine la parole sublime de Jésus : *Aimez-vous* !... C'est elle qui empêchera la catastrophe finale où tout va s'écrouler. »

Dorgelès a une immense bonne volonté. « Toute parole est vaine qui ne tend pas à rendre la vie meilleure », dit son Magloire. Il a lui-même « l'ambition d'être le témoin lyrique de son époque » (*Nouv. littér.*, 7 juillet 1923). Une morale supérieure nous manque : de là le malaise de la génération présente, pense-t-il avec raison. Il est croyant et un crucifix pend à son lit.

Aussi, est-ce le relèvement moral qu'il prêche encore dans le *Réveil des morts*. Mais, cette fois, il semble douter de la patrie : « Un poteau frontière qu'on déplace empêchera-t-il une seule mère de pleurer ?... *Les morts n'ont rien su, sans cela se seraient-ils fait tuer* ? » Et, d'autre part, la désespérance finale le hante : « Ne nous faisons pas d'illusions. Nous ne serons peut-être pas de la prochaine guerre, mais nos fils iront pour nous. *C'est dans le sang* ! »

Comme en 1913, au lendemain de l'armistice, avec ceux du *Canard enchaîné*, Dorgelès se livra à des manifestations anti-militaristes. Il fut de *Clarté* et il croit aux bellicistes fau-

fut Marc de Larréguy de Civrieux, né le 27 février 1895 à Sorrente et tué à Froideterre, devant Verdun, le 18 novembre 1916. De vieille souche catholique et conservatrice, il écrivit, dans les tranchées, des poèmes de révolte publiés depuis. *La muse de sang* crie sa haine de

La Guerre, au rictus fou de l'Épouvantement,

---

teurs de guerre. Ami de Longuet, il défendit Marty. (*Popul.*, 2 oct. 1921). Cependant, il se glorifiait de l'amitié de Binet-Valmer et dans l'*Œuvre* (15 mai 1920), il avait écrit : « En août 1914, tous les révolutionnaires sont partis : *les pleutres seuls se sont sauvés.* » Aussi s'opposait-il à l'amnistie des déserteurs. Dorgelès « est en marche vers le vrai », affirma Buré (le 27 janv. 1922), qui lui rappelle, le 14 avril 1923, que la patrie est « la condition même de notre liberté ».

Le tort de Dorgelès est de vouloir *être de tous les partis*. « Je suis seul ma route, écrivait-il dans le *Journ. du peuple* du 3 janv. 1921, sans même me demander où je vais, et je laisse au temps le soin de conclure. »

Aussi, risque-t-il d'être rejeté par tous. Renée Dunan lui avait reproché d'avoir « habillé » le langage de ses poilus (*Humbles*, sept 1919, p. 19) ; l'instituteur Rothen le traita de *cabotin* (*Ec. émanc*, 27 déc. 1919, p. 58). Jean Bernier ayant blagué son *Saint Magloire*, Dorgelès se moqua, à son tour, du bolchevisme à la mode de ces « boy-scouts de gauche » (dans une lettre intime à Wullens, qui cependant l'avait appelé « arriviste » (*Humbles*, mars-avr. 1920, p. 6, note ; *Libert.*, 28 juill. 1922).

Mais, imperturbablement, le bolchevik très pur Martinet l'exclut. Il écrivait dans l'*Humanité*, le 5 oct. 1920 : « Dorgelès, qui ne dédaigne pas d'être de nos amis, tient non moins vivement à être l'ami de nos ennemis. C'est dommage, car il a du talent. Et on ne lui reprocherait pas d'être en dehors de la politique, *mais des sourires à toutes les politiques, c'est trop de sourires.* »

Le 11 juillet 1923, Martinet revient sur le sujet et répète : « M. Dorgelès n'est pas avec nous ; quand on veut vraiment que ça change, il faut vouloir les moyens pour que ça change. » Or, il accepte.

Dubech a raison : Ce fils de terriens est un martyr du patriotisme sans la foi du patriotisme (*Eclair*, 15 juill. 1923).

qui prodigue partout la mort, « idole hindoue aux cent mille visages ». Honte à l'ancienne patrie !

La déesse Patrie est comme une Mégère
Qui martyrise ses enfants...
J'ai promené partout ma *carne*
Sans en comprendre le pourquoi.

Le soldat n'a pas d'ennemis véritables ; tous les combattants sont frères.

Dans l'État de la Mort il n'est nulles frontières...
Nous gisons, côte à côte, aux mêmes cimetières...
Mes ennemis? C'est vous ! gouvernants timorés.....
Vous qui poussez au meurtre et nous assassinez !

Donc, que tous s'unissent contre eux dans la révolte !

En votre nom à tous, je m'adresse à la foule
Pour qu'elle arbore enfin, sur l'Univers qui croule,
Le Drapeau de Révolte et de Fraternité !
... *Au nom de ma Conscience et de la Vérité*
J'arrache le bâillon, je déchire l'entrave
Et proclame crûment mon cœur de Révolté !

C'est bien là l'esprit de Rousseau, de Tolstoï, de Romain Rolland et des amis de Dreyfus qui se fait jour et rappelle les « haines civiles ».

Ce jeune homme tenait à la vie avant tout. Quoi de plus naturel, certes? « Oui ! je tiens à ma peau. » Mais c'était la jouissance avide et goulue qu'il voulait à pleine bouche.

Une pièce surtout nous chiffonne : « à celle qui oubliera ».

Il parle ainsi à sa fiancée :

Ton existence est une ardente *proie*
Que, pour son ombre, il ne faut pas lâcher !...
Sois une femme : aime la Joie !
Se souvenir d'un mort est un grave péché !...

Une nef est à l'ancre, aux bords des flots du Temps. Sa proue est orientée au large, vers Cythère.

Embarque-toi !...
Sois heureuse, ô Psyché ! là-bas : l'Amour t'attend.

Son préfacier Romain Rolland estime que c'est « la plus pure, la plus belle, la plus touchante de ses poésies », puisque la *religion de la vie* y transpire. Louise Bodin y voit le « seul sourire » de l'œuvre entière (1).

Non, les racines biologiques de notre être qui invinciblement nous portent à l'amour n'ont nul besoin d'être surexcitées : elles se suffisent à elles-mêmes. Ce n'est qu'en les freinant que l'homme, se dépouillant de l'animalité, se revêt de beauté : *Os sublime dedit homini.* Nous le redisons : la vie est sacrifice. Trop tôt, Civrieux avait goûté au vice élégant.

Son père, en prononçant son *mea culpa*, se déshonore lui-même. Son fils serait parti « par respect mondain » ! Et celui qu'il appelait « mon petit chef-d'œuvre » avait *trois* pères : lui-même, Lamartine et R. Rolland. Depuis, il lui est arrivé de fréquenter les réunions du communisme et de

(1) *Human.*, 5 déc. 1920.

l'A. R. A. C. (1) ! Mais donnons la palme de la critique à Renée Dunan, qui écrit :

Ainsi donc, il y eut deux millions (?) de morts français et nous avons *déjà* trouvé DEUX *pères révoltés* contre l'assassinat de leurs fils : Gustave Dupin et Louis de Larréguy (2).

N'est-ce pas leur condamnation (3)?

(1) Ce fut le cas au Pré-Saint-Gervais (*Ibid.*, 9 mai 1921). R. Lefebvre ne fit pas preuve de beaucoup de finesse critique quand il le confondit avec l'écrivain militaire du *Matin* (*Popul.*, 1er mai 1920).

(2) *Ibid.*, 7 déc. 1920. Toute la critique bolchevisante a recommandé le livre : la *Vie ouvr.* (25 févr. 1921) ; la *Revue commun.* (mai 1921, p. 206) ; l'*Ecole émanc.* (18 déc. 1920, p. 48), qui a raison de dire que le père n'est « pas un cornélien » ; le *Faubourg* (10 déc. 1920), où on lit : « Toutes les pages de ce *reliquaire rouge* devraient être gravées, en guise d'expiation, sur l'Arc de triomphe impérial où est encore le symbolique squelette de l'humble crucifié anonyme. » Dans l'*Intern.* (20 juin 1922), V. Méric écrivait enfin : « Je demande qu'on apprenne ces vers inoubliables, tracés d'une plume de sang. »

Aujourd'hui, le jeune Civrieux repose à Saint-Point, près du tombeau de Lamartine. Georges Lecomte ayant eu la malchance d'écrire qu'il était tombé « pour la France » (*Comœdia*, 18 sept. 1922), il se fit traiter bassement de plat valet de plume et de maquilleur de cadavre (*Intern.*, 24 sept. ; Martinet, *Human.*, 27 sept.).

(3) Jean Rameau qui, lui aussi, a perdu un fils, chante, dans *Passionnément*, l'Arc de triomphe par où le vent des promontoires souffle l'héroïsme sur la cité :

Cambrez-vous, les poilus ! Tous les héros de France...
Je marcherai sous l'Arc, tout seul, dans leur poussière,
En frissonnant au bruit d'un suprême hourra ;
Et, dans mon cœur pesant et clos comme une bière,
Mon fils mort passera.
(Cf. *Livre épique*, p. 314.)

Autrement poignant est le cas de MAURICE DALLERÉ (tué devant Verdun en octobre 1916) que la *Caravane* et les *Hommes du jour* firent connaître en 1915. Ce qu'il y publia apparut à quelques-uns beau et triste « comme des roses qui défaillent dans le soir » (1). Ce fut une personnalité révolutionnaire de premier plan.

La révolte gronde en lui. Wullens ayant écrit : « Nous serons désormais inactuels », Dalleré lui répond de Verdun, le 22 juin 1916, s'impatientant de ce titre les *Humbles*. Il gourmande les dirigeants :

Avec leur morale, ils ont érigé des sociétés monstrueuses... Avec de l'argent, de la discipline et des bannières, ils ont confectionné ce joli monde qui pousse avec une frénésie effarante à la destruction, au néant, au chaos... De quel droit une génération impose-t-elle sa volonté à celle qui lui succédera?... Vous, les manchots, les troncs, les inertes, confessez-leur vos rancunes, vos désolations et vos regrets... *Soyez l'apothéose des temps actuels*... C'est l'avenir de la race humaine qui est entre vos mains, à vous *les Humbles*... Si vous vous sentez sans force, sans courage devant la tâche, c'en est fait... Encore un peu de temps, je vous le dis en vérité, encore un peu de temps *et les hommes cesseront d'être des hommes* (2).

Bientôt, Dalleré ne put plus signer semblables

(1) *Tranchée républic.*, 8 août 1917. « Personne n'a décrit avec plus de précision, plus de vigueur, plus de franchise, la vie tragique des soldats. Il nous promettait une œuvre de vérité. » (Paul Desanges, *Cah. idéal. français*, mars 1917, p. 48.)

(2) *Humbles*, août-sept. 1916, pp. 4-9. Les *Humbles* l'appellent le premier prosateur de guerre (*Ibid.*, p. 31).

philippiques convaincues. — Mais allaient-elles à leur adresse?

Presque sublime est sa *Mort des humbles* :

Et vous les gros, les gras, les riches, les puissants, souvenez-vous. N'oubliez jamais ces pauvres bougres, dont les dépouilles, mêlées aux boues du Nord et de l'Est, forment une muraille qui vous protège... Que le sacrifice de ces pouilleux, qui n'avaient rien à défendre, vous rende meilleurs et plus justes. Et plus tard, lorsque les temps heureux seront revenus, ne vous montrez pas si durs, si âpres avec leurs semblables, avec cette horde de gueux, d'anonymes, dont le travail contribue cependant à vous enrichir, et sans qui cette Patrie, que vous chérissez tant, n'existerait plus ([1]).

Et cependant, la personnalité de Dalleré pose un point d'interrogation formidable. Il aimait comme un frère un camarade de combat dont les idées (de droite) étaient diamétralement opposées aux siennes, et qui mourut au poste où il lui avait conseillé de tenir « jusqu'au bout ». Dalleré lui-même tomba, jumelle au créneau. Ainsi se réconciliaient, dans la tranchée, la richesse héréditaire et l'anarchisme idéologique, attestant, manifestant « la vie véritable enfin trouvée et florissante sur les rives de la mort » ([2]).

([1]) Publication posthume de la *Caravane*, oct. 1917. Dédiée à G. Reuillard, « en souvenir des pauvres laissés en route ».

([2]) Fr. Le Grix (*Revue hebdom.*, 29 sept. 1917). Pioch avait promis de publier l'œuvre éparse de son petit Dalleré. L'égoïste oublia. Guilbeaux signala sa mort (*Demain*, nov.-déc. 1916, p. 399). Au vrai, un affreux doute ravageait cette âme qui étouffait dans la foule. *Il ne croyait pas* AU SOCIAL

Est-ce la peine de nous arrêter à MARCEL BERGER, que des étudiants américains ont élu représentant le plus important de la littérature mondiale née de la guerre (1)?

Mais vivre ! est un roman du dépôt. Le candidat électoral Régis Dortenne fait de beaux discours sur

---

ni à rien. Ainsi, il écrivait : « Nul ne doit laisser attaquer la vie, le réel, l'existant, l'être, la matière, par les illusions, les chimères, les mots et les phrases, *si l'idéologie qui les enfante* n'a la puissance de compenser, de régénérer, de revivifier ce qu'elle détruit... *Or, la mort n'a jamais engendré que le néant.* Le corps pourrit, se liquéfie et ne fait qu'augmenter d'une infime épaisseur la terre, la matière qui le recouvre. *Le reste : l'irréel*, le souffle, l'insaisissable, l'âme se libère, se dégage et va vers l'inconnu, vers l'énigme, *vers le doute.* Et ce doute même impose le respect du vivant, quelle que soit notre philosophie. » (Cité dans *Ec. émanc.*, 17 mars 1917, p. 202.)

Les bolcheviks s'annexent R. D'ETIVEAUD, l'auteur pacifiste d'*Une jeunesse* (cf. Parijanine, *Human.*, 18 mars 1923).

Ils auraient même voulu s'annexer HENRY DE MONTHERLANT, qui, à 26 ans, a écrit *Le Songe.* Il a confié à Frédéric Lefèvre ceci : « Je ne suis pas libre de me dérober au vœu de mon époque, dites-moi ce qu'on attend de moi, je vous dirai ce que je donnerai. » A quoi Jean Madelaigue répondit (*Journ. du peuple*, 30 déc. 1922) qu'*il devait aller jusqu'au bout de sa pensée.* Mais Souday et de Pierrefeu s'élevèrent contre ce « manuel civique de la dureté » (*Egalité*, 23 mai 1923). Lui-même est entré depuis dans une sorte de *lutte contre Dieu*, contre le Dieu de ses ancêtres : « *J'admets votre existence* ; mais prenez garde que je n'y tiens pas. Vous n'avez aucun droit sur moi ; vous n'êtes pas maître de mes instincts ; moi non plus d'ailleurs. Je les laisse faire : *pendant qu'ils sont occupés à pêcher, je reste pur.* »

Depuis, Montherlant a fixé sa voie et sa pensée. Le *Paradis à l'ombre des épées* révèle un patriotisme fervent et magnanime. Qu'il continue !

(1) Ce tolstoïen eut 1.968 voix pour sa trilogie : *Le miracle du feu, Jean Darboise auxiliaire, Mais vivre !* Wells eut 1.921 voix, Latzko 1.723, Barbusse 1.575 (*Human.*, 23 oct. 1921).

la patrie, mais il aime trop sa compagne pour partir. Françoise se donne au médecin pour qu'il soit auxiliaire : « Quel dégoût ! Mais *ça vaut ça* ! » — Quel monde !

« Concession à l'être adoré !... *La passion purifiant tout* ! » Axiome social digne de Monique Lherbier. Renée Dunan appelle cela « un témoignage qui restera » (1) !

Les dieux tremblent reprennent la thèse du *Pilori* (de Maurice Rostand) pour la plus grande joie de Y. Méric. Un tuberculeux de la guerre, Philippe de la Tour-Aymon, avale, pour se soustraire à la gangrène, un poison terrible et meurt en maudissant les profiteurs qui lui survivent. — Lesquels? Il y a le choix, en effet.

Nous n'en finirions pas, si nous voulions nous appesantir sur tous ceux qui ont prétendu à témoigner contre la guerre. A quoi sert d'accumuler les horreurs ?

C'est Dutemple-Faurlane et ses *Semailles sanglantes*, Pignatel et son *Offertoire* (2), l'éditeur Longin qui, dans les *Hontes de la guerre*, fait dire aux badauds (quels prodigieux badauds, en effet !) : « On n'est pas tous les jours à la veille d'une guerre. *C'est presque une fête* (3). » Cela, c'est Henry Bataille qui l'a dit, en quels vers !

---

(1) *Humbles*, mars-avr. 1920, p. 58.

(2) Paru d'abord aux *Hommes du Jour*. Loué éperdument par Henry-Jacques (*Ere nouv.*, 30 déc. 1922).

(3) Et cependant, Rothen le félicite (*Ec. émanc.*, 10 janv. 1920, p. 58). Nous pourrions citer encore *La couronne d'épines*, album d'Henry de Forge, édité par Sésame (d'Arnyvelde).

Romain Rolland, préfaçant *Une histoire de douze heures*, c'est-à-dire d'une journée dans un camp de prisonniers français en Allemagne, de F.-J. Bonjean, professeur au Caire, écrit qu'il y a trouvé la plus intense pensée qui lui ait été donnée sur la guerre et « la tragédie de la pensée d'Occident ». Il le compare à Barbusse et Latzko. Captif plus de quarante mois en Allemagne, il apprit par cœur son manuscrit, avant qu'il lui soit confisqué. Il put ensuite le reconstituer, non sans peine, de mémoire. Dans l'abattement, il s'écriait :

Aux jungles de mon cœur, vous rôdez, ô Douleurs (1)!

R. Rolland a préfacé également *Sous le pressoir* de H. Nadel, qui offre ainsi son témoignage : « Mon âme fut comme une cuvée de raisin sous le pressoir : je t'offre, lecteur, le vin de ma souffrance. » Victor Margueritte le compare au *Feu* de Barbusse et souhaite pour lui « le même énorme retentissement... Il n'est pas de meilleure propagande pendant qu'on souffre encore (2) ! »

Au printemps de 1923, paraissait *Derrière l'abattoir* d'Albert-Jean, que Victor Margueritte juge « terrible ». C'est l'histoire d'une escouade de *récupérés*, depuis 1917.

Au fond de cette forêt de croix, il y a une futaie — la plus terrible peut-être : celle qui marque la place *des morts inutiles*.

---

(1) *Journées de MCMXIX*, mai, p. 183.

(2) *Peuple*, 17 janv. 1922.

L'auteur, qui se défend de tout parti-pris politique, — puisqu'il n'oublie pas « le martyre des prisonniers innocents dans les geôles rouges des révolutions », — pousse volontairement au noir, selon les procédés du *naturalisme* zolâtre, mais « dépouillé, moderne », pense Bonardi. V. Margueritte le met « au premier rang des jeunes maîtres de cette école, qu'on enterrait un peu tôt. » Wullens le loue d'avoir montré « l'ignominieuse pourriture qui rendait pestilentielles les coulisses de la guerre du Droit » (1).

Bien digne de Victor Margueritte est l'œuvre d'Antonin Seuil : *Patati-et-patata en guerre* et la suite. Comme il est bienséant de dire interminablement que la société tout entière est pourrie ! Oyez cette déclamation, au Président, des « dames » de closerie spéciale :

Patati et Patata n'est plus un pays, c'est une putain, *la putain de l'univers*, et tous les hommes de toutes les races lui passent sur le ventre. Nous en vomissons de dégoût, nous, les putains honnêtes... Est-ce que cette partie nationale de jambes en l'air va continuer, dites? (2).

***

Mais viennent de surgir d'autres sortes de témoins de la guerre. De tout jeunes gens se sont mis sur les rangs ; certains lycéens combattirent... dans les

(1) Cf. *Ere nouv.*, 30 mars 1923 ; *Peuple*, 20 mars ; *Libert.*, 23 mars. Eloges de Percin (*Journ. du peuple*, 17 mars).

(2) Cf. *Libert.*, 9 juin ; *Humbles*, juin 1922, p. 5.

jupons ; ils avaient le *Diable au corps*, RAYMOND RADIGUET *dixit* (1).

Il a douze ans en 1914 ; la guerre lui sera « quatre ans de grandes vacances ». La mobilisation lui a laissé un souvenir de feu d'artifice. « A vrai dire, chacun se réjouissait, en France. » — Ah ! non ! le mobilisé ne se réjouissait pas.

Mais puisqu'il allait tromper un soldat fiancé, il se réjouissait, lui. A seize ans, en peignoir de femme, il fait ses premières armes. Quelle précoce perversité, dont le père est charmé, et la mère jalouse !

Égoïsme d'abord : « Mon père et mes frères s'étaient ennuyés, qu'importe ! Le bonheur est égoïste. » — Le plaisir, oui, pas le bonheur, s'il vous plaît. — Ce gosse raisonne beaucoup pour son âge ; il pratique une *introspection* que ses facultés naturelles ne lui permettent pas. Il y a du « chiqué » dans son cas : il sait qu'il y a « des mensonges commandés par le code passionnel ».

Il veut de la recherche en amour, obéir à la loi du rythme ; il sophistique tout : nous serions tous des Narcisses, n'aimant ou ne détestant que leur image, si bien que « *l'instinct de ressemblance* est la seule ligne qui ne soit pas artificielle ». — Vue profonde, qui dénote un tempérament féminin, jugeant tout quant à soi.

Outre cette réflexion calculatrice, le lycéen en rupture d'école témoigne d'une jalousie féroce ; il est superstitieux, dur (« l'homme très jeune est un animal rebelle à la douleur »), et d'une lâcheté ignoble. L'enfant qu'il a fait à Marthe sera élevé par le

(1) Bernard Grasset, éditeur.

veuf, puisqu'elle meurt ; à ce dévouement d'un autre, il comprend « que l'ordre, à la longue, se met de lui-même autour des choses ». — *L'ordre* serait-il que, lui, plantureusement jouisse, alors que les autres se dévouent?

A ce collégien les classes ont « toujours été un supplice ». A quoi bon apprendre?

Rien n'absorbe plus que l'amour... L'amour sent confusément que *son seul dérivatif réel est le travail.* Aussi le considère-t-il comme un rival. Et il n'en supporte aucun... Pour un esprit en marche, la paresse n'existe pas. Je n'ai jamais plus appris que dans ces longues journées qui, pour un témoin, eussent semblé vides, et où *j'observais mon cœur novice* COMME UN PARVENU OBSERVE SES GESTES A TABLE.

Ah ! certains jeunes gens d'aujourd'hui n'ont pas besoin d'apprendre. La science est dans leur cœur? non ; *dans des sens dévorateurs.* Ils n'étudieront rien, ils se contempleront et ils s'adoreront, Narcisses sans nom. Ils sont le Bien personnifié.

J'aime trop Marthe pour trouver mon bonheur criminel.

Quelle sophistication, et qui date !

Avec raison, Martinet voit dans ces jeunes maîtres, déjà *fatigués*, « les Benjamins de la prochaine Chambre », durs en affaires comme en voluptés. Le *Libertaire* a aussi raison de discerner là « l'homme nu », et « terriblement vieux », selon Jean Madelaigue (1).

Personne n'a dit qu'en lui revivait Rousseau avec

(1) *Human.*, 23 mai 1923 ; *Libert.*, 15 juin ; *Journ. du peuple*, 3 mars.

sa sophistique amoureuse, avec ses rêveries solitaires et son égocentrisme, mais un Rousseau à la mode du jour, évolué, c'est-à-dire descendu d'un étage. Edmond Jaloux (1) a noté récemment que « l'illusion amoureuse du romantisme », son *hypertrophie sentimentale* est à jamais morte.

Sans doute, mais c'est à une hypertrophie *sensuelle* que nous assistons aujourd'hui. Le dérèglement issu de Rousseau poursuit sa pente. Quand la raison ne domine plus, l'instinct et la matérialité l'emportent. Et nous savons déjà que le matérialisme érotique entraîne le matérialisme économique. « Les esprits ne s'empêchent pas, a dit Leibniz, les corps s'empêchent », *et c'est la guerre*, sous toutes ses formes.

La jeune génération se prépare d'affreuses tragédies (2). Mais Radiguet, mort le 12 décembre 1923, valut mieux que la brutale renommée qui lui fut faite.

De tout autre ordre est le battage de Jean de Pierrefeu. Avant la guerre rédacteur en chef de l'*Opinion*, il devint le producteur du communiqué, par conséquent le grand *bourreur des crânes*. Peu satisfait aujourd'hui de ce rôle peu glorieux, on dirait qu'il a pris à cœur de s'en venger sur les Chefs. Dans son massif *Au G. Q. G., secteur* 1, il avait déjà

(1) *Eclair*, 8 avril 1923.

(2) J. d'Yvignac avait tenté le même sujet dans *J'avais une marraine* (cf. *Caravane*, juin 1918) ; et J.-C. Holl, dans *La Vague de luxure*, vaste « fresque libertine des années de sang et de débauche où la luxure fouillait jusqu'à la démence la chair des femmes ». Wullens trouve que le livre « tient ses promesses » (*Humbles*, janv. 1923, p. 44).

dégorgé de petites histoires de popote. *Plutarque a menti* veut être la catapulte antimilitariste.

Axiome premier :

Les choses militaires sont, « *entre* toutes les connaissances humaines, *parmi* (1) les plus accessibles, à l'intelligence commune ». C'est pourquoi — homme de bon sens (?) — il va débiner « le truc du temple ». Au lycée, il n'a vu sur nul futur saint-cyrien briller « aucun signe fatidique ». Qu'est-ce que l'armée ? Respect passif de la sainte hiérarchie. Qu'est-ce que l'art militaire? Pur raisonnement abstrait sur des données idéologiques. L'imagination militaire n'a jamais su que tourner l'aile et enfoncer le centre. L'art guerrier, c'est l'école du miracle.

Qu'y a-t-il au fond de ce qu'on est convenu d'appeler le génie?... Si le monde a tenu quelquefois dans la main d'un homme, *ce fut tant que le monde a été à la mesure d'une main.*

Depuis Napoléon, l'espèce en est perdue (2).

Seuls, les génies de pensée peuvent imposer leur rêve. Dans leurs œuvres on est forcé d'admirer leur impétueux vouloir. La symphonie de Beethoven, *c'est l'âme même de Beethoven projetée dans les sons.*

Que peut faire Foch, à côté? Ce Gascon bouillant pense par éclairs, « en poète qui sent », puisque musculaires sont ses images.

La bataille crée en lui une vive excitation nerveuse et musculaire : l'illusion qu'il se bat corporellement

(1) Quel style ! — Même assertion p. 140.

(2) Remarquons que, parmi tant de légèretés et de contradictions, cette exception en faveur de Napoléon suffit à démolir tout le système que Pierrefeu n'a même pas le mérite d'avoir inventé.

pénètre dans ses organes. Sainte Lydwine de Schiedam ressentait dans sa chair meurtrie les souffrances des malades. *Je suis convaincu* que pour Foch, par une suggestion analogue, *l'acte du commandement se résume à crisper ses muscles... et à les détendre avec violence.*

Alors, en quoi voulez-vous que consiste la puissance du soi-disant génie d'action?

L'erreur de l'état-major de 1914 a donc consisté à croire à la vertu du cran, de l'élan vital, de l'« offensivite » (1). Etat d'esprit *bergsonien* qui nous transporte « en plein occultisme » !

Une première conclusion s'impose ainsi : *le chef ne compte pas.* La légende deux ou trois fois millénaire qui croit à leur toute-puissance est controuvée, biffons-la. *Lève-toi donc, Vérité* !

Deuxième axiome :

L'humanité en a fini avec le personnalisme des hommes représentatifs, *elle entre dans la période collective.*

Aussi, le devoir de chaque citoyen n'est-il pas de s'en rapporter à ceux qui ont la charge spéciale de défendre le pays, mais de donner une large part de son temps et de son intelligence à l'étude de ces questions.

Ce sont *des collectivités disciplinées,* animées d'un esprit vraiment national et dépouillées de l'esprit de

(1) Judet, qui préfaça autrefois les *Etudes sur le combat* d'Ardant du Picq, citait, le 17 avril 1917, ces paroles du lieut.-col. Manceau : « L'esprit offensif, c'est la tarte à la crème de la littérature militaire depuis des siècles. » — Le mot d'ordre était donné.

caste qui viendront à bout de l'énorme tâche, dans tous les pays.

Aujourd'hui, nul n'a le privilège de défendre, à l'exclusion des autres, le sol natal. Enfin, tous les hommes sont égaux (1), n'est-ce pas? Donc,

L'ère des guerres nationales dans laquelle nous entrons exige que l'armée et le pays fusionnent étroitement désormais.

Alors, « mieux vaut étouffer dans l'ombre cent mérites, *plutôt qu'une seule faute* ». Soyons ingrats. Prenons comme chef celui qui ne se trompe pas. Où le trouver? Chez le civil. Dans cette guerre, l'élément civil a vaincu l'élément militaire. Les peuples ont triomphé où dominait le civilisme. Pourquoi une firme de guerre ne gérerait-elle pas seule les hostilités? Cela exclurait l'incompétence.

Et Pierrefeu de dédier son livre « à mes camarades les officiers de complément, *chefs naturels de la nation armée* ». Il y a, d'après lui, une « occulte franc-maçonnerie militaire » (2) à détruire.

Axiome troisième : *le Destin est tout-puissant.*

A la guerre, dans le remue-ménage des influences divergentes, tous les plans se valent. « A la guerre, *le hasard est maître.* Le chef propose, l'événement

(1) Comment un homme intelligent peut-il écrire (*Plutarque a menti*, p. 7) : « On ne maintient l'inégalité entre les créatures qu'à force d'artifices. S'il était permis de dire le vrai, on verrait qu'aucun homme n'est meilleur qu'un autre, le peuple perdrait vite le respect des institutions et des hiérarchies »? — O virus démocratique !...

(2) « Je les ai connus pour la plupart, à Chantilly, ces membres de la camarilla. » (*Ibid.*, p. 49.)

dispose, sans oublier l'ennemi. » La valeur combative du soldat fait tout, et le hasard.

Et le fait que *l'homme prédestiné* a conscience de cette *bienveillance du destin* à son égard est *la marque du génie.*

Les vrais grands hommes ont eu plus que personne *l'intuition de leur bonheur. Napoléon n'avait-il pas confiance en son étoile autant qu'en lui-même?*

C'est par une « ironie émouvante » du Destin que Gallieni devint « l'instrument désigné du salut, forgé de longue main par un destin compatissant aux maux de la Patrie ».

Foch surtout fut l'homme heureux. En effet, « le bonheur singulier de Foch réside en ceci, qu'il a *ignoré* (*sic*), par un jeu naturel de son imagination ardente, *les véritables conditions de la guerre moderne*». Et par un admirable comble de bonheur, il est arrivé que l' « insouciant » Foch finît par emporter la guerre, parce que « ce patriote indomptable qui ne veut rien savoir hormis ceci : on ne cède pas devant l'ennemi », fera trébucher finalement Ludendorff, vrai joueur, qui « perdra contenance devant ce sublime entêté » ! — Et vous appelez cela de l'Insouciance ! Où est le Destin, sinon dans la primauté du vouloir fochien (1) ? C'est proprement nier l'intelligence que d'écrire :

Tous les matériaux sont bien là, mais c'est le destin

(1) Contredisant tout son système idéologique, Pierrefeu est bien obligé d'admettre que « le succès va à la volonté la plus ferme, à la confiance la plus ardente » (p. 49). Que devient alors son fatalisme à la Koutousov tiré de Tolstoï? Au vrai, son livre n'est qu'un tissu de contradictions.

qui les a mis en ordre... Mais, *grâce à Dieu, le Destin* veillait.

Au vrai, Pierrefeu ne sait ce qu'il dit. Ce symboliste qui s'ignore (1) voudrait transporter partout le bergsonisme ou l'occultisme, qui est son fait. Beethoven serait le créateur, le volontaire réalisateur? Ainsi parle Romain Rolland. Mais sa création est dans l'air, *mein Reich ist in der Luft*. Sans doute, Pierrefeu voudrait-il que le génie militaire créât de même façon, en *matérialisant*, en extériorisant l'énergie, en l'extravasant sur les masses ?

Or, cela est inconcevable, car cette action directrice *physique*, *mystérieuse*, ne saurait être exercée dans ces conditions, que par le Destin, par le *fatum*, la Nécessité, si puissante chez les tragiques et les stoïciens antiques. L'auteur de *Plutarque* régresse jusque-là. Qu'il rétablisse les aruspices !

Matérialiste qui s'ignore, il méconnaît la pensée (cartésienne), l'intelligence, dont les voies ne sont pas physiques. *Mens agitat molem*. Si Pierrefeu avait compris cela, il n'eût pas écrit son bréviaire d'occultisme militaire, édifice de fables dignes des *astrologues*. Qu'il sache bien que Papus prépara Raspoutine.

Que deviennent ses thèses laborieuses ? Elles croulent comme château de cartes. Tranchons le mot. Pierrefeu est un petit esprit et un esprit petit, poussé par un cœur mauvais. D'abord, une immense *vanité* l'aveugle, il prétend à porter des jugements

(1) Ces thèses l'apparentent de très près à Édouard Dujardin : on le verra tout à l'heure.

péremptoires : « Pour moi », dit-il souvent, « je reste persuadé » que... Et d'où lui vient cette étonnante persuasion? « Pour moi, je me fie plus à *la logique des sentiments* », avouera-t-il, qu'à toute autre, clamant ainsi sa féminité.

Vraiment, Pierrefeu n'a qu'une peur : *la peur du soldat.* Trente ans durant, Barrès en a appelé au soldat. Quant à lui, son dernier mot est que, « dans l'ordre politique », le soldat ne possède *aucune vertu miraculeuse*, et c'est un appel au civil qu'il dresse.

Antimilitarisme qui retentit à nouveau dans nos temps troublés où le remous politique exigerait précisément l'*ordonnateur*, d'où qu'il vienne.

La critique a fait à ce livre malveillant et malfaisant le sort qu'il méritait, le battage éditorial mis à part (1).

D'abord, qui l'ont loué? Percin : « il est difficile de porter un jugement plus sévère » sur le haut commandement ; Sarrail : « sans vouloir faire de la démagogie, il n'y a pas de surhomme » ; Victor Margueritte, qui le remercie d'avoir, « une fois de plus, et si totalement, dégonflé la baudruche » ; l'instituteur Fernand Morelle, qui trouve savoureux de plaisanter Joffre l'endormi et Foch l'insouciant. Comme c'est tonique pour un peuple armé, le discrédit jeté sur les chefs ! Car « il faut les mettre dans l'impossibilité de recommencer leur œuvre de mort » (2).

(1) *Ere nouv.*, 30 et 24 mai 1923 ; *Aurore*, 3 juin ; *Human.*, 17 juin.

A remarquer que le lieut.-col. Bize, dans un livre sur les Hauts de Meuse, accuse fortement Sarrail de leur perte (Cf. Général Cordonnier, *Démocr. nouv.*, 16 juin).

(2) Ce n'est pas que ce livre ne contienne quelques précieuses vérités comme celle-ci : « L'Allemagne a dû incontestablement sa défaite à la prépondérance de l'élément mili-

Mais Victor Méric accuse Pierrefeu de continuer Plutarque :

Il croit, lui aussi, que l'héroïsme des soldats a suppléé à l'imbécillité malfaisante des chefs. *Il n'y a pas eu d'héroïsme*, pas plus que de héros. Il y a eu des troupeaux lamentables. Les Allemands n'ont pas eu de chance, voilà tout (1).

Si Pierrefeu veut être logique, il lui faudra satisfaire jusqu'aux amis de Méric. « On reprend joie à vivre », dit Séverine après l'avoir lu (2).

Entre tous, Bonardi le juge selon son talent. Il rend grâces à ce « néophyte », à ce « charmant homme qui arrive *dans le parti de la paix*, encore tout enveloppé de clameurs guerrières ». Mais qu'apporte-t-il de nouveau? Proprement rien. Déjà, Paul-Louis Courier avait dit que l'art de la guerre « est le seul qui ne demande point d'apprentissage. *C'est le seul art qu'on sache sans l'avoir appris* ». Déjà, en 1809, Courier s'amusait de Plutarque « plaisant historien ». Pierrefeu lui-même rappelle Sainte-Beuve et Proudhon. Mais Victor Margueritte avait tout fait et Bonardi, d'un trait, *dégonfle* le « dégonfleur », en disant du *Vauban* de Daniel Halévy, que son œuvre

---

taire et au pouvoir discrétionnaire de son chef... *La démoralisation du peuple allemand a suivi ses déceptions dans l'ordre militaire. Ludendorff a subi une défaite militaire, pour des raisons militaires, telle est l'unique vérité... Rien ne l'a trahi que lui-même.* » (p. 252, 266.)

(1) *Egalité*, 9 mai. Benjamin Crémieux (*Nouv. littér.*, 15 mai) est heureux de ce « ragoût de scandales » qui lui procure une *libération intellectuelle* réconfortante et l'admiration du *courage civique* ! !

(2) *Ère nouv.*, 11 mai.

sera toujours inconnue, « *à cause de la technicité qui la caractérise* » (1).

Donc, ce fameux bon sens qui suffit à tout, que devient-il en présence de la « technicité » nécessaire?

Le colonel Romain (dans la *Renaissance*) a raison : c'est dans la *Duchesse de Gerolstein*, opérette d'Offenbach, que Pierrefeu a appris la tactique : fendre l'aile, enfoncer le centre : opération de cuisinier découpeur.

N'a-t-il pas lui-même avoué avoir écrit son *roman* « dans un trou du Midi, *loin de toute bibliothèque* »? Lanrezac et Gallieni lui auraient suffi (2), sans compter Engerand : *Le secret de la frontière : Charleroi* (1918), qu'il pille étrangement, sans crier gare. Livre fait de chic, au petit bonheur, « inexistant » et enfantin, a jugé Nivelle, qui parlera « quand l'heure sera venue » (3).

Pierrefeu est entré dans la société qui convenait à ses goûts. Le *Faubourg* l'a accueilli comme l'enfant prodigue. Il y banqueta, entouré de Victor Margueritte, Le Foyer, de Kerguézec, Archdeacon, P. Lœwel, Renaitour, R. Dunan, Mauricius, etc. Pioch et la comtesse de Noailles s'y embrassèrent, sous le regard attendri de Buisson, roi des camelots (4).

Mais pourquoi des politiciens retardent-ils la publi-

---

(1) Bonardi, *Ere nouv.*, 1er juin.

(2) *Ibid.*, 7 juin.

(3) Lettre à Léo Poldès (*Ibid.*, 9 mai). Que d'autorité donnée à ce saltimbanque !

(4) Cf. *Human.*, 13 juin, d'après le *Carnet de la Semaine*. « Milieu équivoque et décomposé », écrit avec raison J. Humbert-Droz (*Hum.*, 21 juin). Un peu plus tard, Mauricius et R. de Marmande faillirent s'y colleter (*Ere nouv.*, 26 juin).

cation des travaux *définitifs* de la Section historique de l'armée (1) ?

(1) Cf. Cordonnier, *Démocr. nouv.*, 19 mai. Nous tenons du gén. Cordonnier ce fait que l'histoire officielle de la guerre de 70 n'est pas encore publiée, à cause de Freycinet. — Beaucoup mieux inspiré que Pierrefeu est l'agrégé de philosophie Charles Baux dans ses *Etudes sur le combat*. L'alliance de l'esprit de discipline et de la liberté de pensée est capitale, d'après Baux.

§ II

Parmi les défaitistes, certains se firent remarquer entre tous par une germanophilie particulièrement souveraine. Donnons-leur une place spéciale dans notre tableau de chasse.

Un des plus parfaits spécimens du bolchevisme mondain est Paul Reboux. Avant 1914, c'était presque un auteur à la mode.

A la fin de 1920, le voilà qui quitte, en claquant les portes, la presse « bourgeoise », par dégoût du mensonge, dit-il. « *Figaro*, je suis à bout de tolérance (1). » Voulant « une Europe enfin paisible », il passait au *Journal du peuple*.

Comment expliquer cette attitude nouvelle?

Il prête à Mme X... *Trente-deux poèmes d'amour*. Se remettant à l'école de la Renaissance païenne adoratrice du corps humain, Reboux analyse pieusement sa dévotion pour la musculature mâle.

Elle se plaît avec ivresse à certaine senteur « de bruyère, d'ambre et de bois brûlé ». Depuis les *Basia* de Jean Second, on n'avait point osé descriptions si « *naïves* » :

Tout à l'heure, elle n'était, dans l'ombre soyeuse,

(1) *Human.*, 18 nov. 1920. La *Vie ouvrière* (26 nov.) trouve « vaseuse » l'élégie de ce néo-socialiste.

qu'une espérance. La voilà devenue réalité. La gaine de mes doigts forme comme le calice de la fleur mystérieuse. Du rose et du lilas s'irisent autour de cette longue corolle où serpentent des bleus de pastel. Le faîte s'épanouit, couronné d'une rougeur plus sombre. C'est plutôt un fruit, mûri soudainement.

Un amour matérialisé sur toute la ligne enlèvera nécessairement à la patrie tout idéal. Patrie et lubricité se déclarant la guerre. Reboux a pour métier d'amuser : « Nous étions un peuple fécond,.. parce que nous étions un peuple gaulois... Nous sommes devenus un peuple pudibond... Vous souhaitez qu'on fasse l'amour, et vous tâchez qu'on n'y pense point. » Martinet [1] a tout à fait raison de ne voir en lui qu'un « figarotier », un collectionneur d'âneries solennelles et de notions élémentairement encyclopédiques.

Les Drapeaux sont du cabotinage pour snobs et snobinettes. Que de vieux académiciens aient dit des sottises, quelle utilité de les enchâsser comme perles ! Laissons Richepin « cultiver désormais la sainte fleur de la haine » et Lavedan embrasser Rosalie. Il faut être, en effet, une sombre brute pour écrire : « Le soldat français rit partout. Il a commencé à rire le jour même de la mobilisation... Soyez gais ! Amusez-vous ! Chantez ! Chantez [2] ! » Mais il faudrait quand même comprendre Agathon.

Quelle utilité de collectionner les cancans de Delaisi sur les banques et le Comité des Forges ! Et

---

[1] *Human.*, 19 avril 1921.

[2] Henri Lavedan, *Intransigeant*, 31 oct. 1914.

que de chiffres, mon Dieu ! sur les rendements agricoles en France, sur les exportations, les constructions navales, l'alcoolisme, la dépopulation, que sais-je encore? Reboux croit-il donc suppléer aux géographies économiques et aux revues spéciales? Pour qui prend-il son lecteur?

Vous ne serez jamais qu'un amuseur, Reboux. Vous écrivez : Si les femmes, si toutes les femmes avaient déclaré : Je ne couche pas avec un assassin, la guerre aurait-elle été si longue? — Allons, vous plaisantez, Dionysos. Parler du « sempiternel triangle, le conflit mari — femme — amant », est-ce bien sérieux?

L'auteur est un phonographe ou un perroquet. A l'extrême gauche, on prétend que toute guerre est économique; il le répète. Elle ne rapporte rien, soutient-il avec Norman Angell; elle ne peut que pourrir les races. Mais, d'autre part, avec son maître Bethmann-Hollweg, il dira : « La guerre est toujours l'ouvrage des minorités fanatiques », — fanatiques de leur patrie, n'est-ce pas? Mais la guerre est contre l'Évangile, contre l'Église, c'est un péché. Et toutefois, « c'est un miracle, cette adhésion unanime dans tous les pays du monde. Quel a été le virus de cette épidémie d'acceptation? Oui, *Patrie, Droit. Voilà les deux mots magiques.* »

Mais comment des notions si opposées peuvent-elles s'unir dans une même cervelle? Il faudrait choisir. Reboux est trop grégaire pour en être capable. Il répète. Et Reboux croit savoir que la prochaine (?) guerre sera « le commencement de la fin du monde, simplement ». — Qu'en sait-il?

Relativement aux nations, quelle pauvre sociologie et combien « bourgeoise » !

La France est-elle vraiment le pays où nous nous trouvons le mieux? Son climat n'offre pas d'agrément continuel ; les habitants y sont sales et les demeures sans confort : on y voyage mal ;... une administration nonchalante ou revêche complique les moindres relations.

Si vous voulez, la France est encore « une dame aux cheveux poudrés » qui a beaucoup d'esprit. — O fils de modiste !

Il est vrai que l'Angleterre n'est « qu'un comptoir central, exposé aux aléas de toute maison de commerce ». L'Helvétie lui plairait. « Brave petite Suisse ! carrefour de races » ; mais tout lui vient d'Allemagne, seule nation admirable et à la hauteur de l'époque industrielle moderne.

Qu'est-ce donc que cette Germanie terrible et grande ? Un de ses personnages dit :

Un Allemand, c'est la bête la plus répugnante qui soit jamais sortie de la fauve infernale. Ils sont et resteront toujours d'ignobles barbares.

Et Reboux se livre à une minutieuse analyse du tempérament germanique. D'abord, l'Allemand est orgueilleux : l'énormité de sa réussite lui fait dire que rien ne lui résiste. Volontaire, il est porté aux extrêmes du bien et du mal et pourrait reconstituer le monde bouleversé par lui. Travailleur sans égal, la besogne le distrait, le contente, l'équilibre. Il obéit naturellement : « Recevoir un ordre, c'est être

mêlé, en quelque manière, à l'autorité vénérable ; de même que croire, c'est participer au Divin. » Le vrai pour lui, c'est ce qu'il réalise ; il espionne par un penchant inné, puisqu'il subordonne sa conscience à celle de ses chefs. *Le Français est un tout. Le Germain est un élément.* Il est insensible, il a pour la mort une indifférence asiatique. Esthète dans le passé, il n'est plus qu'un marchand qui bâtit selon un style de parvenu.

Analyse exacte que l'auteur doit à Jacques Rivière et au P. Boubée. Donc peuple *invincible* : « rêver de dompter ces gens-là, c'est faire un calcul de dupes. » Telle est la conclusion.

Alors « qu'on en finisse une bonne fois ! »

Pour nous, Français, *le seul obstacle aux relations pacifiques, c'est l'obsession patriotique,* enseigne Reboux. Et dépiautant les auteurs les plus contradictoires : Caro, Faguet, Goyau, Vibert, Séailles, de Pressensé, Naquet, Hervé, voire Lorulot, il fonce sur l'idée de patrie et croit la pulvériser [1].

Je ne suis pas né dans toute la France. L'attachement au sol natal fait de moi un Parisien, pas un Français... Un poteau-frontière témoigne d'un résultat de marchandages ou de rapts... Les langues, à travers les siècles, varient comme les modes... *Je ne me sens l'héritier d'aucun des sentiments ancestraux...* Dire que les hommes de génie expriment l'âme du pays où ils sont nés est une niaiserie... Les écrivains sont les hommes d'une époque [2], pas d'une nation...

---

[1] Percin — le malheureux ! — se gausse de ces 11 définitions contradictoires (*Journ. du peuple*, 28 oct. 1922).

[2] Et cependant, « le propre des génies est d'être de tous

Le patriotisme est une passion que les classes dirigeantes exaspèrent par ruse et par force.

Voilà donc où aboutit la dialectique de Reboux. Aussi bien, à quoi sert de se vanter? Le courage patriotique et militaire n'existe pas. « Les hommes ont *l'hypocrisie du courage* comme les femmes ont l'hypocrisie de la chasteté. » Discréditons le courage militaire, fauteur d'atrocités. La patrie est le dernier dieu sanguinaire ; elle disparaîtra comme les autres avec la barbarie nationaliste. Le bourgeois Reboux parle comme un vulgaire défaitiste.

Tuons donc le patriotisme, « le vrai responsable » de la guerre (1), et fondons la fraternité universelle. Que l'Alsace-Lorraine ait son autonomie. Conservons, au visage de la France « encore délicieux, la liberté du sourire », mais « elle doit accepter *certaines abdications* ». Selon le désir allemand, fédérons plutôt l'Europe et, par intérêt mutuel, faisons enfin *la réconciliation franco-allemande.*

Nous avons le choix entre les vases communicants ou la cataracte. Sans compter l'effectif qu'un accord avec la Russie leur apportera [aux Allemands].

Entre la dislocation de l'Europe et la paix continue, nous avons le choix, mais « il est fatal que cette réunion se fasse ». La guerre a fait de la France

---

les pays et *de tous les temps* » ; et dans les lectures étrangères demeure « quelque chose qui nous déconcerte..., un élément *inassimilable* ». — Contradictions insolubles.

(1) La guerre n'était donc pas économique seulement !

et de la Germanie « deux borgnes » ; que la paix n'en fasse pas « deux aveugles » !

Ces voix de sirènes ne sont point nouvelles. Renan a déjà prêché « la réconciliation des deux moitiés de l'esprit humain ». L'âme dreyfusienne revit là, qui fait dire à Reboux : « Ah ! l'ardente époque ! Et le bel âge que vingt-deux ans ! » Retournerions-nous à un caillautisme de marchands? L'abandon à la hantise de la jouissance mène au bolchevisme. De tant de dissertations vagues, voici les phrases concluantes :

Le sort le plus beau, c'est *d'aimer*, de créer et de vivre. — LA LUTTE UNIVERSELLE DES CLASSES REMPLACERA LA LUTTE FRAGMENTAIRE DES NATIONS.

Et ce serait la paix? Lénine n'a pas raisonné autrement. Reboux est un zimmerwaldien abject.

Voilà donc où mène le culte pieux du *phallus !* Le bourgeois matérialiste Paul Reboux a condensé sa philosophie sociale dans les considérations suivantes :

J'appartiens à cette catégorie si nombreuse de Français — intellectuels, petits rentiers, fonctionnaires, retraités, artistes, savants — qui, ruinés à demi par la guerre récente, seraient ruinés tout à fait par la guerre que le régime capitaliste nous prépare. Or, *ruinés pour ruinés*, NOUS AIMONS MIEUX PARTICIPER A UN BOULEVERSEMENT SOCIAL qui causera moins de victimes et sera fait *pour un idéal de bonheur* (1).

(1) Cité dans *Emancipation de Maine-et-Loire*, organe de Bouet, ex-secrétaire de la Fédération des instituteurs extrémistes (janv. 1922, p. 197).

Le besoin exclusif de la jouissance mène donc à la haine collective entre compatriotes. L'aveu de cette lâcheté est à retenir. Dans cette guerre nouvelle, combattra qui voudra et l'enjeu est certain. — Est-ce bien assuré?

René Benjamin a raison. Devenu communiste, Reboux est plus bourgeois que jamais (1). « Crise comique », dit-il. L'éditeur Flammarion considère les *Drapeaux* comme « le livre de l'après-guerre », symétrique du *Feu*, qui *suscitera les passions et les divisions* « comme au temps de l'Affaire ». Quant à lui, Reboux, il veut se garder d'entretenir « la haine de chaque côté des frontières » (2), mais prévoit, à propos de l'idée de patrie, une crise « comparable en importance, en violence, en conséquences, *à une affaire Dreyfus qui serait mondiale* ». Esprit de Dreyfus et de Caillaux, nous y revoilà donc !

Aussi, les extrémistes ont-ils emboîté le pas derrière lui. Les *Drapeaux* entraîneront « le troupeau des hésitants », pense V. Méric. « Répertoire » très utile, opine Wullens. « Il faut mourir ou s'adapter », ajoute V. Margueritte (3). « Pamphlet vigoureux et documenté », précise l'*Ecole émancipée* (4). *Clarté* exulte et compare l'auteur à Wells.

---

(1) *Eclair*, 5 avril 1921.

(2) *Popul.*, 2 avril 1921 : réponse à Buré. *Journ. du peuple*, 14 déc. 1920. Il récite Tolstoï : « L'amour de la patrie est un amour qui hait. » (Cf. *Hum.*, 3 nov. 1920.)

(3) *Internat.*, 21 mai 1921 ; *Humbles*, janv. 1922, p. 31 ; *Peuple*, 5 avril 1921.

(4) 19 nov. 1921, p. 29 (F. Bernard).

La place de Reboux est avec les snobs décérébrés du *Journal du peuple*, du *Faubourg* et de *Clarté* (1).

*
* *

Paul Morisse a tracé, à larges traits, la biographie d'ÉDOUARD LUJARDIN (2). Normand authentique, il échoue à Normale, puis entre au Conservatoire, où il connaît Dukas et Debussy. « Épris d'absolu, c'est toujours l'*absolu* qu'il cherchera dans la science

(1) Passant à l'action, Reboux, qui écrit à l'*A. R. A. C.*, fit des conférences, voulant expliquer « pourquoi j'ai écrit les *Drapeaux* », en France et en Belgique, « avec un éclatant succès » (*Journal du peuple*, 4 avril 1922) ; mais aussi à Zurich : ce qui ravit le Boche, note Buré (*Eclair*, 28 févr. 1921). — Et, de même que Victor Margueritte fut censeur, *Reboux fut attaché pendant la guerre, à la propagande française à l'étranger* ! !

Aujourd'hui, il fait *amende honorable*, et dans *Colin ou les voluptés tropicales*, il revient à sa vocation d'amuseur. Dans la préface de ce roman, à R. Poincaré dédié, il écrit :

« Je fus retranché du nombre des gens de bonne compagnie. Je parus un insensé, parce que je prétendais avoir raison trop tôt... Hélas ! A l'imitation de Votre Excellence et de tous les grands esprits de ce pays..., que n'ai-je marqué ma logique héréditaire en approuvant que notre nation pacifique entretînt la plus forte armée qui fût au monde? Que n'ai-je témoigné la générosité coutumière aux Français en injuriant un ennemi vaincu? Pouvais-je honorer la première page de mon livre d'un nom plus illustre que celui de Votre Excellence? A cette guerre, que j'ai eu l'imprudence de détester, ce nom demeure attaché indissolublement... »

Or, cette préface a une histoire. Ni le *Journal* ni Flammarion ne voulurent la publier. Ce qui fait dire à l'*Egalité* (21 mars 1923) : « Mais M. Ernest Flammarion, quel genre de prébende ou d'honneurs attend-il du pouvoir pour ne l'avoir pas insérée... ? »

(2) *Pionn. de Norm.*, janv.-févr. 1919. Les *Humbles* en ont fait une plaquette spéciale.

(histoire des religions), le sentiment (musique) et l'idée (poésie) ». Mallarmé fut son maître, en la compagnie duquel Schopenhauer et Wagner éveillèrent son « inconscient ».

En effet, pèlerin déjà ancien de Bayreuth, il fondait à vingt-trois ans, en 1885, la *Revue wagnérienne* (elle dura jusqu'en 1888), qui propagea Schopenhauer, expliqua Wagner, menant le combat pour *Lohengrin*, et hospitalisa « mon grand ami le très pur, le très noble et très vénéré Houston-Stewart Chamberlain », a-t-il déclaré depuis (1). Organe du symbolisme naissant, la *Revue indépendante* paraissait en 1886, où collaborèrent Mallarmé, Verlaine, Huysmans, Laforgue, de Wyzewa, etc.

Schopenhauerien décidé, il est encore ébaubi d'avoir, en épigraphe, épinglé à son premier livre : *Les hantises* (1886), ceci : *Seule vit notre âme*. Son maître ayant dit que nous créons le monde en ouvrant les yeux, Dujardin écrit :

SEULE, L'IDÉE EST ; *le monde où nous vivons est* NOTRE ORDINAIRE CRÉATION ; et parfois, nous vivons d'autres idées, d'autres mondes (2).

(1) *De Stéphane Mallarmé au prophète Ezéchiel*, conférence faite, sous les auspices de la Forge, le 26 mai 1918, au Vieux-Colombier (et en partie à Genève, au théâtre de la Comédie), p. 15. D'après Chamberlain (*La Genèse du* XIX^e *siècle*, p. 581, 590), le livre d'*Ezéchiel* est le plus terrible de la Bible, celui qui fonda la nomocratie judaïque.

Le 26 mai 1918, Jane Hugard et 4 artistes de l'Opéra mimèrent les danses de la fille de Jephté et de la Mort : des pétales, des colombes, du sang versé, etc.

(2) Son disciple Joseph Rivière résume ainsi la philosophie de Dujardin : « L'art est noblesse, l'art est vérité (*sa* vérité), l'art est religion... et les religions sont art, parce qu'elles sont des formes supérieures de la vie de l'Esprit. »

Commençant par une si colossale absurdité, où s'arrêtera notre « idéaliste » ?

Se gardant bien du bovarysme mortel, Dujardin *feint* donc de n'aimer que l'âme. Antonia dira :

Où va l'amour,
Sinon vers l'amour qui par les traits se fait jour ?
Si l'on aime,
Ce que l'on n'aime, n'est-ce pas l'âme même ?
...Glorieusement, hors les apparences, idéalement et tout absolument, âme, je te pense mon épousée.

En 1893, Lugné-Poé joua cela au Vaudeville (1). Remy de Gourmont s'en moqua gentiment. *La Fin d'Antonia* prétendant « se hausser vers les cieux les plus illusoires », permettait toutes les folâtreries insidieuses, car chez Dujardin — écrit P. Morisse — « la sensualité est comme les antennes de l'âme, le revêtement charnel de l'esprit ». L'âme n'est donc point seule? Ne se réduirait-elle point, au contraire, à son charnel revêtement?

---

(1) Aujourd'hui, Dujardin se plaît à rappeler la représentation de la *Fin d'Antonia*, en juin 1893. Ce fut, écrit-il, « l'une des grandes batailles du symbolisme », l'*event* de la saison. Il lut lui-même le prologue, monocle à l'œil et « une pluie d'orchidées au revers de l'habit ». Le balcon tout entier avait été réservé aux belles dames, aux épaules nues. « La foule ne se rendait-elle pas jadis aux cérémonies religieuses dans ses plus beaux atours? » Le boulevard entra donc et n'y comprit rien : « L'incompréhension et l'hostilité de *la foule* m'accabla. » Cependant, il avait le sens du drame, mais ignorait la réclame. (Cf. *Cahiers idéal.*, mai 1923, p. 103 et suiv.). Mais les *Débats* avaient traité cela de « fumisterie » (15 juin 1893) ; et le *Gil Blas* appelait l'auteur « fumiste poétique et convaincu ». Mallarmé, Paul Adam, Dumur soutinrent la pièce (cf. Joseph Rivière, 1893-1923, pp. 9-10).

Serait-ce pourquoi, à partir de 1893, *les affaires* accaparent l'activité de Dujardin ; « il a tant à apprendre dans ce domaine ! » Mais quelles affaires (1) ? Serait-ce la direction du *Fin de Siècle*, qui lui attire quelques condamnations pour excès de pornographie ?

En ce bourdeau nous tenions notre état,

aime-t-il à répéter avec Villon.

Il vivait alors en commun avec le Polonais Teodor de Wyzewa. Et déjà sa « pensée » avait pris quelques directions décisives. Fin mars 1886, le wagnérien hollandais van Santen Kolff réunissait, à Berlin, Laforgue, alors lecteur de l'impératrice d'Allemagne Augusta, Dujardin, Wyzewa et Houston-Stewart Chamberlain (2). Un « voyage wagnérien » promouvait ainsi le *progermanisme* le plus conscient et le plus agressif.

Vers 1900, le voilà qui s'adonne à l'hébreu par une route que Martinet juge à tort « imprévue » (3), et aux religions primitives, aux Aruntas totémiques. En 1904, il fonde avec R. de Gourmont la *Revue des Idées*. En 1907, l'École des Hautes Études entend son cours de l'histoire des religions (4), et, en 1913, le théâtre Antoine sa *Marthe et Marie*.

(1) Au fait, Dujardin, de désespoir, se fit bookmaker. Outre le *Fin de Siècle*, il dirigea aussi le *Journal de la Beauté*, feuille mondaine ultra-libre, agrémentée d'annonces spéciales.

(2) Dujardin, *Merc. de France*, 15 mars 1921, p. 612.

(3) *Cah. idéal.*, févr. 1921, p. 39.

(4) En 1911-1912, il y fit encore quelques leçons sous la direction de Maur. Vernes ; en 1913-14, un cours libre ; en 1917-1918, quelques « conférences temporaires », selon l'expression des rapports officiels. Mais il n'appartint en aucune

Étant donné cette mentalité irréaliste et antiphysique, Dujardin était certes peu préparé à ressentir la grande angoisse nationale de 1914. Le devoir social ne pouvait exister pour lui.

Au cours de la guerre, « à l'heure terrible du premier fléchissement moral » — comme a écrit Loyson (1) — en février 1917, il fonde les *Cahiers idéalistes français*, où il devait distiller savamment le poison endormeur du renoncement pacifiste. Ce fut « la première des revues que Séverine a nommées *les veilleuses*, les petites flammes qui gardaient clair, contre la barbarie, un reste de civilisation humaine » (2) ! Dujardin était donc du complot.

Et voici comment il veillait !

Un de ses premiers saluts va à son « grand » ami

---

façon à l'Université ou à la Sorbonne. Le 25 juin 1922, l'assemblée des directeurs d'études de l'École, scandalisée d'un titre dont se targuait Dujardin, lui retira toute autorisation de cours libre. Ce qui ne l'empêche pas aujourd'hui encore de dire qu'il professa neuf ans en Sorbonne. Mensonge que le *Temps* (du 4 juin 1923) et le *Journal* (30 mai) « avalent » sans sourciller. Voilà comment les critiques se documentent !

(1) *Eclair*, 3 avril 1921.

(2) Martinet, *Human.*, 12 févr. 1921. Dans la *Vie ouvr.* du 9 avril 1920, Martinet écrit que là fut « *le premier* groupement d'intellectuels qui luttèrent, *sans atténuation de sincérité*, contre l'abaissement de la pensée par le mensonge guerrier. C'est *un grand titre d'honneur* dont ils n'ont pas cessé d'être dignes ». Dans l'*Aube*, de Lausanne (15 avril 1918, pp. 235-236), Ch. Reber y discerne « un chant d'amour dans la mêlée ». Mêmes éloges dans *Art libre*, avril 1921, p. 66 ; *Humbles*, mars 1921, p. 29 ; *Internat.*, 21 juin 1922, etc.

Les *Cah. idéal. fr.* disparurent en déc. 1919 et reparurent en févr. 1921. Mais ils ne s'appelèrent plus que ***Cahiers idéalistes.***

Houston-St. Chamberlain (par peur non désigné comme tel) (1).

Vous n'avez point renié les dieux de votre cœur, vous avez préféré le foyer de votre adoption au foyer de votre naissance, au foyer de vos quinze ans.

Soyez envié d'avoir donné un tel exemple.

Mais combien ont trahi « *la patrie de leur foi*, de leur espérance et de leur amour. *Ils n'ont pas trahi leur terre ; ils ont trahi leur ciel. Et voyez leur premier châtiment* : ILS SONT DEVENUS BAS ».

Se sacrifier, faire son devoir, ce serait faire preuve de bassesse?

Prétendant servir le seul intérêt de la civilisation générale, en juillet 1917 il précisait ainsi la direction qu'il entendait donner à sa revue : « Lutter de toute notre force et de tout notre cœur *contre la haine* », ne prononcer aucun outrage à l'ennemi. Toutefois, il signifie que des silences valent des protestations, « en attendant le jour où il sera possible de penser tout haut ». Pourquoi, dès octobre, le discours de Clemenceau au Sénat contre Malvy lui fait-il si peur?

Dès lors, n'osant avouer son sentiment, Dujardin

(1) Dans *Mari Magno*, recueil de ses poèmes de 1917 à 1920 publié en 1922, Dujardin écrit : « L'auteur n'avait pas à avertir la censure, en avril 1917, que son imaginaire Pollion est une transposition d'H.-St. Chamberlain lui-même, né en Angleterre et Anglais, élevé en France et devenu Allemand. » (p. 20, note.) Chamberlain est né à Portsmouth en 1865, fut élevé à Versailles près de sa grand'mère, puis à Cheltenham College, puis en Suisse et aux Universités allemandes, où des études sur la sève ascendante l'initièrent à la botanique.

biaisera, et, gavroche chenu, jouera de la blague farcie de hargne. Deux mille ans de combat ne donnent-ils pas le droit au repos? « Un mauvais arrangement vaut mieux qu'un bon procès. Et quand vous vous battez, canailles, c'est par lâcheté. » Il écrivait cela dès janvier 1917.

Il y a dans Dujardin un pédantisme qui s'ignore. Il a le toupet d'écrire que « jamais moins de doctrine n'a dirigé à travers quatre années une suite de poèmes », que tout se passe dans son *inconscient*. Il faut bien que cela soit, puisque ce pauvre inconscient s'empare du *suave mari magno* de Lucrèce, prétendant lire GRAVE *mari magno*. Non, rien n'est grave dans ce personnage.

Il a dit qu'il voulait exorciser la haine? Mais « voilà ! Quand l'ennemi menace votre vie, on ne hait pas ; quand l'ennemi menace les revenus ou le confort ou le joujou, on hait ». — Pauvre homme!

Entre les tranchées, hors de la folie monétaire, la confraternité régnerait !

Sans doute, les Allemands ont voulu la guerre, mais vous, Français, l'avez approuvée, et ses dix millions de morts. « Or, la justice, c'est l'effet qui suit la cause. » Les barbons sournois, « Basiles tricolores », l'ont voulu.

Certes, Dujardin ne joue pas au Tyrtée ! même pas au « pacifiste », prétend-il.

Ce mot semble lui faire horreur [1].

Je ne suis point de ceux qui s'étonnent que les grands peuples s'entre-tuent...,

[1] *Cah. idéal.*, fév. 1915, p. 3 ; mai 1918, p. 126, note.

Je suis de ceux qui disent : On a toujours vu ça ; on verra toujours ça...

Je ne suis point de ceux qui construisent des sociétés de nations fraternelles...

Je suis de ceux qui maudissent pour la mauvaise guerre,

Et qui bénissent pour la bonne guerre...

Car la bonne guerre est la guerre unanime.

Rome toute voulait la guerre, quand Rome partait en guerre.

Qui refusa de prendre son billet pour le Rhin, pour l'Égypte, pour Marengo (1),

D'entre nos grands-pères les sans-culottes?...

Eh ! bien, voyez. Ment-on ici? Rend-on justice à l'ennemi? Est-on toujours le peuple chevaleresque? A-t-on le pas calme des forts?

C'est un criterium.

Ceux de la tranchée et ceux du gîte ont-ils une même âme?

C'est un criterium...

Voit-on le grand effort? Les fronts ont-ils pâli? Et les femmes savent-elles qu'on est en guerre?

C'est un criterium ; c'est un criterium...

Dans la guerre du droit et de l'idée et de la blanche vérité et du renouveau

Où tous les cœurs consentent, où toutes les mains s'étreignent,

Comment serais-je un pacifiste?

Ainsi plaisantait sottement et indignement Gavroche-Dujardin en mai 1918. Et bien qu'il juge

(1) Dujardin considère Napoléon comme le « dernier né » de l'ancienne France

fous, en paroles, les défaitistes, il leur donne les mains, honteusement (1).

Il sait que, le 22 juillet 1917, Clemenceau a commenté au Sénat le mot d'ordre de Liebknecht et de Nicolaï : que chaque armée abatte d'abord son propre gouvernement. Continuant son procédé de vile raillerie, Dujardin vilipende le *devoir national.*

— National?
Vous parlez d'un devoir national?
Un devoir pour les nationalistes?
N'êtes-vous plus internationaliste?
Que chacun balaie sa propre maison, a dit Nicolaï (2).
[Or donc,

Balayï, balaya,
Balai de poil, balai de soie,
Balai de fougère fraîche des bois,
Y a du vilain devant chez toi,
Balayï, balaya,
Balaie, ami, ce que tu vois.
Balayï, balaya,

---

(1) « Le défaitisme est, en tout cas, une doctrine *essentiellement subversive* qui ne peut que faire horreur à un *véritable pacifiste.* » (*Ibid.*, févr. 1918, p. 81). Il est donc pacifiste.

Il croit à tort que le mot défaitisme n'a pas encore été employé en juillet 1917 (p. 7). Dans notre *De Zimmerwald au bolchevisme* (p. 60), nous prouvons que, le 22 nov. 1916, l'*Action socialiste* l'employait contre le *Nache Slovo* de Trotsky. En fait, Alexinsky l'employa dès 1915, s'inspirant du russe *Porajentsy*. (Cf. *Renaissance*, août 1922).

(2) Et Liebknecht. Le général bavarois Comte de Montgelas continue à le dire : « Les Allemands attendent maintenant, depuis deux ans, que la partie adverse prenne aussi en mains le balai. La voie pour la réconciliation des peuples ne pourra devenir libre que *lorsqu'on balayera devant les portes de toutes les maisons* » (*Sur la question des responsabilités*, 1921, p. 49).

Caca qui brille ou qui verdoie,
Caca d'hippopotame ou caca d'oie,
Y a du vilain devant chez moi...
— Alors, ce devoir national?
— J'essaie...
Mais non, mieux vaut faire le mignon ;
Flattez ! flatti ! flattons les dames !...
Les dames n'ont jamais aimé
Qu'on leur dise leurs vérités...

Ainsi la farce est jouée et voilà où s'arrête le courage de notre barbon minaudant.

Il est bien mieux dans son rôle, quand il traite du *délassement du guerrier* (1). Que veut donc — dernière exigence — le blessé de guerre? Les deux infirmières *ont deviné*. Ayant compris, elles sourirent. « Et, aussitôt, leurs visages devinrent *graves*. »Voilà la gravité de Dujardin : GRAVE *mari magno*.

Au fait, le climat de son âme, c'était l'Allemagne. Comme celui de Chamberlain, son *subconscient* s'était retrouvé là « natif ». En septembre 1921, il ose lui dédier une suite au salut d'avril 1917.

Derrière mes épaules où je me tasse, j'entends les cris des grands vainqueurs, *et faudrait voir qu'ils n'insultent pas leurs vaincus* !

---

(1) C'est le titre de poèmes publiés en 1904, avec cette épigraphe de Nietzsche : « L'homme doit être élevé pour la guerre et la femme pour le délassement du guerrier. » Epigraphe commentée ainsi : « On me fera l'honneur de croire que ce n'est pas au port de l'uniforme que je reconnais le guerrier. » (*Cah. idéal. fr.*, déc. 1919-janv. 1920, p. 280.) En août 1917, la censure supprima ces incongruités.

Et je vous imagine,
Avec votre œuvre, ô Pollion, l'œuvre de Rome,
En face de l'événement.
Titan foudroyé? Que non pas !
Aujourd'hui votre corps est inerte,
Mais vos yeux sont large ouverts, et ils rient.
O le plus pur regard ! ô le rire le plus libéré !
Toute acceptation, et toute certitude.
Grand saint, c'est votre rire que j'imagine,
Votre rire dans les étoiles.

Ainsi, Chamberlain, l'Anglais devenu Allemand par libre choix, c'est Pollion, qui annonce la Rome nouvelle, Rome victorieuse de Carthage ! Mais Rome, ici, c'est l'Allemagne universelle conquérante, domptant la France punique. O monstruosité perverse !

Germanophile exaspéré, une fois la paix faite, Dujardin crie que le diplomate von Brockdorff-Rantzau l'a tiré de sa léthargie sentimentale.

Moi, Français, fils et petit-fils de Français, je dis que c'est la voix de cet Allemand qui, le 7 mai, a éveillé les harmoniques de ma conscience.

Et il ose clamer :

Pax malignitatis, pax imbecillitatis, pax vanitatis... Paix d'oppression, paix de violence, paix de haine, dit-on de toutes parts ; paix qui viole les engagements ; paix qui viole la justice ; *paix de bandits* [1].

Cet homme se dirait Français? *Il a vendu son âme à l'Allemagne.* Voilà ce qui l'empêche de coopérer à la reconstitution de son pays.

---

[1] *Notre voix* le loue pour ce morceau (1er juin 1919).

En juillet 1919, en effet, il précise et accentue sa position envers le peuple allemand :

Une grande injustice vous a été faite.

Ce n'est pas tant que cette paix vous opprime dans votre corps ; mais elle attente à votre âme ; et c'est ce que la conscience de *quelques* Français ne peut tolérer.

Jusqu'à ce jour, 28 juin, signature de la paix, nous étions *quelques* Français qui nous étions donné ce but de vie : la réconciliation.

Depuis ce jour, 28 juin, signature de la paix, le but de vie est double :

La réconciliation, bien entendu, toujours ;

MAIS RÉPARER LA GRANDE INJUSTICE QUI VOUS EST FAITE.

Et il ose appeler cela : travailler pour la malheureuse France ! Quelle « loi de fer » ne nous eût pas imposée l'Allemagne !

Mais pourquoi donc le germanophile Dujardin n'a-t-il pas osé publier ces deux dernières pièces dans son *Mari magno*? Pourquoi ce biais dépourvu de courage (1)? Serait-ce donc qu'il se censure lui-même?

(1) Serait-ce parce que nous avions fait allusion au premier morceau dans la *Revue crit. des id. et des livres*, 25 mai 1920, p. 419 ; et Loyson, cité le 2e dans *l'Eclair*? De même, il n'ose plus publier son adresse à Wilson de novembre 1918 :

Voix de l'au-delà de l'Océan,
Voix d'un monde nouveau,..
Prophétique et narquoise.
Nous sommes des désespérés qui remettons en toi
Notre espérance et notre amour et notre foi.
Fais taire les obscènes chiens.
Et qu'on t'entende, Toi,
En cette heure des peuples.

Tout au plus, lui laisse-t-il encore « dans sa poche un fouet ». — Le pauvre !

Par contre, son courage se hausse à exiger que soient frappés tous les coupables, quiconque a ouvert ou manigancé ou rendu inévitable la guerre. « Guillaume II a dit ce qu'il croyait devoir dire. » Mais tel président de République, prétend-il, ne serait-il pas au moins aussi coupable? Et ainsi « comme on se sent heureux d'être d'accord » !

Dujardin semble avoir eu, au cours de la guerre, une attitude parfois suspecte. *Aux Écoutes* imprimait ceci le 7 septembre 1919 :

Il alla souvent en Suisse, pendant les hostilités. Il s'y trouve actuellement. Il était en liaison avec Ernest Judet (1). Il fréquenta Jean Debrit..., s'intéressa à la *Guerre mondiale* (de ce dernier).

Il descendait sur les bords du Léman, chez le frère de *Houston Chamberlain*. D'où ses hésitations à rentrer en France. Ce fut à tel point que, le 5 décembre 1919,les *Jours nouveaux* posaient carrément la question : « M. Édouard Dujardin a-t-il trahi, comme on l'en accuse (2) ? »

Tel est l'homme qui fut chargé de conférences à l'École des Hautes Études, en Sorbonne, et qui,

(1) Il semble prendre parti pour Judet dans la *Feuille* du 1er oct. 1919. Mais, comme administrateur de *l'Eclair*, il eut avec lui des démêlés qui se terminèrent en justice.

(2) La plupart des revues défaitistes n'eurent souvent qu'un local de fantaisie. Loyson ayant dû envoyer l'huissier aux *Cahiers idéal. fr.* au printemps de 1917, « les bureaux du journal, 13, *rue de Sèvres*, n'existaient pas. Il fallut porter le papier timbré au directeur Dujardin lui-même, ce que la loi ne prévoit pas, en sa *riche* demeure de la rue Raynouard. » (*Eclair*, 3 avr. 1921.)

en mai 1922, chercha, lors du procès Fechenbach, à innocenter l'Allemagne (1) !

Le laissera-t-on impunément se targuer d'être allé « jusqu'au bout de la résistance » (2)? Comme on comprend que, dans les *Tablettes*, dès mai 1918, le réfractaire Le Maguet l'ait félicité !

Il est aujourd'hui tout à fait bolchevik, pour le plus grand réconfort de Wullens (3).

Que nous importe le reste de son œuvre? *L'initiation au péché et à l'amour* (1898) relève de cette même pensée flasque, qui, après avoir opposé l'égoïsme et l'altruisme (le péché et l'amour), conclut au *droit à la licence*, puisque « la bête est la moitié de l'homme, a dit à peu près [?] Pascal », puisque rien n'est prouvé, puisque chacun n'est jamais qu' « un pauvre bougre *qui vit la vie* ».

Après tout, il ne croit à rien qu'à lui-même, même pas au progrès.

On est encore les hommes des cavernes.

Dans les *Epoux d'Heur-le-port*, joués en juin 1919 à la Comédie des Champs-Élysées, avec causerie d'Han Ryner ou de Pioch, Dujardin prétend avoir montré une conversion profane, le retour de l'Or à l'Amour, à la *vie en Dieu*, c'est-à-dire à « une vie de communion universelle ». Certes, « l'esclavage » capitaliste y est dénoncé, et Pierre Larivière y voit

(1) Dujardin ne craint pas de traiter Fechenbach d'« Escobar » (cf. *Clarté*, juin 1922, p. 334). *Foreign affairs* d'août 1922, p. 31, le louent pour son témoignage, *the most emphatic*.

(2) *Forge*, avr. 1919, p. 304.

(3) *Humbles*, juin 1921, p. 12.

« une belle ascension vers l'idéal », tandis que Renée Dunan y discerne « une thèse sur la règle qui doit diriger la volonté humaine en marche vers le bonheur » (1).

Nous nous défions. L'universalisme préconisé par Dujardin est à base d'*égotisme sensualiste absolu.* Il déclarait dès 1904 :

Il faut que l'on cherche *sa* vérité, qu'on l'aime avec fièvre, qu'on en fasse un but pour sa vie. Il faut que l'on suspende sa vie à la vérité *que l'on s'est inventée*, et qu'une vérité nouvelle renouvelle la vie.

Qu'en penseraient les philosophes grecs, un Platon, par exemple, qui voulait fonder la science dont les exigences étaient *l'unité et l'immutabilité*? Que peut être une vérité variable et contradictoire?

Et cela amenait Dujardin à écrire, en avril 1917, en l'honneur de son fameux Pollion-Chamberlain :

Je dis qu'il est beau, *dans l'erreur ou dans la vérité, d'obéir à son* CŒUR. Vous n'avez point renié les dieux de votre cœur.

Ce n'est point le cœur inconstant qui décide de la vérité, s'il vous plaît ; c'est *la raison*, la même chez tous, la raison expérimentale fondée sur les faits et se tenant en accord avec eux. Aristote doit de nouveau terrasser Rousseau et le pangermanisme.

Dujardin est donc un francophobe d'un genre

(1) *Avenir internat.*, juill. 1920, p. 28 ; *Clarté*, 29 mai 1920. Mais Paul Colin abhorre les réminiscences bibliques (*Art libre*, juin 1920, p. 125).

tout particulier. Son persiflage inélégant s'accompagne aujourd'hui encore d'action directe aiguë. Ce renanien, partisan d'une « *fédération européenne* supérieure à toutes les nationalités » (1), hait l'homme (2) et réserve ses amours pour le seul Allemand (3).

Et toutefois, cet homme épand ses louanges. Il parle de « notre ami Jacques Rivière ». Paul Souday — pourquoi cette rencontre? — est « un des rares journalistes qui sache penser ». Il adore Maur. Vernes et le « si humain » Vildrac; il s'inspire de Guilbeaux poète dynamique, découvre le « profondément biblique » André Spire, qui sera tôt « l'un des plus grands poètes français *(sic)* »; mais pardessus tous il place « notre grand et cher Han Ryner ».

Choc en retour naturel, Dujardin est loué à son tour. Pendant la guerre, il fut « une conscience »! De la mêlée « sans héroïsme vrai »! (4) il n'a retenu que ceci :

Ce que j'ai vu?
A droite, une qui crie : Ici, champagne, et un amant!

---

(1) Cité de Renan (*Revue des Deux Mondes*, 15 sept. 1870), dans *Cah. idéal. fr.* (oct.-nov. 1918, p. 256). La conférence *Qu'est-ce qu'une nation?* est reproduite dans le n° de fév. 1919.

(2) « L'homme d'aujourd'hui n'est peut-être pas infiniment supérieur à son ancêtre le néolithique. » (Cf. *Notre voix*, 20 mars 1920, p. 21.)

(3) L'anarchiste Marc Lefort écrit, dans *Cah. Idéal.* (déc. 1921, p. 279), le plus absolu réquisitoire en faveur de l'Allemagne : « *Une faillite n'a jamais ruiné un pays.* Une faillite n'est pas un fléau positif de même nature que la guerre. La faillite ne détruit ni une maison, ni une charrue, ni un homme *Elle modifie certains rapports juridiques...* »

(4) Est-il possible que des Français écrivent cela?

A gauche, une qui crie : Ici du sang, et des cadavres !
En haut, quelques scélérats qui bouffonnent.

Voilà de quoi le loue Marcel Lebarbier ! Voilà ce qui lui vaudrait « l'amitié de toute une jeunesse généreuse » (1) ! Honte à ces deux traîtres, à ces menteurs sans scrupules ! Jean Bernier ose féliciter Dujardin d'avoir ainsi « conservé le contact avec la réalité vivante de l'époque » (2) ! Quelle monstruosité !

Il fut « en règle avec sa conscience », écrit Marcel Millet. Chez lui, aucun mysticisme, « la vie », pense Jamati. « Ame étonnamment tourmentée », juge Arlaud.

Au vrai, Dujardin a cru profiter de la représentation donnée en mai dernier, par la Compagnie d'auditions dramatiques (Jane Hugard, Cassou *and Co*), de son *Mystère du dieu mort et ressuscité*, sa « dernière œuvre », pour redorer son blason littéraire. Dans une notice éditée par ses soins, il est dit, avec une inégalable flagornerie :

Au cours d'une existence très remplie [on sait comment], et qu'il voulut ouverte aux horizons *les plus divers*, Édouard Dujardin *doit le respect dont l'entoure la jeunesse littéraire*, autant à son constant dévouement aux choses de l'esprit, qu'à l'exemple qu'il a donné d'une carrière littéraire exempte de toute concession, de quelque ordre que ce soit (3).

---

(1) *Humbles*, juill. 1922, p. 24.

(2) *Clarté*, 15 juin 1922, p. 348.

(3) Et toute la presse, presque unanimement, d'*emboîter le pas* avec une docilité parfaite, des *Nouvelles littéraires* (Jean

Dans ce drame final, Dujardin veut montrer Rome luttant contre l'Orient juif et chrétien, Pollion, son cher Pollion en face de l'Échéré et de Mariamme. Quant à lui, il est citoyen de Daphné la païenne et le dernier mot est à Pollion le stoïcien,qui n'attend rien que de l'heure qui passe :

Un cycle éternel se joue, la misère est d'une heure, le bonheur est d'une heure, tous deux s'enlacent indissolublement (1).

Sorte de mélange antésocratique des contraires, admis par Empédocle et Romain Rolland. « Musique harmonieuse et vaine », dit cependant A. Rivoire.

Ainsi, on referait une virginité à ce barbon sans pudeur ! La veulerie contemporaine en est arrivée à ce point que dans une *Anthologie critique des poètes normands de* 1900 *à* 1920, on ne sache que

---

Cassou, 19 mai), au *Temps* (André Rivoire) et au *Journal de Genève* (1er juin).

Aujourd'hui, n'étant plus bien sûr, « à 60 ans passés, que *la paix de l'âme* soit le but et le bien suprême », Dujardin fait le faraud et s'élève contre l'*écrivain pensionné*, contre ce représentant du plus odieux des parasitismes : ce parasitisme littéraire de « gras chanoine » rêvé par Renan. Et il moralise à tour de bras : « Ayez un métier surtout, afin que dans une vie qui peut-être sera agitée (et je sais ce que c'est, une vie agitée), *une chose au moins, l'art, soit restée pure*, — et que ce soit votre honneur !... L'important, jeunes poètes, c'est que la table de travail soit une terre promise. » (*Cah. idéal.*, mai 1923, pp. 114-118.)

(1) Paul Souday appelle cela « civilisation sans rêveries » (*Paris-Midi*, 26 mai). La mendiante chrétienne Mariamme, devenue maîtresse de Néron, le pousse à incendier Rome, pour tuer le monstre qui persécute Israël. — Quel christianisme!

louer « sa sincérité » (1) ! On y parle de Dujardin COMME S'IL N'Y AVAIT PAS EU LA GRANDE GUERRE ! Supprimera-t-on donc de l'histoire cette phase capitale? Quoi ! On jugerait les auteurs sans parler de leur attitude en face du duel gigantesque où leur patrie pouvait sombrer ! Quelle tristesse ! Quelle peur du vrai !

Bien plus, un auteur de manuel omet-il son nom, parmi quelque 700 auteurs plus ou moins connus, Dujardin crie au « scandale » (2), et il trouve des échos ! « Homme éminent, il a joué un rôle important dans l'histoire de son temps ; c'est un esprit divers et curieux qui a laissé sa trace *dans des choses bien différentes* » (3). Crions-le bien haut : certains littérateurs sont indignes de la France. Nous ne savons si les gestes de l'auteur d'*Antonia* « sont d'une héliaque harmonie » (4), mais aucun n'égala, de ce côté-ci du Rhin, la perfidie de son germanophilisme.

Il pille même honteusement les Boches. Son *Antonia* ? mais c'est *Antonie ou le devoir* de Cham-

(1) *Anthol. crit.*, p. 174. Combien révélatrice est cette strophe de *Fillettes*, là citée :

O chairs que la vie réclame,
Chairs qui serez la joie et le martyre et le dictame,
Fillettes, âmes de nos âmes...

(2) *Cah. idéal.*, févr. 1923, p. 3. Puis il félicitera la critique de son « extrême bienveillance », Pioch et Florian-Parmentier tout particulièrement (*Ibid.*, mai, p. 103).

(3) *Eclair*, 18 févr. 1923. *Sic*, Abel Hermant dans le *Figaro*.

(4) Ernest Fornairon, *Les sources pures et impures*, 1920, p. 27. Ce critique, un tantinet pacifiste, aime à répéter avec Suarès : « Les bardes de tout poil ne sont que les églantines de la poésie et fort souvent les gratte-culs. »

berlain qui lui inspira titre et sujet ; là, le déterminisme kantien s'étale : « Ce qui a été de tout temps en nous y façonne, dans une action instantanée, ce qui sera pour toujours (1). » Depuis toujours, l'âme de Dujardin est borussienne.

Enfin, c'est Wagner, pour qui il mena la bataille musicale : « Jouer du Wagner..., c'est fonder dans notre pays une nouvelle école d'art » (2) ; c'est ce révolté contre l'influence française dont *Une capitulation* lui livre ses thèmes antibelliqueux. Jules Ferry n'y passe-t-il pas pour le « sauveur de l'État, rédempteur des rats »? Hugo lui-même y est le boute-en-train grotesque et immonde :

> Victoire, gloire,
> Je me réserve tout !
> Civilisation.
> *Pommade, savon,*
> *Voilà ma principale passion* (3).

C'est de là que Dujardin tire le meilleur de ses « poèmes »!

Mais il nous faut insister sur l'influence exercée en lui par la pensée allemande, car là gît la source intellectuelle du défaitisme.

Seule vit notre âme, écrivais-je en 1886. D'où nous est venu, à cette époque, le principe de l'idéa-

(1) Cf. E. Seillière, *Chamberlain*, p. 16.

(2) *Revue Wagnér.*, 8 mai 1886.

(3) Cf. Prod'homme, *R. Wagner et la France*, 1921, p. 75.

lité du monde? *Il n'y a guère de doute qu'il n'ait été un apport germanique* (1).

C'est Schopenhauer, traduit par Burdeau en 1888, qui apprit aux symbolistes que le monde extérieur n'existait pas. Ils auraient pu le demander à Berkeley, qui, cent cinquante ans plus tôt, avait dit : *Esse est percipi*, l'existence des choses consiste à être perçues. Mais l'ignorance philosophique des symbolistes était manifeste.

Or donc, d'après Remy de Gourmont, Schopenhauer avait proclamé *la vérité* « évangélique et merveilleuse, libératrice et rénovatrice. Nous ne connaissons que des phénomènes, nous ne raisonnons que sur des apparences (2)... *Le monde est ma représentation.* Je ne vois pas ce qui est ; ce qui est, c'est ce que je vois. Autant d'hommes pensants, autant de mondes divers et peut-être différents » (3).

---

(1) *De Stéphane Mallarmé...*, p. 65.

(2) Béante est l'opposition établie par Kant entre le *phénomène* (*Erscheinung*) qui correspond à une réalité et le *Schein* ou *apparence*, auquel ne correspond aucune réalité.

(3) Nous esquissons une réfutation de l' « idéalisme », à propos de l'*Enfer* de Barbusse (Cahier n° 4, pp. 278-280). Toujours est-il que l'influence de cette doctrine reste grande. Le paroxyste Nicolas Beauduin écrit, en 1913 :

« Le poète nouveau n'est plus l'humble esclave de ses sensations, mais en quelque sorte *le maître du monde*. Ce poète découvre l'univers par une intuitive illumination. Pour nous, il n'existe rien d'extérieur à l'âme : il y a le Cosmos, dont elle fait éternellement partie, — monde homogène, lié à la conscience. La pensée et l'action sont identiques. Ainsi, il n'existe qu'un monde, intérieur, pensé, voulu, que nous possédons, activons, intensifions, exaltons incessamment au gré de notre sensibilité toujours en éveil... »

De cette doctrine, les symbolistes concluaient logiquement qu'ils pouvaient avec la réalité prendre toutes les libertés qui leur plaisaient, puisqu'elle était leur œuvre uniquement. Schopenhauer, après Schelling et avec Carlyle, n'enseigne-t-il pas que la vraie réalité, c'est la *musique* qui permet de percer le mystère de la *Ding an sich* (chose en soi)? Or, Schopenhauer mène naturellement à Wagner (1), théoricien de la fusion des arts. Musicien-né, « le symbolisme nouveau se limite à *la projection du Soi* dans l'universalité des forces vitales d'actualité » (2).

En effet, pour l'idéaliste absolu, pour le *solipsiste*, la musique n'est-elle pas la plus pure réalisation *de soi*, de soi seul? Image immédiate de la volonté créatrice dans l'Inconscient de soi, elle devient rythme et harmonie de l'univers (3). Com-

---

(1) Le 3 juin 1919, Han Ryner, d'accord avec Dujardin, affirmait ceci :

« Schopenhauer, le plus génial doctrinaire de l'idéalisme philosophique, croyait que les seules fluidités et les grâces comme vaporeuses de la musique pouvaient dire les profondeurs flottantes de la vérité. En fait, la philosophie de Schopenhauer a produit, merveilleuse floraison de rêve, le drame musical de Wagner. » (*Forge*, nov. 1919, p. 190.)

(2) Ker-Frank-Houx, *Ariste*, 15 janv. 1918, p. 177. Et ainsi, « *le dieu* est dans l'homme qui le crée en symbole » (p. 10). Concrétisant les intuitions du subconscient, le symbolisme est la forme essentielle de l'activité créatrice. (Dermenghem; *Cah. idéal.*, juin 1922, p. 99).

(3) Dans la *Forge* (mars 1919, p. 197), Germaine Claretie écrit : « De nos jours, alors que s'ébauche la musique collective des temps nouveaux, une forme de vie commune plus large et plus fraternelle se prépare aussi : ne faut-il pas voir un rapport entre ces deux évolutions, celle de la musique à travers l'orchestre de plus en plus vaste, en lequel se déverse une réalité *redevenue divine*, et celle de la société vers un état communiste auquel devra présider l'*Unité immanente de l'âme*

bien « sincère » est, dès lors, le symboliste qui, selon la formule de Dujardin, ne retiendra « que des pensées, que des émotions senties, que des visions vues » ! Suivant cette voie, il refait le monde à peu de frais ; il se pose Dieu, comme l'annonçait, après Rousseau, le « coup de cloche de midi et du grand jugement » jeté par Nietzsche. Alors paraîtra l'homme de l'avenir, « ce libérateur de la volonté qui rendra au monde son but, et à l'homme son espérance..., ce vainqueur de Dieu et du néant » (1).

Comment, à cet homme qui se croit Dieu, faire admettre qu'il a d'humbles devoirs autres que son *impérialisme*, qu'il doit se sacrifier aux réalités qui le dépassent, et d'abord à la société, à sa patrie?

Il est de Schopenhauer également — certes, point par hasard — cet enseignement que « l'orgueil le plus piteux, c'est l'orgueil national », que ce qui distingue *tout piteux imbécile* sans mérite personnel, c'est d'être « fier de la nation à laquelle il se trouve appartenir *par hasard* » (2).

---

humaine enfin reconnue et vénérée ?» — Vive donc la musique *communiste* !

G. Claretie insiste sur l'influence exercée par la musique *divine* sur le luthéranisme. Elie Faure a écrit : « La musique est la révolte des plus hautes parties de l'être contre la stérilité volontaire de la Réforme triomphante. » (*La danse sur le feu et sur l'eau*, p. 118.) « Par le lied se propage l'âme », a dit Mauclair. S'inspirant de *Fraw Musica* de Luther, André Spire, l'incarnant, demande :

Et moi, m'acceptes-tu ?...
Je vous délivre du Messie.
Chantez le sublime Aujourd'hui.

(*Poèmes juifs*, p. 45). Le poète bolchevik Alexandre Blok pense que l'*esprit de la musique* survivra à tout (*Clarté*, 15 mai 1922, p. 290).

(1) Cité dans *Soi-même*, sept.-oct. 1920.

(2) Cité dans *Clarté*, 24 juill. 1920.

Dès lors, comme tout s'explique, et combien Haraucourt avait raison, en 1916, de stigmatiser *les origines allemandes du symbolisme* !

La poésie avait souffert ou tout au moins avait été la première à connaître l'intoxication du souffle germanique. Un gaz asphyxiant nous venait d'outre-Rhin (1).

Mais la philosophie allemande devait pousser à d'autres conclusions encore Dujardin : elle le fit *judaïsant* résolu, par l'intermédiaire de l'histoire des religions. Écoutons-le :

Le coupable fut Schopenhauer. L'étude de Schopenhauer m'a fait désirer d'avoir quelques idées précises sur le christianisme ; l'étude du christianisme m'a conduit à celle de la Bible...

Or, Renan a noté que les langues sémites, si elles reproduisent merveilleusement sensations et images, sont rebelles à l'abstraction et à toute métaphysique. Et Dujardin de conclure : « Il n'est pas douteux que la Bible, qui est le plus réaliste des livres, soit en même temps *le plus symbolique* » (2).

Comment cela? Parce que, d'après lui, elle libérerait — ô Spinoza ! — l'inconscient passionnel. Voici:

La Bible est *anormale*... Pire que les dieux d'Homère et des tragiques grecs, Iahvéh dieu d'Israël y est la plus terrible et la plus magnifique expression de ce tréfonds humain, de cet *inconscient humain* où FUMENT TOUTES LES PASSIONS.

(1) L'*Art libre* (1er avr. 1920) reconnaît cette influence.

(2) *De Stéphane Mallarmé*... p. 65.

Donc, Bible et germanisme s'accorderaient à débrider la *Wille zur Macht*, l'insondable « impérialisme » qui rompt toutes les chaînes sociales ou autres.

Et c'est pourquoi, moi, Français, né Français de parents français et qui n'ai pas une goutte de sang sémitique dans les veines, je renvoie la jeune poésie française à l'école de la Bible (1).

Ayant pris enfin conscience, à cinquante ans passés, de la *grande nécessité morale* « qui, du divin Mallarmé, le ramène à la très humaine Bible », il note qu'avec plusieurs, « dès le premier hiver de la grande mêlée », *il se retrouva poète.*

Le défaitisme de la Bible, *judaïquement* comprise, l'avait mené là (2). Comme tout se tient!

* * *

Nous en viendrons maintenant à un trio de journalistes, dont l'action pro-allemande fut culminante entre toutes. Nous avons nommé : Judet, directeur

(1) *Ibid.*, p. 70.

(2) Nous montrons (Cahier n° 6, p. 545) comment, d'après Dujardin, le défaitisme, doctrine « essentiellement théologique », est contenu dans la Bible. Or, Dujardin, *qui se défend d'être pacifiste*, qui sait que le défaitisme russe est apparu dès avant 1905, *n'a jamais condamné le défaitisme.* Il écrit (*Cah. idéal. fr.*, févr. 1918, p. 7) : « S'il existe vraiment des hommes qui souhaitent la défaite de leur pays, il faut que ce soit (*sic*) des fous *ou qu'ils aient des raisons à donner...* » Au fait, Guilbeaux écrivait récemment un « salut d'un condamné à mort — pour Edouard Dujardin, *qui durant la guerre ne rougit pas de moi* » (de Berlin, 5 sept. 1922; *Humbles*, mai 1923, p. 13).

de l'*Eclair*, Paul Meunier, directeur de la *Vérité*, Téry, directeur de l'*Œuvre*.

Ernest Judet, né à Avesnes en 1851, d'un commandant de recrutement, élève de Normale où il connut Jules Lemaître qui dota plus tard sa fille, est anglophobe depuis toujours. Attitude irréprésensible dans l'absolu, mais grave de conséquences dès le 2 août 1914.

Antidreyfusien, anticlemenciste, antipoincariste: tel il se révéla successivement. En 1906, il poussa à l'humiliation sans précédent exercée contre Delcassé par Rouvier. Le 4 février 1906, dans l'affaire marocaine, il avait pris position pour l'Allemagne. Il écrivait :

En revenant sur nos frontières anciennes au Maroc, nous ne risquerions plus d'être amusés ni débordés. *Il n'y a pas d'issue en dehors de cette* RETRAITE ABSOLUE *ou d'un arrangement direct à deux avec l'Allemagne, qui lui donne la porte du Maroc qu'elle convoite.*

Déjà, Judet prêchait le recueillement, le repliement. L'Algérie devait nous suffire. Le lendemain, il reprenait son thème, l'enrichissant :

Quel désastre pour l'Allemagne, si nous étions victorieux un jour, AVEC LA COALITION D'ENNEMIS qu'elle a multipliés par un long usage de la toute-puissance ! Quelle faute, même si nous étions vaincus !

Infâme lâcheur, tel apparaît Judet. Après Agadir, il se lie à Caillaux, entre en relations avec von Lancken, conseiller de l'ambassade allemande à Paris. Le 12 janvier 1912, Paix-Séailles écrit sur un calepin :

« Je demande sous quelle forme Judet touche de l'argent de l'Allemagne pour l'*Eclair*. » On sait ce que dit de lui la correspondance échangée entre von Jagow et von Lancken, au début de la guerre : il est *Der Jude T* (1).

Quand l'horizon politique européen commença de s'embraser, Judet avait déjà pris parti. Son plan était préformé. Il avait son idée fixe.

En effet, le 27 juillet 1914, il écrivait solennellement :

L'Allemagne est dirigée par un chef... aussi économe que possible de la guerre. Pour lui, la possibilité d'être toujours en mesure de la pousser victorieusement, mais *sans jamais succomber à la tentation* (2), est bien sa formule originale... *L'Allemagne*

(1) L'avocat de Judet, Léouzon-le-Duc, n'a pas prouvé l'inauthenticité de ces pièces, dont la réfutation régulière reste à faire. Elles concordent trop bien avec le voyage de Judet à Rome et en Suisse en janv. 1915. Kautsky n'a pas nié l'existence de ces documents : il affirme, au contraire, que Léopold — qui les livra — « avait reçu la permission de les voir en nov. 1918 » (Cf. *Eclair*, 5 juill. 1923). En tout cas, la visite de Paul Meunier (qui à la Taverne royale, en présence de G. Ponsot, avait tenté de séduire le bonapartiste Gauthier de Clagny) à von Romberg, ambassadeur allemand à Berne, dans la villa Zurleder, le 14 mai 1916, est fort authentique. C'est par le fameux Lipscher que Lancken cherchait un traître à acheter, à défaut de Caillaux. Pendant la guerre, Caillaux, Judet, Paul Meunier s'invitèrent mutuellement à table.

Toute la plaidoirie de Léouzon-le-Duc nous semble totalement *viciée* par ce rapprochement phénoménal : « Judet avait accusé Clemenceau d'être au service de l'Angleterre. Clemenceau allait accuser Judet d'être au service de l'Allemagne » (cf. *Matin*, 10 juillet). L'histoire impartiale jugera autrement, qui pèse les faits à leur valeur.

(2) Ce sont les termes mêmes employés par Guillaume II dans son discours du trône (28 juin 1888) : « Mon amour pour l'armée, la place que j'y tiens, ne me feront *jamais*

est hantée par la vague et incessante préoccupation d'une lutte à mort du germanisme CONTRE UNE VASTE COALITION QUI L'ENCERCLE *à l'Ouest et au Sud* (1).

Étrange métaphore ! Pendant quatre ans, l'Allemagne et ses Alliés auraient été « encerclés » ! L'Entente fut désaxée, désorbitée en Europe. Voilà la vérité nue.

---

succomber à la tentation de priver le pays des bienfaits de la paix... » Judet savait donc bien sa leçon.

(1) Asquith, ministre libéral de 1905 à 1916, vient de tordre le cou une fois pour toutes à cette légende lancée par le Kaiser et Bülow, dans sa *Genèse de la guerre*.

La même thèse est admise, aujourd'hui encore, par cette pauvre tête qui a nom GABRIEL REUILLARD. Dans un opuscule, édité par *Clarté*, sur les *Rapports franco-allemands de 1870 à 1914*, il présente la France comme le « vassal honteux de l'orgueilleuse Albion », qui, « en ruinant le commerce allemand, *nous a ruinés* ». Même enthousiasme pour l'Allemagne, où le travail est « une espèce de religion » ; même animosité contre Poincaré qui « a voulu la guerre et l'a préparée *à l'instigation des gouvernements anglais et russe* ». Mais bolchevisme accentué : *l'adversaire* est « pour chaque peuple, au sein même de la patrie ». Aussi, conclut-il par cet abominable cri de haine (qui lui vaut les éloges de Rappoport dans la *Revue commun.*, mars 1921, p. 79) : « *A bas la religion de la patrie, ses prêtres, ses héros, et* SES MARTYRS EUX-MÊMES. »

Collaborateur aux *Hommes du jour*, quelque temps prisonnier en 1915, il épandit dans le *Bonnet rouge*, de juin à déc. 1915, ces « regards vers l'Est » dont Marchand a noté la « noirceur à donner le cafard au combattant le plus résolu » (*Offensive morale*, p. 285). N'écrit-il pas, par exemple, que les métèques du quartier latin lui « sont moins étrangers que les fils dégénérés de Barrès, de Bourget, *de Péguy* » ? Il s'en prend à Seignobos, à Aulard (*Clarté*, 17 juillet, 19 juin 1920). Les patries ne sont pour lui que de « vastes sociétés anonymes », dont on a fait « une espèce de religion ». Voici qui résume son *credo* : « Nous ne nous sommes pas libérés *du postulat Dieu* qui détermine l'ordre catholique en France pour accepter LE POSTULAT PATRIE *qui crée l'ordre bourgeois, capitaliste et militaire.* » (*Ibid.*, 21 août 1920.)

Le 10 août 1914, Judet saisit déjà l'argument boche : L'Allemagne fait une guerre préventive. C'est l'Angleterre qui mène le jeu contre elle. Toutefois, il est bien obligé d'avouer, le 31 janvier 1915, que ce prétendu « encerclement » n'est qu'une *riposte* à la *Weltpolitik*.

Le jeu de Judet devint plus clair encore, quand il publia, *malgré la censure*, des extraits de la *Revue de Lausanne* relatifs aux *Documents belges* (1). Le directeur de l'*Eclair* n'y aurait ajouté que le titre : *Sont-ils apocryphes*? Il se croyait délicieusement malin, il n'était que sot bouffi. Édouard VII, l'élection de Poincaré, la loi de 3 ans, auraient été causes de tout le mal (2). Mais, en Allemagne, concluait Judet :

L'on sera de plus en plus convaincu que *la responsabilité de la guerre retombe sur les Alliés* (3).

(1) *Belgische Aktenstücke* : rapports antérieurs à la guerre envoyés à leur gouvernement par les ministres belges à Berlin, Londres, Paris, découverts par les Allemands à Bruxelles et publiés par eux. Rapports anodins, superficiels, voire assez inintelligents. Le gouvernement allemand félicita l'*Eclair* du « sympathique » Judet d'avoir été « le *seul* journal français qui ait eu le courage et la loyauté de publier ces documents » [Lu par le prés. Gilbert le 29 juin 1923]. Mais toute la presse étrangère et française fut contre lui. Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à nos articles sur « la trahison de Judet » dans la *Démocratie nouv.* des 2, 9, 16, 23, 30 juin, 14 juillet ; *Eclair*, 27 juin 1923.

(2) Dans le *Journal du peuple* (11 juin 1922), Ermenonville affirme que Judet, ami et confident de Georges Louis, ex-ambassadeur en Russie, « est l'homme *le plus documenté* sur les origines et les responsabilités précises du massacre... » D'après Jacques Bonzon, Judet aurait même le double des lettres de G. Louis.

(3) Dans ses conversations et ses lettres, Judet ne perdait pas une occasion de s'élever contre Poincaré « le misérable », disait-il au député Grosjean. « Les fous ont déchaîné la guerre,

Voilà à quel jeu se prêtait Judet ! Le 2 août 1916, il se disait partisan de la *Mittel-Europa*. Aussi était-il juste que, dans le *Bonnet rouge* du 21 mars 1916, Clairet, faux bolchevik, lui donnât un *satisfecit* humiliant, louant son « incontestable talent » et sa « loyauté ». Un peu plus tard, Judet ayant écrit, maudissant l'Angleterre : « Tant que nous sommes attachés à sa fortune, nous sommes obligés d'être du même avis qu'elle », la *Gazette des Ardennes* reproduisit la sentence en la soulignant (7 septembre), ainsi que le *Bonnet rouge*, qui la commenta en ces termes (28 août) :

Parfaitement. Au moins, on sait à quoi s'en tenir. *Félicitons M. Judet de sa belle franchise.* Jusqu'au bout ! Jamais encore on n'avait indiqué aussi clairement ce que cette formule pouvait signifier (1).

écrivait-il à Gyp. *Le gouvernement français a donc la responsabilité de la catastrophe.* » Aussi, le procureur général Lescouvé put-il dire à Judet, qui dans sa prison avait reçu les défaitistes Demartial et Archdeacon : « De Jules Lemaître à Demartial, quelle déchéance ! »

Il a dit lui-même à Fernand Desprès : « L'affaire Judet commence » (*Human.*, 10 juillet). — *On voit quels sont ses amis.*

(1) Nous n'avons point l'intention de nous appesantir ici sur les relations de Judet avec Benoît XV, l'élu de l'Autriche, et sur le rôle de ce dernier. Il est exact que, conformément à la lettre (du 10 févr. 1915) de Jagow à Lancken, Judet vit le pape et fut en Suisse, à ce moment précis. A son retour, il écrit (20 févr.) qu'il s'est rendu au « foyer où la lumière n'a jamais vacillé ». Il répète le mot du cardinal Gasparri : « *Le Saint-Siège a été, reste impartial.* » Après l'article de Latapie dans la *Liberté* (22 juin), Judet revient sur la question et dénonce (29 juin) le « scandale Latapie ». Il écrit le 1er juillet : « Le pape allemand ! Quelle contre-vérité et quel non-sens ! » Puis, le 1er août, il publie l'Appel au monde de Benoît XV : « Qu'il soit béni, celui qui le premier élèvera une

Faut-il voir dans le royaliste ERNEST RENAULD, ex-directeur du *Soleil* (d'Édouard Hervé), un disciple de Judet, puisque, lui aussi, dans son *Histoire*

---

branche d'olivier et tendra la main à l'ennemi, en lui offrant des conditions raisonnables de paix ! »

Mais, au fait, Judet ne voulut que *se servir du pape pour défendre sa propre neutralité*. Aussi bien, Benoît XV ne fut pas neutre, mais un germanophile décidé. Il est facile de prouver que *l'Allemagne l'avait choisi comme arbitre de la guerre* et qu'il agit toujours, diplomatiquement, comme allié de l'Allemagne. Ludendorff a écrit au sujet de la *paix blanche* papale (ni vainqueur ni vaincu) : « Cette paix honorable *nous aurait sauvés* ; malheureusement, le pape ne fut pas écouté. »

Voici quelques faits. Quand des prêtres belges résidant à Rome voulurent, au début de la guerre, célébrer un service pour leurs frères massacrés par les Allemands, Rome suscita beaucoup d'obstacles et le pape ne fut pas représenté. Un peu plus tard, lors de l'anniversaire de Guillaume II, 12 cardinaux y assistèrent. Benoît XV lutta opiniâtrement pour que l'Italie n'intervînt pas et pour que les neutres restassent tels. En mai 1916, même après la catastrophe du *Lusitania*, il fit tout pour éviter la rupture entre Wilson et Guillaume II, s'opposant au ravitaillement et au transport des armes et des munitions par l'Amérique. Il laissait des missionnaires allemands, dès janv. 1916, prêcher en Belgique la paix séparée. Tout le Vatican était fort monté contre l'Angleterre, installée à Rouen.

Comme suite à l'article d'Helsey (*Journal*, 31 août 1916), la *Popolo d'Italia* (13 sept.) et la *Tribuna* reproduisirent les révélations de Reisac sur les conversations privées entre Gasparri et Helsey. La France, disait le cardinal, a tout intérêt à se séparer de l'Angleterre, de la Russie et de l'Italie, pour se rapprocher du Vatican et de l'Autriche : « Le tourbillon de ce conflit monstrueux *entraînera dans le gouffre la France victorieuse*, si elle ne fait pas attention aux périls que lui prépare la victoire de ses alliés... *Détruire l'Autriche, mon Dieu ! mais quelle politique de folie est-ce là? Pourquoi faire? Pour la donner à qui?* » Le 13 sept., l'*Osservatore romano* dit « imaginaires, fausses et inexistantes », ces déclarations de Reisac, qui ripostait dans la *Tribuna* de Rome (22 sept.), et se découvrait. C'était Irma Casier, femme du correspondant du *Journal* à Rome et agent de Caillaux, Moretti. Helsey, reçu chez elle, aurait même renouvelé ses

populaire de la guerre, accuse nos alliances d'avoir causé la guerre, malgré le désir de paix des gouvernants ? — Mais ces alliances n'étaient-elles pas une

---

déclarations, avec une émotion extrême, devant les attachés militaires de l'ambassade française.

Les faits les plus probants furent fournis par le procès von Gerlach (juin 1917). Cet espion et voleur de documents, chassé de l'armée allemande pour indignité, fut condamné à la prison perpétuelle par le tribunal italien, pour avoir participé à la destruction du cuirassé *Leonardo de Vinci*. Devenu camérier secret participant, il logeait au Vatican. Grâce à lui et à von Stockhammer, détaché à l'ambassade allemande près le Vatican, agent d'Erzberger, et qui se réfugia en Suisse en mai 1915, des subventions germaniques allèrent à plusieurs journaux ou revues : 1° à la *Concordia* ; 2° à la *Vittoria*, de Mgr Ambrogetti, autre familier du pape ; 3° à *Il Bastone*, de Garcea ; 4° aux *Voci del tempo*. De nov. 1915 à déc. 1916, *Il Bastone* fut subventionné par le Vatican. Le 14 déc. 1916, Ambrogetti et Garcea étaient arrêtés pour intelligences avec l'ennemi ; le 23 juin 1917, ils étaient condamnés à trois ans de détention. Mgr Tedeschini, substitut du secrétaire d'État, vint déposer, en faveur d'*Il Bastone*, le disant « en conformité avec les idées catholiques » et les directives du Vatican.

Von Gerlach s'est depuis marié à une Hollandaise divorcée. Puis il divorça.

Benoît XV a reconnu lui-même que la question du *droit politique humain* ne le concernait pas, quand il écrivit à Mgr Chesnelong, archevêque de Sens (réponse qui figure dans la *Gazette des Ardennes* du 6 nov. 1917) : « Appartient-il au rôle de *médiateur* de déterminer quelle est celle des parties en présence qui a tort? A vouloir trancher cette question, est-il probable qu'il atteindrait le but qu'il se propose : celui de faire entrer les parties dans la voie de la réconciliation et de la paix? »

Oui, le temporel et le spirituel restent bien distincts. D'où une impuissance du pape sur le temporel qu'il est permis de regretter, mais qui s'impose comme un fait historique actuel. Il est cependant curieux de constater à quel point tous les partis prétendirent se disputer le pape. Le 15 août 1915, l'*Ecole émancipée* publiait son appel au monde. Dans son *Pour Romain Rolland*, Guilbeaux écrit que le pape a « un

simple réponse ? Devions-nous donc nous laisser écraser dans mot dire ?

Cela vaut à E. Renauld les compliments affectés

---

peu tard, peut-être, prononcé de fortes, courageuses et catholiques paroles » (p. 13, note). Le socialiste *Avanti*, en août 1916, le disait « le triomphateur de demain, l'arbitre spirituel de l'Europe ». Le 1er juillet 1916, regrettant Tolstoï : « C'est lui, surtout, qui nous a manqué », les *Hommes du jour* écrivaient : « Wilson, Benoît XV font tout ce qu'ils peuvent. » Dans le *Journ. du peuple*, Ermenonville ne manqua jamais de défendre le Pape « pacificateur ». Dans la *Vérité* (22 févr. 1918), J. Mesnil demandait de lui la paix des peuples. Le 19 janv., Raymond Lefebvre, sous le titre : *Pacifisme noir, pacifisme rouge, pacifisme occulte*, écrivait : « Une noble émulation détermine aujourd'hui le catholicisme à revenir aux grandes traditions d'Innocent III et à se placer *aux côtés du socialisme* dans sa lutte pour la paix du monde. » Le pacifisme est « votre devoir de chrétiens, ajoutait-il. Mais que votre pacifisme soit *clair*, et non occulte ». *A partir de juin* 1918, *Paul Meunier réclame la médiation du pape*, dont l'autorité est « immense ». Que font Denys Cochin et Piou ? demande-t-il le 13 juin. « N'ont-ils pas le droit, j'allais dire le devoir de plaider la cause du droit et de la justice devant la catholicité ? » S'ils ne disent rien, ils prennent « la plus terrible des responsabilités ». Peu avant l'armistice, le 5 nov. 1918, il souhaite même le succès de la proposition du nonce de Munich, cardinal Fruhwirth : que Rupprecht de Bavière devienne empereur, unissant Autriche et Allemagne. Ainsi, « il n'y a plus qu'un seul pas à franchir, et la conquête de l'Empire *catholique* [allemand] sera achevée » par Rome.

D'autre part, également favorable au pape fut toujours Guillaume II. La *Gazette des Ardennes* (27 sept. 1917) affirme que « depuis longtemps, Sa Majesté suit, avec grand respect et sincère reconnaissance, les efforts » de Sa Sainteté. Aussi, les catholiques allemands répondent-ils à Mgr Baudrillart (Cf. *Vérité*, 7 avril 1918) : « Le triomphe de l'Allemagne, c'est la victoire de la religion sur l'incrédulité et le rationalisme. »

Pour situer le débat, il faut bien reconnaître ceci : *tandis que les Empires centraux étaient favorables au pape, les traités secrets conclus entre les Alliés* en avril 1915, au moment de l'intervention italienne, *éliminaient le pape des tractations de paix.* CELA AUSSI EXPLIQUE BIEN DES CHOSES.

d'Ermenonville, de l'*Ere nouvelle* et de Jacques Mesnil, quoiqu'il condamne la Démocratie qui « coule à pleins bords ».

Le dernier article d'Almereyda paraissait le 12 juillet 1917, le *Bonnet rouge* était suspendu le 15. Le 1er août, Judet insérait son dernier article dans l'*Eclair*, qu'il liquide alors. La *Vérité* lançait son premier numéro le 11 décembre 1917, pour soutenir, en les accentuant, les mêmes thèses antifrançaises. Sur les 900.000 francs qui appuyaient son départ, 200.000 avaient une origine louche ; même Renaudel s'étonna.

Paul Meunier, député de l'Aube, bras droit de Caillaux, tentait, un peu tard, de remplacer à la fois Almereyda et Judet. H. Bataille, Barbusse, Tailhade, Merrheim, Séverine, Capy, Vaillant-Couturier, R. Lefebvre, Le Foyer, A. Charpentier, Torrès, etc., étaient ses collaborateurs. La *Gazette des Ardennes* lui donna sa protection, aussitôt.

Son *leit-motiv* ordinaire, c'est la réalisation intégrale de la *démocratie pacifique universelle*.

D'autre part, *les Eglises protestantes neutres* envoyèrent un Appel aux chrétiens de tous les pays, les invitant à une conférence œcuménique, qui s'ouvrirait à Upsal le 8 sept. 1918, afin d'affirmer l'unité spirituelle des disciples du Christ.

Après la mort de Benoit XV, *Foreign Affairs* firent son éloge (févr. 1922, p. 116). Mais *Clarté* (1er févr., p. 140) ne désarma pas : « Le pape vient de mourir : le *pape boche*, comme l'ont appelé avec un bel ensemble, durant la guerre, tous les tenants de l'Union sacrée en France. Les Welches ont de ces exagérations... Pauvre Della Chiesa ! Combien il fut au-dessous de sa tâche, malgré sa bonne volonté ! »

A l'extérieur d'abord. Ainsi, Paul Meunier écrit le 13 avril 1918 :

Si la diplomatie secrète devait survivre à la guerre, ce serait la fin de la démocratie.

Pas de haine, pas de représailles, disait-on à la *Vérité*. Et puisque la guerre n'est plus aujourd'hui défensive — déclare Mayéras le 12 février 1918 — faisons la paix, par tous les moyens. Profitons des pourparlers des socialistes qui veulent se réunir internationalement à Stockholm : couloir entre le passé et l'avenir ; là sonnera la défaite des nationalismes. D'autre part, Wilson ne veut-il pas, par la paix, obtenir « la libération, la démocratisation et l'internationalisation de l'univers », contrairement à l'impérialisme économique et exterministe de Lodge? La grande tuerie « ne recommencera jamais », affirme Paul Meunier le lendemain de l'armistice ; « l'heure est venue de constituer dans l'univers entier *la grande Fédération des peuples, les Etats-Unis de l'humanité* ! »

En même temps que wilsonien, on est, à la *Vérité*, germano-bolchevik. Que Gompers ne vienne pas dire à Paris que la France et l'Angleterre n'étaient pas prêtes à la guerre ! C'est là « une baliverne grosse comme un baliveau », répond Mayéras. Le tsar nous a toujours trahis, pense P. Meunier ; c'est son gouvernement qui est la cause de la guerre. Maintenant, les bolcheviks nous vengent. Le 13 janvier 1918, R. Lefebvre écrivait :

On insulte beaucoup Lénine sur le boulevard. « Au lieu de nous attaquer à la chair de l'Allemagne,

nous allons nous attaquer à son cerveau... Et nous ferons la guerre du droit sans mitrailleuses », a dit Lénine.

Il nous faudrait même bénir la paix de Brest-Litowsk, pense-t-il, si nous comprenions nos intérêts.

Les mêmes hommes qu'on nous présente comme vendus à l'Allemagne rêvent d'une offensive formidable. *Ils lutteront jusqu'à ce que le peuple allemand se réveille* du sommeil lourd de ruines et de sang qui l'engourdit encore (1).

Aussi, à la veille de l'armistice, on nous dira que la chute de Ludendorff constitue la revanche de la Russie révolutionnaire. Mais, dès le 16 janvier, n'affirmait-on pas que « *la démocratie allemande* est sur le point de se ressaisir », que les grèves et les mutineries se succédaient là-bas, que l'on pouvait compter sur *l'Allemagne libérale*, qui saurait imposer la paix à ses féodaux? Que Germanie et Russie soviétisées s'unissent donc librement !

Par contre, que l'Autriche demeure et évite la dislocation que prêchent Albert Thomas et Wilson. Là, Paul Meunier — ô paradoxe ! — rejoint Hanotaux, Bailby et Bainville. Même, tous les Allemands peuvent se réunir (2). La germanophilie (démocra-

(1) Maurice Delépine, *Vérité*, 27 févr. 1918. Meilleur était son jugement du 21 févr. : « Lénine a voulu conserver le pouvoir. C'est là, je crois, la raison principale de son attitude. Je ne veux ni juger, ni discuter. A quoi bon? » Moutet avait raison d'y voir « la vengeance de Trotsky contre les Alliés ».

(2) Détail bizarre, la *Vérité* (du 3 juillet 1918) croit qu'il existe 90 millions d'Allemands et que les statistiques sont falsifiées.

tique) se double donc ici d'une austrophilie, d'espèce rare.

Et toutefois, les gens de la *Vérité*, qui nous « bourrent le crâne » avec les désirs de paix en Allemagne, savent bien qu'on y rêve de conquête. Au Reichstag, le député Gayen a dit : « A la Russie, à la Roumanie, a été imposée une paix de violence... Le gouvernement n'a jamais formulé un clair programme de paix. » On y connaît aussi le mémoire annexionniste des grands industriels (1).

Mais c'est *à l'intérieur* surtout que le rôle particulier de Paul Meunier devait jouer. S'attaquer à la censure (2) était travail de peu de peine. L'*Eclair*, l'*Œuvre*, la *Vérité* s'appliquèrent à en provoquer la suppression. Judet aimait à citer Cavour : « Le premier imbécile venu peut gouverner avec la censure », et le traître Turmel devait dire à la Chambre : « Il faut laisser la presse garder sa tenue morale elle-même. » On pensa même, un moment, employer Clemenceau à cette besogne : Téry le vit deux fois à cet effet, inutilement.

Personnellement, Paul Meunier s'acharna contre les conseils de guerre. Dès le 5 mars 1915, dans une proposition de loi, il demandait l'abolition de l'état

---

(1) Cité dans la *Vérité* du 16 juillet 1918 et du 5 avril. Le 22 déc. 1917, elle rappelle l'offre faite par l'Allemagne aux socialistes norvégiens et danois, par Parvus, de 480.000 tonnes de charbon au prix d'avant guerre, à condition que leurs journaux la soutiennent.

(2) 69 articles de Judet furent censurés ; 61 parurent quand même. Sur 190 échoppages formels imposés à la *Vérité*, 16 parurent.

de siège (1). Bien entendu, « il n'y a pas en France un seul défaitiste » (2). C'est à partir de décembre 1917 que se dessina la campagne de Meunier. Le 6 janvier suivant, en faveur d'Hélène Brion, il fit une conférence contre les délits d'opinion, à la grande Loge de France (rue de Puteaux), devant plus de mille personnes. Séverine présidait, assistée du député Durre. Les loges Fidélité et Jean Jaurès avaient organisé la réunion. Tous, dit P. Meunier, ont le droit « d'exprimer librement leur pensée, soit par la parole soit par l'écrit ; partout, devant la foule et dans les rues, c'est-à-dire en public. » La loi du 5 août 1914, « abominable instrument d'oppression » qui permet de condamner qui que ce soit, fut une « véritable abdication législative... Au-dessus des juges militaires, il n'y a rien ; il y a les chefs. J'aime mieux ne pas apprécier une pareille opération judiciaire et politique ».

Ainsi raisonnait cet *individualiste* outrancier. Périsse la patrie, plutôt qu'un principe !

Paul Meunier n'eut donc de cesse qu'il n'eût *désarmé* le gouvernement. Toute son argumentation se résume ainsi : la loi du 5 août 1914 punit les indiscrétions de la presse relatives aux opérations militaires ou diplomatiques ; en dehors de ces restrictions, *la liberté doit être totale*, IL N'Y A DONC PAS

(1) Almereyda avait pris les devants, le 14 août 1914, criant à la famine en Allemagne, comme Jean Debrit.

(2) R. Verfeuil, *Vérité*, 18 déc. 1917. L. Le Foyer a trouvé cet argument insensé : puisque le sort des peuples se règle sur les champs de bataille, « il ne peut y avoir de trahison à l'intérieur ». (*Ibid.*, 28 févr. 1918. D'après la *Vérité* (11 mai 1918), la foule aurait crié contre Mornet : *A mort l'avocat!* parce que le commissaire du gouvernement avait dit que nous sommes « les esclaves d'un grand devoir » !

DE DÉLITS D'OPINION (1). Cette dialectique fantaisiste dressait une véritable catapulte contre le moral du pays. On pouvait donc tout dire ; et ainsi, l'infâme *Gazette des Ardennes* n'était même pas condamnable !

C'est dans cet esprit que Paul Meunier, rapporteur, faisait voter la loi du 27 avril 1916, qui réservait à la justice civile les délits d'opinion (2). Puis, celle du 14 mars 1918 instituait le secret des délibérations. Enfin, il eût voulu que le ministre de la guerre puisse suspendre toute condamnation. Dans quel dessein? Voulait-il constituer, avec le concours des condamnés libérés, *une garde rouge*, qui pût, au besoin, défendre les dictateurs du prolétariat? Qui sait?

Entre temps, il demandait la pleine liberté de passer en Suisse et en Espagne, qu'on revisât la Constitution qui donne au Président de la République des pouvoirs royaux, comme celui de signer la paix avant toute ratification par les Chambres. Il conseillait (14 juin 1918) de trahir « certaines clauses des traités d'alliance », pour hâter la paix, la paix honteuse.

Ce n'est pas au dehors qu'il comptait ses ennemis, mais au dedans. Contre la Ligue civique des Ernest

---

(1) Le 5 avril 1918, la dixième chambre correctionnelle de la Seine, président Massé, concluait dans ce sens ; puis la quinzième, président Leydet, le 21 avril. Mais, le 2 mai, la Cour d'appel se prononçait contre. En Italie, le décret Sacchi, autrement *opérant*, punissait tout acte susceptible de « déprimer l'esprit public » (14 oct. 1917).

(2) P. Meunier aurait surtout voulu obtenir la suppression du 3e conseil de guerre (celui de Bouchardon). Il rapporta aussi la proposition Jean Hennessy : que la responsabilité des chefs soit prévue dans le code militaire comme celle des soldats.

Denis, Andler, Brunot, etc., il écrivait, le 28 octobre 1918 :

La patrie n'est plus menacée par le péril extérieur, mais la liberté a tout à craindre de ses adversaires habituels de l'intérieur.

Non. La Ligue des Droits de l'homme ne s'honore pas en le statufiant à Saint-Parres-les-Vaudes (1).

Si l'on en croit la bolchevique *Humanité*, Gustave Téry aurait déployé, avant la guerre, un « nationalisme outrancier ». Ennemi de Fallières et de Poincaré (2), il l'aurait été également de Jaurès, dont il a dit : « Il n'y a pas un trafic de presse louche auquel ne se livre son incomparable organe » (3). La guerre venue, il fut tout doucement germanophile, sans avoir l'air d'y toucher. Judet dogmatisait, Meunier chicanait, Téry persiflait... lourdement. Cela convenait bien à ce Pourceaugnac, dont Sancerme affirme ne pouvoir « fixer son domicile de nuit ». Toqué, le rédacteur de la *Gazette des Ardennes*, a prétendu découvrir « quelques lueurs d'impartialité » dans l'*Œuvre*, comme dans le *Bonnet rouge*. « Feuilles courageuses », juge l'organe germanique, qui ne cita nul journal plus souvent que l'*Œuvre*, qui publia le *Feu* barbussien.

Là aussi, le mot d'ordre fut de ménager le Boche. Téry écrit :

---

(1) Le 11 juin 1923. Berthon, Oscar Bloch, Thibault, secrétaire de l'Union des syndicats de l'Aube, Capmartÿ, Marcel Laurent, de la C. G. T., Descheerder, etc., y parurent (*Ère nouv.*, 12 juin).

(2) Cf. *Œuvre*, 9 janv. 1913.

(3) *Humanité*, 12 juin 1923.

Dussions-nous faire violence à nos instincts et même à nos sentiments, il nous faudra concevoir qu'à l'heure du règlement des comptes, si cette heure est venue, ce n'est plus la haine qui doit nous conseiller, mais la justice (1).

La paix? Téry la demande à grands cris, mais à sa façon gouailleuse et voilée. Il questionne Bouchardon : préparer la paix, est-ce travailler pour l'Allemagne ? Pourquoi le mot effraye-t-il tant Ribot ? Guillaume II fait-il de nouvelles offres?

Attention ! si c'est encore un piège, il faut cette fois nous le bien montrer en pleine lumière ; de la sorte, aucun Français n'y tombera (2).

Il nous apprend que Wilson a tous les Allemands pour lui, mais pas tous les Français. A l'*Œuvre*, en effet, on fait profession de railler, méchamment :

Les neutres sont gens pratiques... Nos phrases les plus vibrantes sur la barbarie boche les laissent froids. Car ils prétendent que nous exagérons, quand ils ne s'imaginent pas que nous avons fait pis (3).

On y pose pour être des gens clairvoyants sur la victoire réparatrice :

Encore faut-il ne pas nous faire trop d'illusions sur ce paiement lui-même, car nous irions à de gros

(1) Cité dans la *Vérité*, du 7 oct. 1918. Nous n'avons pas fait pour l'*Œuvre* le même travail de dépouillement que pour l'*Eclair* et la *Vérité*.

(2) *Ibid.*, 8 juin 1918.

(3) Alceste, *Œuvre*, 28 déc. 1916.

mécomptes. La guerre est un fléau comme la peste et le choléra ; et l'on a quelque peine à se représenter une peste profitable ou un choléra rémunérateur (1).

Donc, d'après Téry, l'Allemagne ne devant pas payer, — comment le savait-il d'avance ? — faisons la paix, au plus vite.

Quant aux *Documents belges*, il appuie Judet, mais en tire des conclusions antigouvernementales opposées aux siennes :

La vérité, la véritable vérité, c'est que ces lettres mettent nos dirigeants en très fâcheuse posture, car elles montrent trop clairement que, depuis tantôt dix années, ils voyaient venir la guerre, qu'ils étaient de tous côtés avertis d'une conflagration prochaine et qu'ils n'ont rien fait pour nous y préparer.

Judet disait les gouvernants de l'Entente responsables de la guerre ; Téry, poussé par la même passion politique, les accuse d'imprévoyance. Qui croire? Dilemme qui se retourne contre eux.

Comme Paul Meunier, il demande que la Constitution soit revisée, qu'on n'exerce nulles représailles, et affirme que le défaitisme est un mythe.

Supposez que Malvy ait été vraiment un traître, pas un instant la politique ne fût intervenue pour fausser la sentence (2).

C'est pourquoi il fit campagne contre la « calomnie ». Mais qu'il calomnie, lui, de bons Français, qu'importe?

(1) Cité dans *Vérité*, 1 nov. 1918.

(2) *Ibid.*, 2 sept. 1918.

Judet, Meunier, Téry, qui semblent s'être soutenus et concertés comme trois doigts d'une main unique, manquent également de franchise et de courage civique. Ce sont trois compères tortus, fourbes et louches, très louches.

Adjoignons-leur quelques comparses, d'allure bizarre. Lucien Le Foyer est un membre important de la maçonnerie française et de la Ligue des droits de l'homme. Son *leit-motiv* ordinaire est : « La France n'est pas trahie. *La République est trahie* (1). » Elle est au service du roi ! Les affaires Malvy et Caillaux? *Scandales*, suscités par Clemenceau et Daudet.

Dreyfus était l'innocence. M. Caillaux est cela et quelque chose de plus, puisque ses ennemis mêmes ont élevé son nom comme un symbole du côté de la paix... L'accusation par la justice militaire-politique intérieure de M. Clemenceau, s'effondre. La défense par la guerre-politique extérieure de M. Clemenceau, fait naître un trouble angoissé dans le cœur des patriotes (2).

Honte aux vieux qui sacrifient les jeunes ! écrit-il le 4 février 1918. Il prend aux Boches (du *Courrier de la Bourse*, de Berlin) des arguments contre Ribot, qui se montra « bien au-dessous de sa tâche en ne concluant pas la paix » (14 avril).

Que ne ferait cet homme pour avoir la paix, la paix éternelle, immuable, intangible, statique, figée?

(1) *Vérité*, 4 févr. 1918. « Le militarisme envahit la cité » (*Ere nouv.*, 21 mai 1923).

(2) *Ibid.*, 28 janv. ; *Gazette des Ardennes*, 23 juin 1918 (cité du *Journal du peuple*).

Lui, qui, à la veille du conflit, ne savait que déplorer « l'orientation moins pacifique » (1) donnée aux événements par Poincaré en 1913, conseille de s'aboucher avec nos pires ennemis et se laisse prendre aux appâts les plus grossiers. Ainsi, il croit que les Empires centraux s'entendront de bon cœur avec les chefs bolcheviks et qu'ils en acceptent les directives :

C'est un fait considérable. C'est une admirable victoire du droit sur la force et de la paix sur la guerre... *Les faits inespérés sont là* (2).

Ainsi lui apparaissait Brest-Litowsk. Quel prodige d'aveuglement, voulu ! Il s'avère suspendu à je ne sais quel empyrée d'idées pures où trône l'impassible Justice, comme en rêva Platon. Ainsi il écrit le 2 novembre, à la veille de l'armistice :

En vertu de quels principes, les uns devraient-ils abandonner, les autres garder leurs conquêtes?... *Tout notre avenir est dans un effort de conscience.* Soyons de part et d'autre *victorieux de nous-mêmes. Ayons raison de la guerre et nous aurons raison de nos ennemis* (3).

Cet homme est certes incapable de concevoir autre chose que la Guerre en soi luttant contre la Paix en soi. Comme don Quichotte, il prendrait les Boches pour des moulins à vent de carton !

Tout, pour lui, se dissipe en idées, en discours.

---

(1) *La paix par le droit*, août-sept. 1914, p. 465.

(2) *Vérité*, 8 janv. 1918.

(3) Cité dans la *Gazette des Ardennes*, du 2 nov. 1918. Aussi, demande-t-il la restitution des colonies allemandes.

Les peuples doivent étudier et discuter publiquement les conditions générales de la paix *devant la tribune de l'opinion*, avant les conversations diplomatiques... *Imposer sa volonté par la force seule, c'est encore une façon de déclarer la guerre*, C'EST DÉCLARER UNE GUERRE *scellée par la paix* (1).

Mais ne sommes-nous point en présence d'un fou, qu'il faut enfermer? Ce qui le chiffonne le plus, c'est la formule trouvée par la Conférence socialiste interalliée de Londres : « La guerre mondiale constitue un conflit entre l'Autocratie et la Démocratie (2). » C'est pourquoi, *il voudrait maintenir l'autocratie allemande*, puisqu'il écrit le 22 octobre 1918 :

La démocratisation des Empires centraux n'est à nos yeux qu'une politique qui tend à les disséquer.

Quelle preuve merveilleuse que l'esprit démocratique de ces gens-là s'arrête devant leur germanophilie ! *Deutschland über alles* !

Donc, rien d'étonnant à ce que le successeur de Frédéric Passy au bureau permanent de la paix ait consenti, *seul* Français, à s'aboucher en pleine guerre avec 26 Austro-Allemands (sur 93 délégués) à un Congrès de la Paix (3). C'est avec raison que la

---

(1) *Verdi*, 8 oct., 11 nov. 1918. Paul Meunier écrivait dans le même sens : « Ce n'est pas la paix qui doit faire la Société des Nations. C'est la Société des Nations qui doit faire la paix » (*Ibid.*, 11 juillet. 1918). Et la *Gazette des Ardennes* applaudissait.

(2) « Il est des régimes républicains plus autocratiques que des monarchies. » (*Ibid.*, 8 oct. 1918.)

(3) Cf. Leyson. *Etes-vous neutres...*, p. 50, note.

Gazette des Ardennes l'appelle une « voix raisonnable » (12 janvier 1918), et *Foreign Affairs* « un des plus éprouvés et fidèles pacifistes français » (1), puisqu'il veut un *pacifisme révolutionnaire*, mais sans violence, constitutionnel, politique et moral. Toutefois, Rappoport dit de sa *Défense des persécutés*, recueil de ses articles de guerre, que ce n'est que « vieille idéologie », cependant que Martinet le loue d'être « un homme singulier..., unique et presque monstrueux », fidèle sans réticence ; « ce bourgeois fut plus vaillant, servit mieux la cause ouvrière et populaire que les 99 centièmes de nos leaders (2). »

Si Le Foyer est un idéologue fumeux et trouble, que dire d'ARMAND CHARPENTIER, vice-président du parti radical *et censeur* ? D'emblée, il donne les mains au bolchevisme, puisque la guerre, dit-il, est « la révolution inconsciente, mais certaine », puisque, « au lendemain de la paix, les peuples se réveilleront socialistes », puisque l'opposition apportée au Congrès socialiste de Stockholm causa la défection russe (3).

Et voilà un censeur qui, non seulement prétend qu'il n'y a pas de défaitistes, mais qui soutient que

---

(1) Mai 1920, p. 5 ; juin, p. 7. *Pacifism to be a force must be revolutionary, ...must take control of foreign policy.*

(2) *Revue communiste*, juillet 1920, p. 479 ; *Vie ouvrière*, 30 avril 1920. La *Feuille* (de Debrit) le cite 6 mai 1918.

(3) *Vérité*, 22 mars, 21 juin, 26 févr. 1918. « Le socialisme monte sur l'horizon rouge des tranchées. » (*Ibid.*, 15 déc. 1917.) Il croit toujours à la « Confédération des Etats-Unis Européens » (*Ere nouv.*, 9 juill. 1923).

c'est l'*Action française* qui trouble le pays (1), que l'expert Marchand n'a rien compris aux articles du *Bonnet rouge*, qu'aucune de ses affirmations « ne tient debout » ! Pour lui, l'opinion fut « intoxiquée par petites doses..., le bourrage de crâne a rendu à l'Allemagne plus de services que son espionnage » (2).

Or, Charpentier fut collaborateur de Goldsky à la *Tranchée républicaine*, puis de Paul Meunier. Il participait activement aux organes défaitistes.

Que dire d'une censure ainsi conduite, puisque *l'ennemi était dans les murs* (3) ? Avec une direction intérieure aussi ataxique, la guerre devait nécessairement durer. L'ÉLAN DU FRONT ÉTAIT SANS CESSE BRISÉ AU DEDANS.

Aux côtés d'A. Charpentier, il y avait VICTOR MARGUERITTE, le défenseur de Czernin, lequel était l'ennemi — à l'entendre — de l'État-major prussien et « tout haut l'interlocuteur du Président Wilson » (4). La *Gazette des Ardennes* se régala parfois de ses poussées pacifistes :

Il nous faut être certains qu'aucuns de nos intérêts

---

(1) *Ibid.*, 4 janv. 1918. Toute la fin de l'article a été biffée par la censure et *manque dans la collection des échoppages. Comment se fait-il que les échoppages* LES PLUS IMPORTANTS (de l'*Eclair* ou de la *Vérité*, par exemple) *manquent à la collection du Bureau de la presse?*

(2) *Ibid.*, 3 août, 23 juin 1918. Il annonce qu'il écrira ses souvenirs « sans aucune passion ». Il aurait admis, comme Paul Meunier, la censure d'information, prohibant celle de critique. Delahaye demandant un décret Sacchi, 20 millions de Français seraient atteints, dit-il. (*Ibid.*, 21 déc. 1917.)

(3) Le 10 juin 1916, Malvy intervenait lui-même pour faire lever une suspension de 3 jours infligée au *Bonnet rouge*.

(4) *Vérité*, 19 avril 1918.

vitaux ne furent en 1917 sacrifiés à des considérations moindres ([1]).

Donc, la censure elle-même voulait faire figure de gouvernement ([2]) ! Après tout, elle fut fort mal composée. Clemenceau s'était plaint que, sur 19 censeurs, il y eût 14 juifs ([3]). Elle fut plus gouvernementale que vraiment nationale. Elle ne chercha pas à démêler le jeu des Boches, à reconstruire le plan de leur offensive morale. *Pour une très grande part, elle manqua son but.* On sait maintenant pourquoi.

Par peur de la révolution, ces intellectuels bourgeois refusent de lutter contre elle ([4]) ; par peur de la victoire, ces démocrates énervèrent l'énergie nationale. Combien de mal nous a fait la peur des responsabilités, la crainte du contrôle parlementaire, nul ne peut le dire au juste. D'après les directives gou-

---

([1]) 3 mai 1918, cité de *Vérité*, 12 avril. Plaintes identiques chez A. Charpentier : « M. Briand, d'accord avec M. Lloyd George, était d'avis de prendre en considération le principe de ces pourparlers et une paix séparée aurait pu être conclue en avril 1917. » (*Ere nouv.*, 18 janv. 1923.) Voulant la rive gauche du Rhin (?), Ribot — et Sonnino — eurait tout fait échouer !

([2]) Cela explique que les censeurs aient parfois livré des renseignements graves. Dans le *Bonnet rouge* du 10 juin 1916, Goldsky annonce que les Anglais « sont résolus à se maintenir sur leurs positions », au moment où Broussilof commence sa grande offensive.

([3]) Cf. *Eclair*, 21 nov. 1914. Le spirite demi-fou Albin Valabrègue en était.

([4]) « En s'enfonçant de plus en plus dans la sinistre aventure de la Ruhr, le Bloc national fait mijoter dans l'Europe centrale le bain-marie d'une révolution possible. » (A. Charpentier, *Ere nouv.*, 27 juin 1923.)

vernementales, toute lettre partant du front et y allant, revêtue de l'indication : Chambre des députés, devait échapper au contrôle militaire. C'est ainsi que des lettres, partant de Salonique, allaient en Espagne, par l'intermédiaire de Ch. Paix-Séailles et d'Almereyda, renseigner les Allemands. Ce qui provoqua, là-bas, leur désastreuse offensive d'août 1916 (1).

Ainsi travaillaient, pendant la guerre, les Germanisés.

Aujourd'hui, ils relèvent orgueilleusement la tête. Poursuivant des mouvements convergents, simultanément le *naturalisme* amoral et le *défaitisme* apatriotique reparaissent au premier plan de l'opinion. Le scandale continue.

Pourquoi le prix national de littérature est-il allé à Renaitour, aviateur antimilitariste ? Pourquoi le prix du « Nouveau Monde » est-il allé à Radiguet ? L'association des Ecrivains combattants dut protester. On a traduit en Amérique l'abominable *Ouha, roi des singes*. Le sénateur de Selves s'est révolté. Il y a là de bien vilaines campagnes littéraires.

D'autre part, Judet gracié, toute la bande ultra-germanique exulte. La Bernain l'embrasse au prétoire, et Morhardt. Du jury était l'ineffable communiste Descossy, de Saint-Denis. René de Marmande, qui dirigea les *Nations*, succédané du *Bonnet rouge*,

(1) Le fait est raconté tout au long, dans la *Démocr. nouv* du 12 mai 1923, par le général Cordonnier qui commandait alors l'armée de Salonique.

demande une « épuration judiciaire », espérant que *l'aube se lève sur la revision des grands procès de la guerre* (1). Et tout le ghetto du Palais d'applaudir. Ce n'est pas la bande à Caillaux qui complota pendant la guerre, c'est l'*Action française*, soutient Lazurick (2).

Ohé les veilleurs de l'esprit national, restez à vos postes ! La tempête n'est pas encore apaisée ; elle déferle rageusement à l'intérieur. Vigies du salut public, continuez à monter votre faction.

---

(1) *Ère nouv.*, 12 juill. 1923 ; cf. Lazurick et Pierre Lœwel, *Ibid.*, 10, 13 juill.
« C'est tout le régime qui est sur la sellette » (*Egal.*, 27 juin).
(2) *Ère nouv.*, 30 juin.

§ III

Il nous reste maintenant, pour parfaire notre œuvre, à opposer aux anarchistes et aux faux témoins de la guerre le tableau des grandeurs morales qui rehaussèrent, à un degré qui n'avait encore jamais été vécu aussi intensément, la sublimité, la dignité de notre nature.

Confrontons les deux faces du diptyque et jugeons.

Quand la *Forge* parut, elle publia d'abord *L'amour* de Pierre Desclaux, dont deux propositions résument la pensée : « L'amour... doit être le pivot de la vie. L'amour doit être aussi *l'unique religion de ce monde* (1). »

Et Mériga disait :

Vivre, voilà ce qui importe, aimons la vie avec toutes ses passions, ses révoltes, ses résignations.

Aussi, passant à la pratique, ces humanitaires défaitistes pensèrent-ils que la guerre, où les autres se faisaient tuer, leur devait servir d'amusement. La plupart d'entre eux menaient alors à Paris une existence facile et *dorée*. Fréquemment, la *Forge*

(1) Clavié, un disciple de Gérard de Lacaze-Duthiers, voulait que continuât pendant la grande guerre *la nouvelle œuvre d'amour* commencée par la *Forge* (*Tourbillon*, 15 févr. 1918) ; car la *famille évolue* : « A vie nouvelle, famille nouvelle et cerveaux nouveaux » (*Ibid*, juin-juill. 1918).

offrit conférences et auditions musicales. Quand G. de Lacaze-Duthiers donna, à la galerie Goupil où exposait Raymond Duncan, la « fort attrayante » conférence dont nous avons parlé, Henriette Sauret lut, devant Wullens et Cie, la *Pire iniquité*. Le 10 mars suivant (1918), salle Gabriel Gaveau, une audition musicale réunissait Jos. Rivière, Garrigue Garonne, Wullens, Sanary, Andrée Forny, Jeannette Lifchitz (1), etc. Dans le même temps (17 mars), la *Sève*, de Sanary, offrait sa première matinée littéraire : s'y pavanaient Wullens, G. de Lacaze-Duthiers, « très entouré », Jean Malan, Banville d'Hostel, Mme Jourd'heuil (2), marquis Aubault de la Haulte-Chambre, « toujours talon rouge et galant », Han Ryner, Myriam, Andrée Forny, Jos. Rivière, St. Manier, etc. (3). Ryner y parla du jeune mouvement littéraire et Sanary prêcha : Aidez-nous, dans l'ardent combat « contre la médiocrité ». Le 23 mars, c'était au tour de Roinard de subir, chez les étudiants, « un triomphe » (4).

On s'amusait donc ferme, en compagnie des nouveaux riches. « Jamais les théâtres n'ont gagné autant d'argent. Les salles sont pleines à craquer (5). » C'était le temps où la *Tranchée républicaine*, riche d'argent boche, faisait, par la plume du juif Louis Lévy, l'éloge de P. Louys :

C'est le chantre de la divine Beauté, le poète de

(1) Souvarine s'appelle Lifchitz.

(2) Femme du directeur de la *Veilleuse*.

(3) *Tourbillon*, 15 mars 1918. Revue dirigée par Andrée Forny. Maurice Forny fut tué à Vauquois.

(4) Lebarbier, *Pionn. de Norm.*, mai-juin 1919, pp. 45-48.

(5) *Tourb.*, Noël 1917.

l'amour sensuel, *l'admirateur fervent de la chair... La foi de ce païen,* RESTÉ TEL DANS LA GUERRE, *nous peut consoler de la faillite des Eglises* (1).

Elle sévit trop, à l'arrière, la passion de se divertir, et toujours plus folle aux moments les plus tragiques. C'est au printemps de 1917 que l'on joua *Le dérivatif*, où Pioch feignit de retrouver la « saine tradition pornographique », et que se produisit le scandale cubiste des ballets russes, où, drapeau rouge déployé, s'éleva le chant révolutionnaire des haleurs de la Volga (2). Dès le 25 août 1914, le *Bonnet rouge*, faisant campagne en faveur de la vie normale, demandait que les cafés et les théâtres fussent ouverts comme avant la guerre. La *Vérité* continua. Le 4 avril 1918, Bernard Lecache, juif russe, écrivait : « Le peuple réclame la nourriture de l'esprit » (il signifiait par là la vie théâtrale). Un autre déclarait, le 13 janvier : « Ce qui est laid dans la pornographie, c'est l'idée qu'on s'en fait. »

Il convenait donc de se livrer au plaisir, à la vie débordante. La *Gazette des Ardennes* y encourageait : « Nous voulons d'abord vivre », écrivait là, le 12 mars 1918, un soi-disant Français neutre (3).

(1) *Tranchée rép.*, 9 mai 1917.

(2) Il faut croire que ces exhibitions choquèrent la censure, car elle voulut échopper la relation de ces faits dans l'*Eclair* de Judet, qui la publia *quand même*, le 26 mai 1917.

(3) En même temps, on ridiculisait le courage. « Ce sont ceux qui se saoulent le plus qui se battent le mieux » (Torrès, *Vérité*, 6mars 1918). Le même imbécile écrivait : « Si les patriotes se faisaient tuer, qui donc défendrait l'idée de Patrie ? » (*Ibid.*, 13 janv.) A quoi Franconi répondait : « Il y en a qui vivent de la guerre, les autres en crèvent » (cité *Ibid.*, 14 juillet).

Nous disons avec le philosophe Ravaisson qu'adorer *la vie telle quelle*, c'est en revenir aux plus sombres jours du

Un mot d'ordre courait donc. Décidément, nous sommes en présence du *spleen clown du dandy* (1)! Et si c'est ça, l'esprit moderne, combien Sauvage a raison de dire que « le moderne est une simple ramification de l'individualisme romantique » — *et fou*, ajouterons-nous.

Oui, CES GENS-LA SONT DES DÉTRAQUÉS. Leur tour d'ivoire leur cache toute réalité profonde. Parce qu'Han Ryner ne peut pas diriger le monde à sa fantaisie, parce que ses semblables ont le tort — impardonnable selon lui — de ne pas comprendre sa volonté d'harmonie, dès avant la guerre, il insultait Dieu :

Je te hais, ô Dieu... Je me plains à toi de ce que d'autres se plaignent... Toutes les choses abominables que je vois dans le monde, pour que je les fasse entrer dans *mon* harmonie, je suis condamné à mépriser leur auteur (2).

Poursuivant cette même chimérique puissance d'harmonie, l'asocial Lacaze-Duthiers condamne la sociologie, *parce qu'il ne veut subir d'autre loi que son propre rêve* :

La sociologie n'a fourni jusqu'ici aucune loi certaine pour la direction des sociétés... La sociologie,

---

paganisme, où « le culte de la puissance génératrice et du désir qui la provoque tenait le premier rang ».

Certes, nous comprenons assez le mot de Sulphart dans les *Croix de bois* : « Je trouve que c'est une victoire, parce que j'en suis sorti. » Mais Pierre Gilbert a répliqué qu'il importe de « *tenir la vie comme un navire tient le fiel* » !

(1) Expression de Paul Neuhuys, dans *Le canari et la cerise*.

(2) Cité dans la *Sève*, mai 1918.

c'est le cerveau des poètes qui la fonde. Il n'y a pas d'autre métaphysique. C'est la sociologie *qui se passe de lois et de morales* POUR LA RECONSTRUCTION DE LA SOCIÉTÉ (1).

Mais non, tous ces prétendus artistocrates ne sont que *d'infâmes égoïstes* qui nous présentent de l'humanité, et de la guerre, un tableau truqué. Dorgelès a dit que le poilu ne pleurait pas. Comment l'héroïsme pourrait-il aller de pair avec la morbide tristesse? Une sombre gaieté animait l'homme de la tranchée, une gaieté faite de la conscience du devoir, de la hauteur du but : LA LIBERTÉ DU MONDE (2) s'il vous plaît, du sentiment individuel de l'honneur : chacun se haussait à l'unisson de tous. L'UNIVERS ÉTAIT EN SUSPENS. NOUS AVIONS ÉTÉ LACHEMENT PROVOQUÉS. DE LA LUTTE INOUIE, UN VAINQUEUR SORTIRAIT. QUI DONC VAINCRAIT?

Se boucher les yeux devant cela, c'est ne rien comprendre à l'inégalable grandeur de l'heure présente. L'historien Charles-Victor Langlois aurait dit :

Cette guerre-ci est une guerre sainte. Elle deviendra l'état naturel. Dans le moment, nous vivons bien, noblement. C'est le moindre mal de l'humanité.

A-t-on réfléchi au sens tragique de l'expression courante chez les grands auteurs latins :

---

(1) *Notre voix*, 15 avril 1920, p. 36.

(2) Même Paul Meunier citait (*Vérité*, 20 juin 1918) ces mots admirables — et vrais — d'Albert Thomas dans l'*Intransigeant*: « Nous luttons pour le droit de vie et de pensée de toutes les nations, petites ou grandes. »

DOMI MILITIÆQUE.

« A la maison et à l'armée, dans la vie civile et dans la vie militaire. » Les anciens avaient une existence double : comme citoyens et comme soldats.

* * *

L'humanité traverse une formidable crise de mue où la vie de tout citoyen pourrait bien se partager entre la vie familiale et la vie des camps, jusqu'à ce que le monde ait retrouvé ses assises politiques et sociales. Y a-t-on songé? Et cependant, « *le suicide est défendu aux pays comme aux hommes* » (1).

Voyons donc les choses telles qu'elles furent, dans leur dantesque sublimité.

« Dans la tourmente, il n'y avait d'impassible que les pierres », a dit, à la Chambre, le colonel Picot. Pierre Mac-Orlan affirme aussi, avec raison, qu'on ne racontera jamais très bien cette guerre, parce que cela fut « inimaginable » (2). Certes, il y eut *de la gouaille*, de la gouaille éclatante, éclaboussante (3). « Le vrai poilu grogne. Méfiez-vous du poilu qui ne grogne pas. Il pense. C'est plus dangereux (4). » Sous la gouailleuse gaîté, « la tristesse se cachait, persistante et rongeuse » (5).

---

(1) José Germain, *Matin*, 29 déc. 1920. Mais pourquoi le vice-président de l'Association des écrivains combattants, le fondateur de la C. T. I., fait-il préfacer *Notre guerre*? livre si jovial, par Barbusse?

(2) Dans les *Poissons morts*.

(3) Cf. Jean Suberville, *Dans la fosse aux lions*.

(4) André Charpentier, *Quelques remarques d'un de là-*[illegible], p. 4.

(5) Ch. Chassé, *Opinion*, 20 oct. 1917.

Pour ne pas sombrer dans la détresse intérieure, il fallait s'EXTÉRIORISER ; il fallait que la raison dominât la terrifiante sensation, comme l'enseigne Kant dans sa grandiose théorie du sublime. Et le poilu s'y élevait :

Nous sommes entre les mains de Dieu. Jamais, jamais nous n'aurons eu plus besoin de sagesse confiante. LA MORT SÉVIT, MAIS ELLE NE RÈGNE PAS. LA VIE RESTE NOBLE [1].

O vous qui ne songiez qu'à vivre intensément, égoïstement, écoutez Paul Lintier :

Ce bouillonnement d'animalité et de pensée qui est ma vie, tout à l'heure, va cesser... Je n'ai que vingt et un ans. *Pas une seconde je ne discute. Je n'hésite pas.* MA DESTINÉE DOIT ÊTRE SACRIFIÉE A L'ACCOMPLISSEMENT DE DESTINÉES PLUS HAUTES.

Et vous, artistocrates, vous aurait-on promis une vie éternelle, ici-bas? *Per crucem ad lucem*, ainsi le cardinal Mercier intitule ses lettres pastorales de guerre.

L'auteur d'un des plus beaux livres que la guerre ait inspirés, Paul Verlet, sentait, comme tous, le besoin de vivre, de crier que c'est fini, et toutefois il faisait face :

Mères, votre ombre rôde et *chasse la défaite*
De l'âme de devoir que vous nous avez faite! [2].

---

[1] *Lettres d'un soldat*, publiées chez Chapelot, avec préface de Chevrillon.

[2] *De la boue sous le ciel.* Verlet mourait à trente-deux ans (oct. 1922), des suites d'une blessure au poumon.

Henri Dutheil, qui aimait son Allemande (1) et, à vingt-trois ans, se demandait devant Neuville-Saint-Waast, s'il n'était pas fait pour dire : Je séduirai, plutôt que : Nous vaincrons, crie, la victoire venue, sa joie indicible :

> Bénies à jamais mes souffrances,
> Puisque Foch abat l'Allemand,
> Puisque le franc peuple de France
> Ecrase *le peuple qui ment* (2).

Qu'on ne dise donc pas que l'immense peuple des poilus ne savait pas pourquoi il se battait. Voici un Breton croyant. Dans ses lais *A genoux*, J.-P. Calloc'h, écrit :

Je suis un matelot faisant le quart. Dors, ô pays, dors en paix. Je ferai le quart pour toi, et si la mer germanique vient à s'enfler ce soir, nous sommes frères des rochers qui défendent la douce Bretagne. *Dors, ô France, tu ne seras pas, cette fois encore, submergée. Kousk, ô Frans, ne vi ket soliet hoad en taolman* (3).

Mais nous avons mieux à offrir à nos artistocrates *panégoïstes*. C'est précisément, parce qu'ils

(1) Cf. *Anthol. des poètes norm.*, pp. 381-383.

(2) N'est-ce pas Nietzsche qui appelle l'Allemand *das læusche Volk*? Henri Dutheil ne craint pas de glorifier la témérité « inouïe » de Mangin (*Verbe*, juin-juillet 1920, p. 413), de celui qui « exige la victoire lorsqu'on ne la lui accorde pas », écrit Robert de Flers.

(3) Nous pourrions relever sous la plume de l'instituteur syndicaliste Léger de semblables *élévations*. — Calloc'h fut tué le mardi de Pâques 1916, devant Urvillers, alors que, la hache d'abordage en mains, il s'élançait à l'assaut des tranchées boches.

avaient compris la grandeur de l'enjeu, que certains des leurs les renièrent. Remi Bourgerie avait été un des premiers *Pionniers de Normandie*. Or, dans *La galère qui chante*, il n'hésite pas :

Il faut mourir pour que d'autres vivent,

pour que les vieux murs

Ne s'effondrent pas au vent des défaites (1).

Un autre, Roger Eng, né à Vire en 1892 et fondateur d'un groupe socialiste, avait, peu avant la mobilisation, crié sous les huées sa haine du militarisme. Prisonnier évadé devenu officier, il fut brûlé vif dans la tranchée. « Et il est mort en héros du devoir qu'il avait nié (2). »

Et Franconi les a reniés, Franconi qui avait été des leurs (3), Franconi l'antimilitariste admirateur des communards, qui, contre le *Feu* de Barbusse, avait écrit *Un tel de l'armée française*. Ce fut un des plus beaux soldats de ce pays ; je mourrai caporal de France, avait-il coutume de dire. Son don de soi était perpétuel. Il avait écrit :

Mon corps reposera dans un bois de lauriers.
Quand la nuit descendra sur les hautes montagnes,
Les chansons des pasteurs, que la flûte accompagne,
Rediront mes exploits généreux et guerriers.

---

(1) C'est pourquoi Lebarbier prononce son oraison funèbre (*Humbles*, juillet 1922, p. 20).

(2) Ch.-Théophile Féret, *Anthol. des poètes norm.*, p. 114.

(3) Cf. Cahier n° 7, p. 599.

Promu officier sur le champ de bataille, il fut tué le 23 juillet 1918.

Il est tombé splendidement en pleine fougue belliqueuse, en plein élan victorieux. Tandis qu'il entraînait ses hommes à l'assaut des positions ennemies, un obus allemand de 150 lui a arraché la tête... *Avant tout, c'était un mâle...* Il y avait du taureau dans cet homme à la fois nerveux et râblé. Il semblait toujours prêt à bondir (1).

Sa dernière production avait été une charge à fond (2) contre les défaitistes, contre ceux qu'il appelait GUILBOCHISTES.

A vrai dire, combien le *Verbe* avait raison de s'élever, à la suite de Franconi, contre ces pauvres gens !

Le défaitisme s'est imaginé qu'on peut tuer la guerre *en se couchant devant elle* ; c'est, à notre sens, le plus nocif des illusionismes. *Nous sommes pour la guerre à la guerre* PAR LA VICTOIRE... En dernier recours, la profonde patrie, c'est l'âme ! Oui peut-être, mais qu'est-elle, l'âme, quand le corps est sous la schlague prussienne (3) ?

Oui, il importe de voir clair et d'agir. On ne brise une force que par une force contraire. Finira-t-on par fermer la bouche à ces éhontés défaitistes ? Dans *Les hommes nouveaux*, Claude Farrère les flagelle à son tour :

La guerre, la guerre, la guerre... Vous n'avez à la

(1) André Romane, *Verbe*, août-sept. 1918, p. 124.

(2) Dans *Aux écoutes* du 14 juillet 1918.

(3) C. A. (Ascain), *Verbe*, pp. 145-146.

bouche que ce mot-là ! Mais, bon sang de sort ! vous tous qui avez fait la guerre, *vous l'avez faite contraints et forcés.* — Parce que les Allemands vous la faisaient, n'est-ce pas? Alors, qu'est-ce que vous êtes, je vous demande? *Vous êtes des incendiés, qui ont éteint le feu,* et pas davantage. Il n'y a pas de quoi être fiers : vous étiez bien forcés d'éteindre le feu, puisque, sans ça, la maison aurait brûlé. Et passe encore, si vous aviez su, jadis, vous assurer contre l'incendie, *mais vous aimiez mieux clamer la liberté des peuples, hein? de tous les peuples,* Y COMPRIS CEUX QUI SE FOUTAIENT DE VOTRE FRATERNITÉ !... Alors, oust ! laissez-moi tranquille ! (1)

Voilà qui est parler net. Oserait-on encore accuser la France de militarisme, d'impérialisme?

Hélène Picard l'a chanté bellement :

Les morts que nous pleurons demandent la Victoire.

Aussi bien, nos soldats de la Grande Guerre l'avaient-ils adéquatement compris : dès juillet 1915, des journaux du front étaient apparus, où haut était le moral. Voici, par exemple, comment

(1) Paul Adam, qui fut anarchiste à ses heures, n'avait-il pas dit que le peuple tuerait « les complices de l'invasion »? Commentant *Clarté* de Barbusse, Rachilde écrit : « Ma patrie, selon mon cœur, sera la forêt profonde où je rencontrerai douze lions levant patte sur le cadavre du dernier personnage très conscient, très organisé, et même tout à fait pourri de cette très sale époque. » (*Merc. de Fr.*, 16 mai 1919.) Mais si Sauvage dit : « Rachilde, notre mère », Wullens l'appelle *assassin* moral.

Marie Lenéru a écrit : « Le pacifisme n'a jamais été *désarmer devant l'agresseur,* ce serait le suicide, mais DÉSARMER L'AGRESSEUR. »

L'Antimerdeux exigeait, en mai 1917, qu'on ne perdît pas la patrie pour l'amour du Droit :

J'ai été baptisé ainsi parce que je dois, sans fléchir, lutter contre l'envahissement de la merde... Je replace sur cette table les valeurs humaines : égalité, justice, liberté, droit, bonheur, vertu, civilisation, etc. *Je ne demande pas la justice,* J'APPELLE LA VENGEANCE... *La Victoire est une fille rebelle.* Elle ne se livre qu'à celui qui la viole... Dites que *vous vous battez pour vous-mêmes et vos descendants. Dites que vous vous battez pour que votre race ait une plus grande part de soleil et soit comptée au premier rang sur la terre...* Dites que vous vous battez pour recueillir les fruits de la victoire qui sont *la richesse matérielle* et *la prépondérance morale.* Dites que vous vous battez, parce que, *si le monde organisé demande des esclaves,* ces esclaves doivent être pris ailleurs que chez nous, *ils ne doivent pas être de sang français.*

Voilà pourquoi le soldat de France a tenu : il avait cela dans le sang. La race des Péguy n'est pas morte.

Il faut savoir gré à Pierre Chapelle et à Germain Drouilly d'avoir tâché de reconstituer, dans les *Ecrivains de la tranchée*, l'intense vie du front. Les « canards » d'occasion qui s'y publièrent contiennent « les documents les plus sûrs pour étudier l'âme des héros de cette splendide épopée ». Il y eut un syndicat des journalistes du front, dont une des conditions était la preuve qu'on avait des poux. Un certain nombre de ceux qui, depuis, se révélèrent germanophiles, écrivirent là : Thuriot-Franchi dans

le *Poilu* ; R. Mennevée (1), rédacteur du *Canard des poilus*, qui écrivait : « Avez-vous donc oublié que ces Allemands ont surtout fait la guerre aux faibles? » Paul Reboux, qui dans l'*Echo des tranchées*, saluait le pinard : « Chacun de nous l'honore comme un saint. »

Dieu sait quelle inépuisable verve — et si humaine — enflait ces « feuilles de choux » ! On y distinguait le poilu vulgaire (*pilosus vulgaris*) du *pilosus canonibus trancheis*, du *ficellibus eques* (agent de liaison), etc. Un certain nombre de ces écrivains furent tués : Maurice Develay (Zim) à 21 ans, fondateur de l'*Argonnaute*; l'adjudant de Dinechin, boulevardier retors. Le maréchal des logis de Caso, dessinateur du *Filon*, fut blessé grièvement, le 17 avril 1917, devant l'entrée de son abri, alors qu'il croquait l'attaque de Moronvilliers. Il avait coutume de dire :

Si j'étais artiste, *je donnerais ma vie* pour avoir rendu sur la toile un départ à l'assaut comme j'en ai vu. AUCUN TABLEAU N'ÉGALERAIT CELUI-LA, SI ON POUVAIT Y METTRE TOUTE LA BEAUTÉ.

Deux brancardiers qui manœuvraient les tirages du *Mouchoir* (1.500 exemplaires) furent tués à Tavannes, le 4 septembre 1916.

Oui, sous la mitraille, l'esprit gaulois, héroïque souvent, ne perdait pas ses droits. *L'Echo... rit... dort* écrivait : « Je proteste contre l'existence en

(1) R. Mennevée publie depuis les *Documents politiques, diplomatiques et financiers*, où reparurent (en juin 1922) les fameux *Documents belges* (si fort appréciés de Judet) « avec des notes originales » (*Human.*, 11 juin, 12 nov. 1922).

France du verbe neutre. » De la tranchée boche, leur criait-on : Soldats du Nord, vous êtes cocus ? ils répondaient : « Nous nous en foutons, nous sommes du Midi. » A l'*Explosif*, on rêvait d'

Un bon pajot où n'y a pas d'flotte.

Le *Bistouri* chantait :

Ah ! soyez bons pour les tonneaux !
Ils sont facteurs de la victoire,
Facteurs un petit peu ruraux,
Mais, c'est pour consacrer leur gloire
Qu'on les couronne de cerceaux.
Ah ! soyez bons pour les tonneaux !

Le *Bochofage* se disait « anticafardeux, kaisericide et embuscophobe ».

Nous ne pouvons nous attarder aux admirables lettres qu'envoyaient, en particulier, Augustin Cochin et Robert Dubarle. Sous Verdun, Cochin écrivait, en avril 1916 : « Il n'y a pas de front ni d'arrière, mais *ceux qui donnent leur vie et ceux qui la gardent.* »

Dubarle, qui connaissait l'enthousiasme du combat, se lamentait aux larmes que ferait couler la mort de son ennemi et écrivait : « Ma vie de barbare a rafraîchi mes sources d'enthousiasme littéraire. » Mais aussi, il savait qu'*un idéal* était nécessaire pour qu'on supporte et accepte la mort (1).

(1) A sa femme, il écrivait le 26 avril 1915 : « Ceux qui nous aiment ne meurent pas tout entiers et ils peuvent nous soutenir de leur invisible présence. » Que de choses sont possibles, avec ce baume divin dans le cœur !

La contagion de ces grandes âmes est telle que même *Demain* (de Guilbeaux) a cité cette apostrophe du sous-lieutenant Charles de Fontenay, tué le 10 janvier 1916 :

> O guerre
> Sainte et vénérable
> *Mère des mondes* et
> matrice où furent enfantés les hommes,
> tu es le germe de toutes choses
> vivantes (1).

Dans le *Mercure de France* du 1er mars 1917, Maurice Dide rapporte que, le 14 juillet 1915, dans les sapinières du Braunkopf, une revuette fut jouée pour célébrer la prise de Metzeral, où succomba, précisément, Dubarle. Un lieutenant interpella ainsi son ordonnance :

Valzerio, je vois là quelques flacons du Rhin qui figureront dignement sur ma table ce soir, cette course aux flambeaux m'a donné soif. Prépare un bon dîner et n'aie crainte d'attirer par la fumée de ta cuisine des regards indiscrets : pour ce soir, l'incendie nous protège. *Prends cette couronne de laurier, tu l'ajouteras à la soupe que je désire succulente. Elle vient d'un poète.*

L'avant-veille de sa mort, un chef disait à sa troupe :

« Si je suis tué, on sonnera le Sidi Brahim. Je ne veux pas de cérémonies qui amollissent et font flé-

(1) *Deux thèmes guerriers* (*Demain*, nov.-déc. 1916, p. 386).

chir le moral. *On aura toute la vie pour pleurer ceux qui disparaissent* ; ICI, IL FAUT DE LA GAITÉ ! »

Jean Rivain a magnifié comme il convenait la grande amitié des tranchées, camaraderie issue du « goût de la vie, uni au mépris de la mort ». La joie fut ce tonique familier, vrai *défi* d'une âme tumultueuse, mais sensée. « Comment le Français qui a fait la guerre, s'il ouvre les yeux — se demande-t-il en concluant — ne serait-il pas armé pour la vie [1] ? »

Donc, là-bas, il n'y eut pas de pleurnicherie. Le romantisme, avoue le socialiste Stéph. Manier, « est parasite de la vie. Il est *le cancer de la pensée*. La guerre, en apportant *une volonté de vitalisme*, le chasse [2]. »

Il y a, en effet, une logique de l'héroïsme : en portant au paroxysme de la passion l'énergie individuelle, il provoque une *euphorie* incomparable, « une sécurité et une joie constantes », pense Jules de Gaultier.

Drieu La Rochelle a merveilleusement dépeint cet état d'âme. Il déclare avoir, le 23 août et le 29 octobre 1914, au cours de deux charges à la baïonnette, « *connu* UNE EXTASE, que tranquillement je prétends égale à celles de sainte Thérèse et de n'importe quel homme exceptionnel qui s'est élancé à la pointe mystique de la vie [3] ».

---

[1] *Revue crit. des id. et des livres*, 10 sept. 1920, pp. 514-531.

[2] *Forge*, juillet-août 1919, p. 25.

[3] Le bourgeois bolchevik Jean Bernier récompense fort mal Drieu la Rochelle de son admiration pour Raymond Lefebvre. Nous ne connaissons rien de plus tristement inintelligent et sec que sa « réfutation » de *Mesure de la France* dans *Clarté* (15 avril 1923, pp. 233-238).

Et Drieu La Rochelle, qui a saisi le pathétique grandiose de notre époque présente, d'affirmer :

Nous n'avons pas dit notre dernier mot. *Plus d'un peuple périra avant nous* (1).

Et c'est pourquoi il a dit aussi : « Il y a une poignée d'hommes à qui incombe le salut de l'espèce. »

On grogne parfois que *les mots mènent le monde* : ainsi Séverine, pour qui « *la France éternelle* est l'un des plus beaux *bobards* du temps de la guerre » (2). Et parce que nos mœurs subissent trop fortement le joug de l'électoralisme, on croit bon parfois de tout plaisanter. Un inspecteur de l'enseignement primaire écrit :

La justice, le droit, la solidarité... brillent comme des girandoles ou des étoiles multicolores dans les pétards du 14 juillet... Ce ne sont là que jeux de parole. Un échange de mensonges relatifs constitue la vie politique (et, parfois aussi, la vie sociale)... *Certains grands conflits internationaux n'ont peut-être pas eu d'autre cause* (3).

(1) « La gloire est plus utile que le pain », a dit Bédier.

(2) *Human.*, 5 nov. 1922. La France aurait « l'âge de ses artères » ! Il nous a déplu intensément de parler de la pitoyable SÉVERINE, qui, née en 1855, vit en paysanne à Pierrefonds. Disciple de Jules Vallès, elle fut boulangiste, puis dreyfusarde, défaitiste et bolchevique. Elle défendit Bolo, puis préféra les *Droits de l'homme* au communisme. Buré raille son « hypocrite bonté » (*Eclair*, 25 août 1922). Elle dit à tout propos :

C'est être innocent que d'être malheureux.

Est-ce prouvé ?

(3) GABRIEL MAURIÈRE, auteur d'*Au Burlingue*. Wullens trépigne de joie à cette affirmation de son « supérieur hiérarchique » (Cf. *Humbles*, juillet 1922, p. 35). D'après Raym. Lefebvre, Zangwill aurait connu aussi *The war for the words* (*Nations*, 10 août 1917).

Ainsi, on se serait battu pour des mots ! Pour des mots, le soldat aurait défendu sa patrie et la liberté du monde ! Combien ce scepticisme stupide est peu de saison ! Et ce sont des fonctionnaires qui le propagent. Presque tous les défaitistes humanitaires que nous avons houspillés, chemin faisant, sont des fonctionnaires. Auraient-ils, à ce point, oublié leur raison profonde d'être?

***

Quoi que fasse l'individu, la Cité veut vivre, la Cité dominatrice de chacun de nous, faiseuse d'intelligence, créatrice de mythes, détentrice de toutes les richesses vraies. La science n'est-elle pas la mémoire de l'espèce? Oui, *l'intelligence est fille de la Cité*. Je voudrais bien savoir comment la monade leibnizienne pourrait « penser » autrement qu'en commun.

Bon gré mal gré, l'individu est un être *dépendant*. Le vouloir créateur et maître de tout, quelle absurdité ! Donc, que tous collaborent au bien de la Cité. Il ne s'agit pas de tyrannie : la guerre ne saurait être qu'une crise passagère que l'accord de tous les hommes *doit* s'efforcer d'éviter. Mais il ne faut pas oublier que toute liberté individuelle de penser, tout sentimentalisme éperdu doivent être dominés par le respect de la loi, *seule garantie, après tout, de l'individu lui-même*. C'est de concert avec tous, que chacun doit chercher à bâtir, à fortifier la Cité. L'individualisme de domination ou de jouissance égoïste doit être exclu impitoyablement ; la tour d'ivoire artistocratique, abattue.

Les anarchistes sincères furent réveillés par

guerre, comme ce commandant jaurésien Tisserand-Delange, comme Capmarty qui, dans une réunion publique, le 27 mai 1913, s'écriait : « *Oui, nous voulons l'union de la France et de l'Allemagne, même au prix d'une défaite* », et que la guerre retourna, au point que, dans *Pages de gloire et feuillets de misère*, il évoque, émerveillé, « cette éclosion d'une âme collective aussi magnifique dans un peuple qui semblait si divisé et si jouisseur ». Joachim Gasquet a raison : ce qui compte, c'est la *vie unanime*.

Si nous voulons que perdure la société, c'est à des *chefs* que nous devons faire appel, non à des intellectuels ; non pas à de faux artistes isolés dans leur égocentrisme, mais à d'authentiques pilotes qui participent de la vie des humbles masses humaines et qui, les connaissant, munis d'expérience et de vouloir, osent les précéder dans l'action vivante.

Jean des Vignes Rouges [1] en a présenté le type idéal dans son beau livre : *Deviens un chef* !

Ce moraliste soldat sait fort bien à quoi s'en tenir.

L'univers subit une crise. Les explosions d'obus ont ébranlé jusqu'à ses fondements la vieille société

---

[1] Le Commandant Jean Taboureau était, avant la guerre, professeur-adjoint de morale professionnelle à Saint-Cyr. Il a écrit : *Bourru, soldat de Vauquois, André Rieu, officier de France*, etc., où Joseph Rivière lui-même découvre « un précieux document de la guerre », œuvre « d'une âme d'élite qu'élève à l'austère idéal la souffrance quotidienne ». (*Soi-même*, 15 avril 1918.)

Dans *Cent millions*, l'auteur s'en prend aux mercantis de haut vol. Même l'*Idée libre* découvre en lui « un remarquable professeur d'énergie » (avril 1923, p. 336).

humaine. Jamais le *règne du mufle* n'a été aussi tyrannique que dans ces années d'après-guerre... Actuellement, le *la* est donné par des gens qui manifestement entraînent notre pays à la décomposition sociale et morale. Le jour où les êtres d'élite, hommes et femmes, descendront dans l'arène et parleront en maîtres aux foules qui gigotent dans les dancings ou qui se vautrent dans la paresse ; ce jour-là *nous entrerons dans les temps nouveaux* dont rêvent les nobles esprits (1).

Que l'élite se dresse donc, levain qui fera surgir la masse, l'élite suscitatrice des efforts et captrice des énergies. Car, depuis que l'humanité existe, il y a des hommes qui commandent, tandis que les autres doivent obéir. Le chef aura foi en la patrie, en sa patrie traditionnelle ; *l'âme française ne doit pas être altérée*. Arrière donc le dilettantisme, contre lequel Jean des Vignes Rouges donne cette règle d'or :

Un livre oriente-t-il votre imagination *vers des désirs d'action*? Il est bon ! Vous incite-t-il à rêver de béates satisfactions atteintes sans effort? Il est mauvais (2).

---

(1) Quoi de plus naturel, alors, que fleurisse *Necropolis*? Là, d'après Champly, l'auteur de *Crève donc, Société*, règne Vulturino, l'étranger nécrophage, trafiquant ignoble de la mort.

« Des couples dansent un tango, d'autres s'isolent sur les bancs rustiques, résolus à s'aimer là où on mourut. » Sans doute, Champly exagère-t-il, et il y a dans nos saintes régions envahies des visiteurs, des visiteuses d'autre allure, Dieu merci ! — Nous ne comprenons pas l'étrange succès fait à ce livre.

(2) L'auteur ne craint pas d'écrire : « Les plus grands des

Oui, jamais n'ont été plus nécessaires les grands animateurs, entreteneurs de la flamme sacrée de l'héroïsme civique.

La vie civique et nationale exige que soit excitée une *mystique* hautaine, sans laquelle l'humanité, aveulie, retournerait à la barbarie. Comment hésiter, du reste, quand il s'agit de la patrie française, qui est « la plus complète émanation de l'esprit humain » (1) ?

Au lieu d'écouter les pacifistes avachis, ouvrons grandes les voies aux prêcheurs d'héroïsme.

L'historien Philippe Gonnard écrivait, trois mois avant la guerre, une prière pour les patries digne des anges adorateurs de la Divinité :

Dieu, qui faites parfois du sacrifice total de soi-même un devoir de stricte justice!... Dieu qui faites parfois de ce sacrifice total, non un devoir formel, mais comme *un luxe moral, sans lequel la vie ne vaut*

---

chefs dans l'histoire du monde furent les saints. » Et : « Il est bon aussi qu'il y ait dans le monde des hommes uniquement occupés à pousser des clameurs désespérées sur les douleurs humaines, mais alors cessez d'être un chef, abdiquez. Entrez au couvent. » — Ohé ! les pacifistes bêlants !

(1) René Hubert, *Les interprétations de la guerre*, p. 8. Ce livre, mêlé d'idéologie démocratique, contient de magistrales formules : « *L'esprit de sacrifice est la forme exaltée de la vie.* — Une étincelle de la majesté politique anime le regard du caporal qui commande une corvée de quartier. — Une nation mérite l'existence, prouve son droit à la vie, quand l'armée qui l'incarne, sans distinction de classe, sans distinction de grade, est animée d'un tel esprit. *A ce sommet de la vie nationale, il n'y a même plus des chefs et des soldats*, MAIS DES CONSCIENCES, DES VOLONTÉS TENDUES VERS UN MÊME IDÉAL, *soumises à une règle identique. Car c'est l'égalité des devoirs dans la communauté des sacrifices qui fait l'égalité des hommes* » (p. 143).

pas la peine d'être vécue ; Et qui savez que SANS L'ESPRIT DE SACRIFICE L'HUMANITÉ NE POURRAIT VIVRE UN SEUL JOUR ; Vous avez voulu faire de l'amour de la patrie la plus noble et la plus efficace excitation au sacrifice, après l'amour de Vous.

A quarante ans, Gonnard tombait devant Douaumont, le 29 octobre 1916. Gonnard était prêt : *Voici que nous mûrissons, et nous ne voudrions pas léguer à nos fils cette tâche et cette gloire* (1).

Comme son maître Péguy, il était prêt, imperturbablement prêt, définitivement prêt. Celui-ci avait subi, comme tous, l'émoi, le sursaut douloureux, provoqué par Algésiras. A la fin de 1905, il écrivait de son style calme, remâché, martelé, résolu :

Il ne dépend pas de nous que l'événement se déclanche ; mais IL DÉPEND DE NOUS D'Y FAIRE FACE (2).

Or, il faut toujours être prêt à y faire face ; sinon, ce serait *finis Galliæ*, et que deviendrait alors l'humanité? Voudrait-on revoir, s'allongeant sur

---

(1) Phil. Gonnard, professeur d'histoire au lycée de Lyon, avait collaboré, sous le nom de Claude Lefilleul, au *Bulletin des prof. cath. de l'Université*, fondé par Jos. Lotte. Gabalda a publié *Réflexions et lectures de Cl. Lefilleul*. Ce vers résume l'homme :

« Mon pays, n'est-ce pas tous mes amours ensemble? »

(2) 8e *cahier de la 7e série*, p. XXV. Les frères Tharaud ont écrit : « Nous avons mis vingt ans pour découvrir ceci : *Il y a des familles, il y a des nations, il y a des races, il y a des hommes* ; MAIS L'HOMME, L'HUMANITÉ, EN FAIT, ÇA N'EXISTE PAS. » (*Bull. des cath. écrivains*, 20 déc. 1919.)

notre territoire gaulois, l'ombre des aigles bicéphales? Heureusement, nous avons tenu.

Nous tenions ! et cela pénétrera le monde !

Oui, avec Maurice Gauchez, l'auteur de *Rafales*, nous demandons humblement à Dieu que ce soit la dernière guerre. Mais, angoissé et ferme à la fois, avec lui nous disons :

Alors, mon Dieu, vois-tu, si je reste à mon poste.
C'est que sur l'autel d'or du sacrifice humain,
Pour mon pays aimé, j'ai, sans croire à demain,
A tout jamais offert mon âme en holocauste (1) !

Les humanitaires pacifistes sont des dilettantes ou des fous qui ne prennent au sérieux que leur individu. Malgré eux et contre eux, *la Cité sera.*

(1) Ce qui n'empêche pas Maurice Gauchez de se souvenir de Mon âme aux seins blancs où deux fraises saignaient.

doctrinale contre la patrie. Il est, dans ce domaine complexe et ahurissant, un guide minutieusement renseigné et prophétiquement critique. Seul, il est remonté à la source intellectuelle et occulte de la trahison, du défaitisme, des doctrines révolutionnaires du bolchevisme bolchevisant. Nul mieux que lui ne sait ce qui a été commis, ce qui se trame et se prépare dans certains milieux littéraires du nihilisme national.

En dehors des travaux philosophiques publiés sous son vrai nom, JEAN MAXE a donné, en 1919, un volume intitulé **De Zimmerwald au Bolchevisme** (Editions Bossard, 347 pages, prix : 7 fr. 50), dont, grâce à une documentation historique impressionnante, le succès a dépassé sept mille exemplaires de vente.

Connaissent aussi JEAN MAXE, les lecteurs de la **Démocratie Nouvelle**, depuis mars 1919, de l'**Echo de Paris**, en septembre 1920, de l'**Action Française**, depuis décembre 1921, de la **Revue des Idées et des Livres**, de la **Revue Universelle**, de la **Revue Latine**, du **Mercure de France**, du **Correspondant**, des **Lettres**.

Il n'est pas un seul article ou étude publié par lui dans ces journaux ou revues qui n'ait apporté un document à ceux qui ont le souci de l'avenir de la France.

Les Cahiers de l'Anti-France seront le couronnement de ce travail prodigieux de collationnement matériel, de critique historique, de philosophie politique et morale. Consacrés à ceux qui se placent au-dessus de la mêlée, ils montreront qu'ils ont provoqué la mêlée de 1914 en permettant à l'Allemagne de croire qu'elle ne rencontrerait en France aucune résistance nationale à son agression, et provoquent de nouvelles mêlées tant par leur pacifisme unilatéral et nuageux que par leur adhésion à l'idée de guerre civile. Leur ambition certaine est de pêcher tôt ou tard dans l'eau trouble où ils comptent noyer vingt siècles de civilisation.

Chacun des **dix Cahiers de l'Anti-France** sera à son tour un événement dans la vie intellectuelle du pays.

Le Directeur des "Éditions Bossard"

« *PROBUS* ». — L'Organisation de la Démocratie. Un volume in-16 Bossard. Prix . . . . . 1 fr.

Jules Corréard (« *PROBUS* »). — Des Financ modernes pour vivre. — *L'Organisation internati nale des Changes et les Emprunts aux Banques.* Un vol. in-16 Bossard. Prix . . . . . 2 fr.

« *JUSTIN* » - Jaurès patriote. — Un vol. in- Bossard. Prix . . . . . 3 fr.

Gonzague Truc. — Une Crise intellectuelle. « *L Jeunes Gens d'Aujourd'hui* ». — Un volume in- Bossard. Prix . . . . . 2 fr.

Gonzague Truc. — Charles Maurras et son temps. Un volume in-16 Bossard. Prix . . . . . 2 fr.

Rolland Bréauté. — Un Universitaire aux armées. Un volume in-16 Bossard. Prix . . . . . 4 fr.

Adolphe Delemer. — D'une organisation du travail i tellectuel — Un vol. in-16 Bossard. Prix 3 fr.

Charles Andler. — La Décomposition politique Socialisme allemand — 1914-1919. — Un volun grand in-8 Prix . . . . . 6 fr.

Président W. Wilson. — Messages, Discours, Doc ments diplomatiques relatifs à la guerre mondial — Traduction conforme aux textes officiels, publi avec des notes historiques et un index par Dési Roustan, inspecteur de l'Académie de Pari Volume I : *18 Août 1914-8 Janvier 1918*; Volume I *11 Février 1919-4 Mars 1919*. Appendice et Inde 2 vol. in-8. Prix de chacun . . . . . 7 fr.

Proudhon. — Du Principe fédératif et de la Nécessi de reconstituer le parti de la Révolution. Introdu tion et Notes de Charles-Brun. *Collection d Chefs-d'Œuvre Méconnus*. Un vol. Prix. 12 fr.

La Mettrie. — L'Homme machine, suivi de l'Art jouir. Introd. et Notes de M. Solovine. *Coll. d Chefs-d'Œuvre Méconnus*. Un vol. Prix. 12 fr.

Diderot. — Entretien entre D'Alembert et Diderc Rêve de D'Alembert suivi de l'Entretien avec Mlle Lespinasse. Int. et Notes de Gilbert Maire. *Coll. de Chefs-d'Œuvre Méconnus*. Un vol. Prix. 12 fr »

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
306
M35
no.8

Maxe, Jean
Les cahiers de
l'anti-France